

ALEXANDRE DUMAS, AUGUSTE MAQUET
(1848)

CHARLES ROBIN

Alexandre Dumas,
Auguste Maquet

LE JOYEUX ROGER
2016

Ces deux courtes biographies sont extraites de l'ouvrage de Charles Robin *Galerie des gens de lettres au XIX^e siècle*, publié chez Victor Lecou, rue du Bouloi, 10, Paris, 1848, ouvrage qui contient en outre des notices sur De Salvandy, Victor Hugo, François Arago, Paul Féval, Ernest Alby, Altaroche, Hyppolyte Lucas, Arsène Houssaye, Lamartine et Louis Blanc.

Nous en avons respecté l'orthographe et la ponctuation, à quelques corrections près.

ISBN : 978-2-924529-49-2

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Introduction

Jusqu'à ce jour il n'a paru, sur les poètes et littérateurs du XIX^e siècle, que des recueils biographiques incomplets ou des œuvres bâtardes, enfantées par le génie de la spéculation, où l'on rencontre souvent le nom d'un grand poète, d'un littérateur éminent, d'un écrivain honorable enfin, accolé à celui d'un jongleur ou d'une courtisane. C'est pour soustraire les hommes de lettres à cette déplorable assimilation, que nous avons entrepris de créer une œuvre purement littéraire et artistique, un Musée Biographique d'élite, où figureront seuls les membres de cette grande famille littéraire dont nous avons l'honneur de faire partie.

De même que Plutarque a élevé un monument impérissable à la gloire des hommes les plus illustres de la Grèce et de Rome, quelques esprits éminents nous ont légué de bien précieux documents sur les écrivains qui ont commencé et continué le brillant mouvement imprimé aux lettres par François I^{er}. On a dignement célébré le grand réveil poétique du XVI^e siècle, les splendeurs du XVII^e, et le grand mouvement philosophique du XVIII^e. Tout récemment encore on vient d'ériger un monument, que la postérité est appelée à juger, aux gloires de la France.

Nous n'avons donc que d'illustres exemples à suivre, dans la spécialité exclusive que nous avons adoptée, et, sans rien préjuger de l'avenir, nous nous bornerons à constater les oscillations littéraires du XIX^e siècle ; à proclamer la glorieuse fortune poétique des uns, l'incontestable mérite littéraire des autres, et à rendre à chacun, avec une égale justice distributive, l'hommage qu'il mérite, sans trop nous préoccuper des méprises de la critique contemporaine, ou des inintelligentes exagérations de l'opinion

publique.

Justice sera suffisamment faite des erreurs propagées ou des sottises débitées en racontant la vie laborieuse, infatigable de nos gloires contemporaines, de ces hommes qui accomplissent chaque jour tant et de si grandes choses. Notre tâche sera d'autant plus facile, qu'un goût éclairé modifie considérablement les jugements anticipés ou l'enthousiasme irréflecti, que nous n'avons pas à qualifier ici.

« Que l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse. »

a dit La Fontaine. C'est ce qu'a fait l'opinion publique un instant égarée. Pour la ramener complètement, nous allumerons un phare qui éclairera ces grandes luttes de l'intelligence aux prises avec toutes les passions que Dieu a mises au cœur du poète.

Que de faits vont se trouver expliqués par les hommes ! Quel miroir magique que celui où viendra se refléter la vraie physiologie de tous ces profonds penseurs, de toutes ces sublimes intelligences dont l'occupation constante est de fouiller l'histoire pour lui demander ses plus intimes secrets, d'approfondir les arts et les sciences pour les illustrer par leur génie, et de sonder cet abîme, que l'on nomme le cœur humain, pour lui arracher le dernier mot de ses mystères.

Quelle éloquente leçon que cette histoire des hommes dont la patrie est fière ! Suivre les uns pas à pas dans leur route glorieuse, les autres dans les sentiers arides qu'ils ont dû parcourir pour faire constater leur supériorité intellectuelle, n'est-ce pas là une utile étude ? Raconter leurs longues et patientes études, dire ce qu'il leur a fallu de noble émulation, ce qu'ils ont dû déployer de courage et d'énergie, les difficultés qu'ils ont eu à surmonter pour arriver à cette gloire que nous ambitionnons tous, n'est-ce pas un haut enseignement ? Ne donnerons-nous pas de salutaires avertissements en indiquant la route qu'ils ont parcourue ? Faire le portrait des hautes intelligences de notre siècle, n'est-ce pas mentionner ce qui s'est accompli de saillant en poésie, en his-

toire, en littérature, en politique ? n'est-ce pas caractériser une époque et poser un jalon pour de plus habiles qui raconteront après nous l'étonnant mouvement littéraire du XIX^e siècle ? Et en jetant un regard sur le passé, peut-être y trouveront-ils, outre des matériaux précieux, une ligne de conduite pour l'avenir.

Les empires s'écroulent, mais la gloire des grands hommes qui ont illustré ces peuples à jamais ensevelis sous les ruines des cités de l'ancienne génération, cette gloire est impérissable comme celle des poètes immortels qui nous en ont légué le souvenir dans leurs sublimes chants.

Et quoi de plus consolant pour la génération actuelle et pour les générations futures que de posséder la double physionomie des hommes qui, eux aussi, à divers titres, seront un jour la gloire de nos annales ? Et que de préjugés vont être anéantis par ces tableaux de la vie publique et privée des illustres acteurs que nous allons mettre en scène.

Aussi, pour que notre travail soit aussi neuf dans sa pensée que dans son exécution ; pour ne rien laisser subsister de toutes ces notions fausses et absurdes que l'on a sur les écrivains dont nous entreprenons la biographie, indépendamment de la représentation fidèle de leurs traits, nous tâcherons de décrire leur caractère et leurs habitudes dans la vie domestique. De même que nous saisirons le poète dans ses œuvres, nous montrerons l'homme dans le monde et dans son intérieur. Ainsi l'exige la biographie. Au moral, l'homme doit être reproduit tout entier par le biographe, comme il l'est au physique par le peintre. Aucun juste-milieu n'est possible en de pareilles études : ou il faut négliger adroitement certaine nuance, déguiser habilement certains traits et transiger avec la vérité, ou il faut être un miroir fidèle, inexorable, où viennent se refléter vices et vertus, défauts et qualités.

Nous savons que toutes les fois que l'idée d'un objet quelconque a été faussée, et que l'on s'est trouvé en contact pendant longtemps avec des notions défectueuses, il est difficile de débar-

rasser sa mémoire de tout ce qui peut faire gauchir le jugement une fois entraîné sur la pente des erreurs qui circulent, on s'arrête difficilement pour rentrer dans la bonne route. Quelque soin que l'on prenne de chasser tous les souvenirs qui déroutent et encombrant, il est rare de voir un homme remonter droit à la source pour y reprendre ses premières impressions retrempées, ou du moins il est presque impossible qu'on en puisse retrouver la transparente et immaculée limpidité.

Ainsi nous avons une foule d'écrivains qui ont pris poste au centre d'un tourbillon d'idées où l'on est toujours sûr de les retrouver. Ils sont entrés dans une mauvaise voie, et ils persistent à y rester. Hérétiques en matière littéraire, ils passent leur vie à faire prendre le change à ceux qui ont la faiblesse d'attacher quelque importance à leurs folles déclamations sur l'état de la littérature. Loin de ressembler à ces critiques superbes et dédaigneux, qui font de tout proie et pâture, nous saurons ne sacrifier à aucune idée arrêtée, à aucun intérêt la moisson d'observations et de jugements qui naîtront d'eux-mêmes pendant le cours de nos travaux. Faute de pouvoir être l'ami de tous, nous tâcherons d'être l'ami de la vérité. Étranger à toute coterie, nous n'entreprenons la publication de cette *Galerie Biographique* que dans l'intérêt de la littérature, et pour démêler et saisir la vérité au milieu des controverses, des systèmes, des coteries qui se heurtent, se croisent et se contredisent réciproquement. Or, nous rendrons en toute bonne foi ce que nous aurons appris, trié et recueilli en toute liberté de conscience, après avoir fait table rase de tout ce qui pourrait s'interposer entre notre œil et la vérité.

Nous avons, certes, prêché plus d'une croisade, et pas toujours des plus orthodoxes : passons. Aujourd'hui nous venons proposer un pacte de raison entre les lettres. Que chacun conserve ses apanages ; mais, dans l'intérêt général, entrons en communauté et en concert sur tout ce qui est beau, grand, noble et généreux ; soyons unis, soyons réellement des frères d'une même et grande famille, tâchons de nous connaître avant de nous juger,

et n'oublions jamais que le succès en tout dépend de la façon dont on se comporte.



Alexandre Dumas

C'en est fait ! Le nom est tracé, nous voici contraint de raconter l'histoire des événements qui s'y rattachent. Et ce n'est pas sans quelques hésitations bien légitimes, sans de sérieuses appréhensions que nous nous sommes enfin décidé à tenter d'expliquer, après tant d'autres, cet esprit prodigieux qui a déjà fourni des textes si féconds aux Nostradamus contemporains et aux audacieux commentateurs de toutes choses. Abstraction faite de M. Victor Hugo, M. Dumas a été, à lui seul, l'objet de plus d'interprétations de toute nature et de discussions littéraires que tous les écrivains du XIX^e siècle. Et quand on se reporte par la pensée à l'époque des courageux et éclatants débuts de ce vigoureux athlète ; quand on songe aux combats livrés, aux victoires remportées, on se demande comment un seul homme a pu, tout à la fois, éveiller tant d'ardentes sympathies et soulever tant de haines.

En vérité, c'est une bien singulière histoire à écrire que celle de ces trente dernières années qui ont vu surgir cette génération sceptique, railleuse, enthousiaste, généreuse, égoïste, Sensuelle, aussi prompt au bien qu'au mal, et qui, dans sa rage de tout réduire à néant, s'apaise dans leurs bases les plus nobles sentiments, comme elle repousse les principes fondamentaux sans lesquels aucun édifice social n'est possible, afin d'arriver plus vite et plus sûrement à la déification de l'individualisme. Que n'a-t-on pas commenté, discuté, analysé, honni, bafoué ou exalté dans un intérêt personnel ou mercantile ? Et savez-vous qui l'on tente de rendre solidaire de cet état de choses ? La littérature ! De prétendus philosophes ou philanthropes, comme vous voudrez, ont écrit au moins cent volumes de controverse pour se demander réciproquement à eux-mêmes, si la société française est l'expres-

sion de la littérature, ou si la littérature actuelle est l'expression de la société. On a publié à peu près le même nombre de livres pour ou contre M. Dumas, et il en résulte que les questions traitées sont toujours un peu plus obscures, à mesure que l'on tente de les éclaircir.

Tâchons de ne pas tomber dans le chauvinisme des uns et dans l'exagération ridicule des autres. L'éternelle question de savoir si l'avilissement des grands, les mœurs perdues par l'amour du luxe, le mépris de l'industrialisme pour les choses les plus saintes sont dus à l'influence littéraire, se déroulera toute seule. Nous tâcherons de rendre à chacun ce qui lui appartient. Aux arguments la réponse qu'ils méritent, aux hommes la justice qui leur est due.

Un mal presque sans remède, c'est la curiosité avide, insatiable du public. Il met un tel empressement à dévorer tout ce qu'on lui jette en pâture, que les événements les plus récents sont déjà de l'histoire avant même que les chroniqueurs contemporains aient eu le temps de les présenter sous leur véritable jour. De là des erreurs sans nombre qui s'accréditent, de là cette avalanche d'anecdotes que certains industriels multiplient à l'infini sans prendre le temps et encore moins la peine de s'assurer de leur authenticité. Que leur importe la véracité des faits, quand ils atteignent leur but de mercantilisme ? Il en résulte naturellement que l'homme honnête, consciencieux, qui cherche à s'orienter dans ce dédale, marche droit vers un abîme de contradictions qui donne le vertige aux plus intrépides. Que faire ? Questionner à droite, consulter à gauche et écouter un peu partout, afin d'avoir l'opinion de tous en prenant l'opinion de chacun. Mais au bout de quelques jours de ce métier, le malheureux est si étourdi des récits fabuleux qu'on lui fait, des contes fantastiques qu'on lui débite, qu'après avoir héroïquement soutenu ce feu croisé de versions qui se heurtent et se contredisent, il en est réduit à demander grâce pour se soustraire à l'affreux chaos produit dans sa tête par cette divulgation étourdissante de niaiseries et de

monstruosités de tous les genres, que la jalousie, la méchanceté ou la bêtise se plaisent à propager. C'est un pêle-mêle horrible, un tohu-bohu infernal où tout circule sans la moindre protestation, depuis la bouffonnerie lancée avec un grand sérieux par le pédantisme ignorant, jusqu'aux charmantes petites infamies que l'envieux dépose sournoisement dans l'oreille de son voisin.

Il y a quelques mois, ce n'est pas bien vieux, on racontait en notre présence, dans un salon de la Chaussée-d'Antin, une anecdote qui ne manquait certes ni de piquant ni d'intérêt, et dont M. Dumas était nécessairement le héros, comme une actrice célèbre est toujours l'héroïne de tout ce qui se fait de spirituel ou de douteux dans le monde des lorettes et des grisettes de tous les pays. Elle est bien heureuse encore qu'on ne lui attribue pas la majeure partie des peccadilles de certaines femmes du monde.

Pour en revenir à notre spirituel narrateur, selon sa version, l'événement était arrivé la veille, à Paris, dans une maison du boulevard Montmartre ; et il entraît avec tant de complaisance dans les plus minutieux détails, qu'on pouvait croire qu'il avait été un des témoins du fait.

— Et vous êtes certain que les choses se sont passées comme vous le dites ? se hasarda de demander un auditeur.

— Je le garantis d'autant mieux, répondit le conteur avec un superbe aplomb, que j'ai vu tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

— Ah bah ! s'écria l'un.

— C'est incroyable ! exclama un autre.

— Cela ne m'étonne pas, ajouta un troisième.

Quant à nous, qui savions que le jour où M. Dumas avait été vu à Paris, il prenait tranquillement les eaux à Trouville, en compagnie de son collaborateur et ami, M. Auguste Maquet, nous nous contentâmes de donner un démenti un peu brutal au narrateur. L'anecdote eut néanmoins du succès et fut publiée le lendemain par quelques journaux avec les embellissements que comportait le sujet. Nous pourrions citer mille traits du même

genre pour l'édification des historiens futurs et la plus grande gloire de cette multitude de gens qui se figurent que l'honneur a été institué pour servir de passe-port au mensonge.

Que des conteurs charmants et spirituels s'emparent de tout ce qui peut instruire, émouvoir ou amuser ; que d'autres, sous une forme plus sévère, commentent ce qui exerce une influence directe ou indirecte sur la société, et nous transmettent leurs réflexions, quelles qu'elles soient, sur la nature particulière des hommes de génie, qui donc songe à s'en plaindre ? Mais que, d'une part, certaines personnes soient assez irréfléchies pour se faire l'écho de tous les bruits absurdes et perfides qui sont lancés dans la circulation ; que, d'autre part, des zoïles cupides, profitant de l'intérêt qu'inspirent les hommes qui font notre gloire, se servent de leurs noms pour battre monnaie, voilà ce qu'on ne saurait trop blâmer et flétrir. Cette conduite odieuse n'a d'égale que celle de ces impuissants qui cherchent à sortir de leur obscurité en se posant en victimes des dieux de l'Olympe. À en croire ces auteurs de tant d'efforts avortés, ils sont pour quelque chose dans cette gloire dont les rayonnements les offusque ; ils ont contribué à l'éclat de cette renommée qui leur donne le vertige. Et parmi ce monde que l'ennui ronge, il se trouve quelques palais blasés qui savourent avec bonheur ces historiettes piquantes, échafaudées sur les plus grossières invraisemblances, et enjolivées par les plus lâches perfidies. Donc, soit que l'industrialisme exploite le scandale, soit que la nullité s'en serve comme moyen de s'improviser une réputation quelconque, le génie ne peut échapper à la calomnie. Les naïfs appellent cela les inconvénients de la célébrité, comme si la célébrité n'avait pas déjà assez d'inconvénients, sans être incessamment en butte aux plus cruelles infamies.

Pour le moment, laissons de côté ce triste chapitre d'histoire contemporaine, et débarrassons notre mémoire de tout ce qui pourrait nous entraîner sur une pente fatale. Imitons ces historiens qui visitent le champ de bataille avant de décrire le combat ;

prenons le soldat de notre littérature militante dans le camp où il est né, et suivons-le dans sa marche victorieuse jusque dans la paisible retraite qu'il s'est choisie, et dont le nom doit perpétuer le souvenir d'un de ses plus beaux triomphes. Là, sur chaque pierre d'un pavillon gothique, sont gravés les titres de M. Alexandre Dumas à cette position suprême qu'il occupe aujourd'hui. C'est sa table bibliographique, le bulletin de ses luttes et de ses victoires. Chacun des titres de ses ouvrages, depuis celui de sa première nouvelle ou de son premier vaudeville, jusqu'à celui de son dernier drame ou de son dernier roman, lui remémore une page de sa vie, si humble à ses débuts, et tout à coup si bruyante, si glorieuse et si accidentée, qu'elle échappe à toute chronologie biographique. Que de rêves ambitieux, d'angoisses poignantes, d'espérances déçues, d'illusions envolées ; que de joies inespérées et de tristesses infinies ; quel mélange de simplicité et de grandeur sur ces humbles pierres, qui rappellent à l'auteur de *Henri III* ses heures de cruelles insomnies et ses jours d'éclatants triomphes. C'est de ce kiosque, entouré d'eau, pour le rendre inabordable à cette phalange de visiteurs qui affluent de toutes les parties du monde chez le célèbre romancier, que partent ces pages brûlantes si impatientement attendues chaque jour par le public. Et quand on voit les muets confidents de tant de poétiques rêveries, une unique chaise et une modeste petite table, sur laquelle gisent épars quelques livres et les dernières lignes d'une scène émouvante de drame, on est saisi de respect et d'admiration. On jette un regard avide sur ces lignes encore humides, et on est tenté de leur demander le secret de ce génie merveilleux, pour qui le cœur humain a peu de mystères et qui embrasse à la fois tous les horizons. Il n'y a cependant, à la tourelle orientale du sanctuaire où travaille M. Dumas, qu'une seule fenêtre, et bien petite, bien étroite. Mais elle suffit à cet œil investigateur, qui de son observatoire découvre toute sa propriété, avec le précieux avantage de pouvoir distinguer, sans être vu, les visiteurs amis de cette race innommée qui assiège la porte de toutes nos célébrités,

et notamment la sienne. Aussi que de regards triomphants il jette sur ces flâneurs désappointés, qui se dédommagent de son absence en se livrant à un examen minutieux des lieux qu'il habite. Il est plus heureux dans ce petit coin qu'il ne le fut jamais dans aucun palais royal... car là il peut lâcher la bride à sa fougueuse imagination, donner un libre cours aux tumultueuses pensées qui affluent dans son cerveau ; il se sent vivre enfin.

La décoration intérieure de ce pavillon gothique est riche et sévère. Le plafond est un ciel d'azur parsemé d'étoiles d'or, et coupé transversalement par des rainures de bois de chêne, sur lesquelles se détachent des lianes de feuillage.

Les tentures sont de drap bleu, et le parquet est recouvert d'un riche tapis.

Au fond, une haute cheminée sculptée, à corniches et à entablements, surmontée d'une panoplie.

Au-dessus de la porte d'entrée, la figure de Mylord, ce célèbre compagnon de ses voyages, avec cette inscription : *Cave canem*.

Au pied de cet asile mystérieux et inviolable se trouve cette charmante villa au sujet de laquelle tant d'inconstantes paroles ont été jetées au vent. Et cependant l'historique de ce coquet manoir est loin d'être fabuleux. Le désir de jouir tout à la fois de l'air pur de la campagne et du confortable de la capitale a seul inspiré à M. Dumas l'idée de sa fondation. Saint-Germain ne lui offrait qu'une partie de ces avantages, et ce qu'il rêvait était si difficile à trouver, qu'après de vaines recherches il se décida à faire construire. Et avec M. Dumas les intervalles sont courts entre la pensée et l'exécution. Il se mit donc préalablement en quête d'un terrain convenable. Un jour que, dans une de ses courses aventureuses aux environs de l'ancienne résidence de Louis XIV, il s'était arrêté sur le versant de ce coteau que l'on nomme les Monts-Ferrand, et qui longe la grande route de Paris à Saint-Germain, il s'aperçut que de cet endroit on découvrait un panorama ravissant. Et son génie évoquant le passé, ces lieux si fertiles en souvenirs historiques n'eurent plus de mystères pour

lui. Il croyait encore entendre résonner dans le lointain les fanfares de l'élégante et joyeuse cour de Louis XIV, quittant Marly, cette royale folie, pour aller courre le cerf dans ces magnifiques bois où Jean-Jacques Rousseau a sans doute médité plus d'une des admirables pages qu'il nous a léguées, en se reposant, au pied de quelque chêne séculaire, de ses fatigues d'herboriste. Que d'intrigues se sont nouées et dénouées, que de mots d'amour ont été murmurés, de vengeances exercées dans le voisinage de cet aqueduc gigantesque, aux arches colossales, où quelques ruines rappellent à peine toutes ces splendides merveilles qui mirent la France à deux doigts de sa perte ! Que de bassesses furent commises par les plus illustres gentilshommes pour être des Marly ! Il y en eut qui répétèrent vainement pendant trente ans : « Sire, Marly ! » C'est que dans cette résidence féerique, due au génie de Mansard, et qui coûta plus cher que Versailles, Louis XIV daignait se faire homme. On pouvait rester devant lui le chapeau sur la tête. C'est là que fut empoisonnée la spirituelle duchesse de Bourgogne, surnommée *l'ange de Marly*, princesse charmante, adorable et adorée. Ce crime ne fut que le prélude de bien d'autres : le duc de Bourgogne, le duc de Bretagne et le duc de Berri y moururent successivement empoisonnés. Après avoir donné au monde tous les genres de spectacle dans son Olympe, le grand roi y pleura de désespoir. Sous Louis XV, madame Dubarry y présidait le lansquenet, sans préjudice d'autres jeux, et sous Louis XVI, Marie-Antoinette y allait bien souvent, en coquet déshabillé, admirer avec ses dames intimes le lever du soleil. La république arriva, et donna le coup de mort à l'œuvre de Louis XIV : les statues et les tableaux des Lebrun, des Vandermeulen, des Mignard, des Fontenay, des Coqsevox, des Jouvenel, des Coustou, des Coypel, des Lepautre, furent arrachés des jardins et du palais. Le peuple, dans sa fureur, en brisa une partie ; les Tuileries héritèrent de ce que l'on sauva, et s'en font encore honneur. Tout ce qui portait les emblèmes royaux fut jeté par les croisées, et les lits où étaient morts les fils de France

furent vendus à l'enchère. Ce fut un Auvergnat qui eut le courage d'acheter la demeure royale. Napoléon essaya de faire quelque chose des ruines de cette résidence ; mais il n'en eut pas le temps.

À droite de Marly-le-Roi, ou madame de Maintenon eut ses courtisans, se trouve Luciennes, d'où madame Dubarry, cette autre favorite altière, gouvernait la France. Moins heureuse que la veuve Scarron, l'imprudente femme paya de sa tête, quelques années plus tard, les royales faveurs dont elle fut l'objet ; et dans ce même château de Luciennes, où, d'après les conseils perfides de son nègre Zamore, elle se hasarda à revenir pour s'emparer des trésors enfouis dans les caves, elle fut trahie et livrée à la vengeance populaire.

Pour couronnement à toutes ces grands et belles choses qui éveillent dans l'âme tant d'étranges souvenirs, ce célèbre petit pavillon qui joue un si grand rôle dans *Balsamo*.

En ramenant ses regards devant lui, M. Dumas vit la Seine empourprée par un dernier rayon de soleil. Le fleuve, dans cet endroit, serpente capricieusement au milieu d'une vallée magnifique qui rappelle la vallée de l'Arno. Au loin, les bois du Vésinet, qui fuient à l'horizon en faisant entendre de doux frémissements, et où le clairon des gardes royales a si souvent retenti. À gauche, Saint-Germain, la ville du silence, dominée par le vieux château que Henri II fit construire, par un raffinement de galanterie, sous la forme de l'initiale du prénom de sa maîtresse, Diane de Poitiers. C'est là que mourut Jacques II. Puis les débris du Château-Neuf où Louis XIV est né. C'est du balcon de ce château qu'il lança les premières œillades amoureuses à la poétique mademoiselle de la Vallière, dont la blonde tête, toute rayonnante d'amour, se montrait bien souvent aux croisées des filles d'honneur. Au pied des ruines de ce château s'étend le Pecq, ce rideau de maisons que l'on s'attend à tout instant à voir crouler dans la Seine. Le long de la terrasse de Saint-Germain, on aperçoit la maison de Sully, rebâtie sous le nom de du Bouloy ; et de l'autre côté de la Seine, non loin du viaduc du chemin de fer atmosphé-

rique, on voit encore, ombrageant tout ce qui reste du pont livré par Martainville aux Prussiens, en 1814, un arbre qui fut planté, dit-on, par le vertueux ministre de Henri IV. Il nous faudrait la plume de M. Dumas pour mettre en scène tous les événements et tous les personnages historiques que rappellent les environs de sa somptueuse demeure. À droite, c'est Bougival avec ses poétiques maisons amoureusement penchées sur le bord de la Seine, et dans l'une desquelles M. Auguste Maquet accomplit, pendant l'été, ce rude labeur dont nous parlerons. Un peu plus loin, c'est la Malmaison, où mourut Joséphine ; Nanterre, qui fut le berceau de sainte Geneviève, et, là-bas dans le lointain, le mont Valérien, dont la cime se perd dans l'azur du ciel.

Quand M. Dumas eut contemplé ce magnifique panorama, il s'écria, comme Louis XIV : « Ce site me plaît, et j'y bâtirai ma cellule. » À défaut de Mansard, il fit venir M. Durand, son architecte.

— Mon cher monsieur Durand, lui dit-il, vous allez me faire de ces terrains un parc anglais, au milieu duquel je veux un château renaissance, avec un pavillon gothique entouré d'eau. Il y a des sources dans le flanc de la montagne, elles vous serviront à alimenter plusieurs bassins, et avec quelques pierres de roche vous ferez des cascades.

— Mais, monsieur Dumas, le sol est un fond de glaise qui ne supportera guère les fondations. Sur quoi bâtirons-nous le château ?

— Vous creuserez jusqu'au tuf, ou vous ferez deux arcades de caves, reprit M. Dumas, du ton de Louis XIV disant à Mansard, à propos d'un coteau qui gênait : « Jetez le coteau dans la vallée. »

— Ce sera une affaire de quelques centaines de mille francs.

— Je l'espère bien, ajouta M. Dumas en souriant.

En quelques jours les terrains furent achetés, des plans tracés, et aujourd'hui le rêve de M. Dumas est réalisé. Le versant de ce coteau inculte est transformé. C'est actuellement une propriété

charmante, qui a excité, qui excitera longtemps encore la curiosité publique, et dont le baptême a eu lieu d'une façon assez singulière pour être racontée. Madame Mélingue allait faire une visite à M. Dumas, et ne sachant trop où le trouver, elle monta résolûment dans une voiture de place au débarcadère du chemin de fer, à Saint-Germain.

— Où va madame ? demanda le cocher.

— À Monte-Cristo, répondit à tout hasard la spirituelle actrice.

Et le cocher la conduisit droit chez M. Dumas. À dater de ce jour la nouvelle habitation du grand écrivain eut un nom.

Le parc de Monte-Cristo, bordé le long de la route royale de Paris à Saint-Germain, à environ un kilomètre des premières maisons de cette dernière ville, d'une coquette allée de peupliers, est clos par un mur en maçonnerie percé d'une fausse sortie.

L'entrée principale de la propriété débouche sur le chemin tortueux qui conduit à Marly-le-Roi, à cent pas à peu près de l'angle formé par ces deux routes. Deux pavillons latéraux enserrent une énorme grille en face de laquelle sont les communs, de l'autre côté du chemin. Une large et belle avenue conduit à une terrasse circulaire où s'élève un coquet quadrilatère, flanqué de deux tourelles, pur style renaissance. L'aspect extérieur de ce bâtiment est simple et de bon goût. Il est composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages dont les trois croisées de la façade qui regarde la grande route ouvrent sur cet admirable paysage que vous savez. Sur toute la déclivité du terrain, qui se déroule au pied de la terrasse, s'étend un splendide tapis de verdure dont la fraîcheur est entretenue par l'eau vive de ruisseaux à cascades qu'alimente un superbe jet d'eau placé au sommet. Les fenêtres sur les ruelles et le chiffre doré sont les fenêtres du château d'Anet ; les moulages sont d'après Germain Pilon et Jean Goujon.

Quant aux Salamandres soutenant les médaillons, ce sont les armes de François I^{er}, données par lui à Villers-Cotterets, la ville

natale de M. Dumas. Sur ces médaillons sont gravés les noms des hommes de génie qui ont illustré leur siècle : Homère, Eschyle, Sophocle, Virgile, Plaute, Terence, Dante, Shakspeare, Lope de Vega, Corneille, Racine, Molière, Goethe, Schiller, Walter-Scott, Byron et Victor Hugo.

Au-dessus de la grande entrée, pratiquée dans la façade intérieure, sont les armes de M. Dumas avec sa devise : *J'aime qui m'aime*. À mesure qu'on pénètre dans cet intérieur on s'aperçoit qu'une intelligence supérieure, là comme au dehors, a dirigé les travaux et s'est préoccupée des moindres détails. Les appartements sont petits et bien distribués. Le rez-de-chaussée est composé d'une salle à manger à boiserie de chêne sculpté avec un art infini, d'un salon d'attente et d'un salon de réception intime. Les rideaux des fenêtres de ce dernier ne sont rien moins que de magnifiques cachemires que M. Dumas a rapportés d'Afrique. Dans les pièces des étages supérieurs tout est artistement classé, tout est riche, luxueux et confortable. On ne remarque aucun mélange barbare, aucun anachronisme dans l'ordre des styles de ces salons : gothique, Henri II, Louis XV et renaissance, qui font l'admiration des visiteurs. Toutes les merveilles agglomérées dans ces charmants boudoirs ornés d'opulentes tentures sont indescriptibles. Il y a surtout un salon que l'on désigne sous le nom de *chambre arabe*, espèce de divan oriental, dont les dessins des murs et du plafond, exécutés par deux Tunisiens que M. Dumas a ramenés d'Afrique, sont de véritables chefs-d'œuvre. Ce sont d'admirables arabesques nées d'un simple enchaînement de losanges dont les ciselures sont rehaussées par l'éclat de minces filets d'or. Et sur les espaces, habilement ménagés au milieu de ces féériques dessins, se détachent en lettres de couleurs vives quelques versets du Coran et les plus sentencieux proverbes arabes. Ces sculptures, dans le genre de celles de l'Alhambra, imitent à s'y méprendre une riche guipure. Ce sera la seule merveille de ce genre que nous aurons en France, car les deux artistes africains se sont engagés à ne rien faire d'analogue

en Europe. Et les Arabes ne sont pas encore assez civilisés pour manquer à leur parole.

Il y a une différence assez notable entre Monte-Cristo et l'humble maisonnette où naquit Alexandre Dumas, à Villers-Cotterets, petite ville du département de l'Aisne, le 24 juillet 1803¹, dans la même chambre où, deux ans auparavant, était mort Desmoustiers, l'auteur des *Lettres à Émilie* et de quelques comédies plus ou moins estimables, telles que *le Conciliateur*, *Alceste à la campagne*, etc. Notre célèbre romancier eut le maréchal Brune pour parrain, vieil ami et compagnon d'armes de son père, le général Alexandre Dumas, mort en 1806 à la suite d'une proclamation du général Pallavicini et de onze tentatives d'empoisonnement faites contre lui, dans les prisons de Naples, par le gouvernement napolitain, Ferdinand et Caroline régnant. Le général Dumas était fils du marquis Davy de la Pailleterie, commissaire général d'armée, gouverneur des pages, colonel et ancien gouverneur de Saint-Domingue. Par un rapprochement assez singulier, le grand-père de M. Dumas est mort à quelques pas de Monte-Cristo. Voici son acte mortuaire tel que nous l'avons copié à la mairie de Saint-Germain-en-Laye.

« Le vendredi 16 juin 1786, le corps de messire Alexandre-Antoine Davy, marquis de la Pailleterie, écuyer, seigneur et patron de Bieilleville, époux de Marie-Françoise Rotrou, mort le jour précédent, âgé d'environ soixante-seize ans, a été inhumé au cimetière, messe chantée en présence du clergé et des sieurs Denis Nivarrat-Bourgeois, rentier ; Louis Regnault, amis du défunt, qui ont signé à Saint-Germain-en-Laye. »

Pendant son séjour à Saint-Domingue, le marquis avait eu un fils naturel avec Louise-Cessette Dumas, qui le suivit en France et qu'il épousa ensuite. C'est après la mort de la marquise, mère du général Dumas, qu'il épousa, en secondes noces, la demoiselle

1. On voit que l'auteur se trompe sur l'année de naissance de Dumas (en fait 1802), erreur qui s'est perpétuée longtemps, au point qu'elle apparaît sur le monument de Dumas, boulevard Maiesherbes, à Paris. [l]jr]

Rotrou, sa femme de charge. Son fils en fut si peiné qu'il s'engagea, comme simple soldat, sous le nom de sa mère, c'est-à-dire sous le nom d'Alexandre Dumas, parce que son père lui défendit de servir dans les rangs subalternes de l'armée sous son nom de Davy de la Pailleterie. Or, si M. Dumas eut tort d'exhumer devant les tribunaux son titre de marquis, il était au moins dans son droit ; car, à la rigueur, les actes signés par lui du nom de Dumas peuvent être annulés. C'est ce qu'on lui a prouvé, du reste, dans une affaire récente.

Le père d'Alexandre Dumas gagna tous ses grades sur le champ de bataille. De simple soldat, il devint général de division et commanda successivement l'armée des Alpes, des Pyrénées occidentales et de l'Ouest. Ce fut lui que la Convention désigna pour prendre le commandement des troupes, le 13 vendémiaire. Quand l'ordre lui en fut expédié, il était à Villers-Cotterets, près de sa femme, en couches de la sœur d'Alexandre Dumas. Cet ordre, que nous avons vu, lui parvint trop tard, et l'on sait ce qui en résulta sous le commandement de Bonaparte, appelé à le remplacer... À quoi tiennent les destinées du monde !

Le général Dumas était un de ces hommes de fer qui croient que l'âme c'est la conscience, qui font juste ce qu'elle leur prescrit et qui meurent pauvres. Il se brouilla avec Bonaparte, en Égypte, pour n'avoir pas voulu adopter son système de colonisation ; il y eut même à ce sujet une proposition de duel qui n'eut pas de suite. Il voulait continuer les traditions républicaines, et il mourut en disgrâce de l'empereur, pour n'avoir pas consenti à signer, lors de l'avènement de Napoléon au trône, les registres des communes. Néanmoins, l'empereur lui offrit le titre de baron, avec des armes parlantes ; le général Dumas refusa. S'il eût eu quelque velléité nobiliaire, il pouvait reprendre son titre de marquis ; mais il préféra conserver le nom qu'il avait illustré, et il fit bien. Quand le général Dumas mourut empoisonné dans les prison de Naples, il s'en fallait de trente-sept jours qu'il n'eût trente ans de service. On lui devait vingt-huit mille francs de sol-

de arriérée, on ne les paya pas à sa veuve ; on devait à sa veuve une pension, on ne la lui donna pas. Le sang du général de la république, versé sur les champs de bataille, n'a donc été payé ni par l'Empire, ni par la Restauration. Madame Dumas n'eut d'autres ressources, pour élever ses deux enfants, qu'une trentaine d'arpents de terre qui lui venaient de son père, majordome du grand-père de Louis-Philippe. La sœur d'Alexandre Dumas fut mise en pension à Paris, et lui ne put jouir de la même faveur, attendu que les revenus des trente arpents de terre n'y auraient pas suffi ; il fut donc tout simplement envoyé dans une école de Villers-Cotterets, moyennant trois francs par mois. Cette école était dirigée par un brave abbé, que tout le monde aimait et respectait dans cette petite ville de deux mille âmes, et qui perdit son temps, pendant cinq ou six ans, à donner quelques leçons de latin au jeune Alexandre. Il était cependant parvenu à faire faire à son irascible élève, et tant bien que mal, quelques bouts-rimés français. Quant à l'arithmétique, M. Dumas l'avoue lui-même, trois maîtres d'école avaient successivement renoncé à lui faire entrer les quatre premières règles dans la tête, et nous doutons fort que, depuis, il soit devenu un habile calculateur. Mais, en revanche, il possédait déjà, à cette époque, tous les avantages physiques que donne une éducation agreste. Il montait tous les chevaux de l'endroit, faisait douze lieues à pied pour aller danser à un bal, tirait l'épée et le pistolet avec assez d'habileté, jouait à la paume comme Saint-Georges et manquait rarement un lièvre ou un perdreau à trente pas. Ces avantages lui avaient acquis une certaine célébrité à Villers-Cotterets, et lui attiraient force remontrances de M. de Violaine, son cousin, espèce de bourru bienfaisant, qui était conservateur des forêts de M. le duc d'Orléans. C'est grâce à ce bon M. de Violaine que madame Dumas vit sa position de fortune un peu s'améliorer : elle obtint un bureau de tabac, qu'elle loua six cents francs.

Alexandre Dumas resta en jaquette jusqu'à douze ans, costume assez étrange, si l'on considère la taille de celui qui le portait

et qui, dès lors, était déjà grand pour son âge. On ne peut vraiment songer sans rire à cet accoutrement pittoresque de l'adolescence d'un homme de génie. Dans cette longue enfance, où le maintenaient les rigueurs du sort, il faisait le désespoir de son pédagogue à trois francs par mois, et de M. de Violaine, parce que, bien souvent, au lieu d'aller à la classe, il allait braconner dans les bois de Villers-Cotterets. À défaut d'autre science, il avait une adresse merveilleuse pour prendre le gibier au collet et aux panneaux et pour dénicher les nids. Aussi, que de fois M. de Violaine, après avoir épuisé tous les genres de remontrances, le fit arrêter par ses gardes et conduire en prison, en ayant soin de lui faire traverser la ville pour l'humilier ! Ce moyen, qui eût été efficace avec tout autre, échouait avec notre enragé dévastateur ; sa nature impétueuse l'emportait malgré lui.

À quinze ans, l'âge que Tacite appelle une longue partie de la vie humaine : *Quindecim annos grande mortalis aevi spatium*, et trois seulement après avoir quitté la désopilante jaquette, Alexandre Dumas entra chez un notaire. S'il avait eu quelque ambition alors, il aurait peut-être songé à devenir notaire royal d'un chef-lieu de canton, en épousant trente mille francs de dot ; mais son imagination ne s'arrêtait pas encore à de telles espérances de fortune. Il était clerc pour être quelque chose, en attendant que sa majorité lui permît d'obtenir une place de percepteur des contributions. Là se bornaient ses vœux. Il était déjà depuis cinq ans dans son étude, lorsque la famille du comte de Ribbing de Leuven, exilée à vingt lieues de Paris par les Bourbons, vint habiter Villers-Cotterets. Alexandre Dumas, qui avait alors vingt ans, rencontra pour la première fois le jeune Adolphe de Leuven donnant le bras à madame Capelle, et tenant par la main la petite Marie, l'héroïne si tristement célèbre du Glandier. Dans une petite ville tout le monde se connaît. Dumas salua madame Capelle, adressa quelques mots à la jeune espiègle, et Adolphe de Leuven étant à peu près du même âge que lui, la connaissance fut bientôt faite. Lorsqu'ils furent plus intimement liés, le jeune

homme qui arrivait de Paris, où il avait connu Perlet et fréquenté tous les théâtres, fit comprendre au jeune provincial qu'une perception ne menait à rien, et que mieux valait faire des pièces de théâtre.

— Des pièces ! articula Dumas en ouvrant d'aussi grands yeux que si on lui eût proposé d'écrire un feuilleton.

— Eh ! oui, des pièces, répéta le futur vaudevilliste, de l'air d'un homme qui ne doute de rien.

Mais Dumas n'était jamais allé au spectacle ; il n'avait jamais vu un théâtre ; il ne connaissait que les rares merveilles de sa petite ville ; il ne savait que ce qu'on apprend à une école de trois francs par mois, que l'on déserte pour courir dans les bois, comme il désertait plus d'une fois son étude où il n'apprenait rien du tout.

Cependant, huit jours après cette entrevue, les jeunes gens se mirent courageusement à la besogne, et firent un vaudeville, d'après une nouvelle de M. de Bouilly, intitulée : *Un dîner d'amis*, vaudeville qui, bien entendu, ne fut jamais joué ; ceci soit dit en passant pour servir de consolation aux jeunes gens qui seraient tentés de se laisser décourager par un début infructueux.

Voilà comment cet esprit qui jette aujourd'hui de si vives lumières fut amené à se lancer dans la carrière des lettres ; voilà le premier jet de cette source si vive et si féconde en grandes inspirations. Qui eût deviné alors que l'humble clerc de notaire verrait venir un jour se ranger sous sa gloire toute cette jeune génération à qui il devait ouvrir une nouvelle veine littéraire ?

Pendant le séjour de la famille de Leuven à Villers-Cotterets, M. Arnaud allait souvent la visiter, et la présence de l'auteur de *Marius* ne fit qu'augmenter chez Alexandre Dumas cette passion du théâtre qu'avait éveillée en lui M. de Leuven. Il avait suffi d'une étincelle pour que son génie dramatique s'enflammât.

Lorsque la famille de Leuven, après un court exil, reçut l'autorisation de revenir à Paris, Alexandre Dumas n'eut plus qu'une pensée, ce fut de rejoindre son collaborateur. Les événements le

servirent à souhait pour la réalisation de ce vœu.

« Un matin, raconte M. Dumas, ma mère entra dans ma chambre, s'approcha de mon lit, m'embrassa en pleurant et me dit :

— Mon ami, je viens de vendre tout ce que nous avons pour payer nos dettes.

— Eh bien, ma mère ?

— Eh bien ! mon pauvre enfant, nos dettes payées, il nous reste douze couverts d'argent et deux cent cinquante-trois francs.

— De rente ?...

Ma mère sourit tristement.

— En tout ? repris-je.

— En tout.

— Eh bien ! ma mère, je prendrai ce soir les cinquante-trois francs et je partirai pour Paris.

— Qu'y feras-tu ? mon pauvre ami.

Comme on le voit, cette bonne mère était loin de se douter de l'avenir brillant de son fils. Cependant la sainte femme ajouta :

— Va, mon ami ; c'est peut-être une inspiration de Dieu !

L'idée qu'il allait voir Paris et ses théâtres le rendait beaucoup plus joyeux qu'attristé des fâcheuses nouvelles qu'il venait d'apprendre. Il sauta à bas de son lit et fit tous ses préparatifs de départ. La chose ne fut pas longue.

En sortant pour aller faire ses adieux à toutes ses connaissances, il rencontra la directeur du bureau des messageries, qui l'aimait beaucoup, parce qu'il lui avait enseigné les premiers éléments du jeu de billard, et le jeune élève avait si bien profité des leçons du maître qu'il l'avait surpassé. La partie d'adieu fut proposée ; on entra au café, et Alexandre Dumas gagna sa place à la voiture, ce qui fut autant d'économisé sur ses cinquante-trois francs. Dans ce café se trouvait précisément un ancien ami de son père, M. Danré, homme fort influent dans le pays, qui, quelques années auparavant, avait enlevé d'assaut l'élection du général Foy. Une lettre fut remise à Dumas pour l'honorable député, et il courut dire adieu à son digne abbé, qui se contenta, pour tout

discours moral, de lui montrer ces paroles de l'Évangile : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. » Le soir même Dumas embrassait sa mère et quittait Villers-Cotterets.

Les projets les plus insensés, les espérances les plus extravagantes lui traversaient l'esprit en roulant vers la capitale.

« Je suis donc enfin un homme, se disait-il avec orgueil, puisque je vais être bon à quelque chose et pouvoir assurer par mon travail les vieilles années de ma mère. » Cette idée que l'existence d'une femme allait reposer sur lui le rendait fier. « Je ne lui rendrai pas les soins qu'elle a pris de mon enfance, c'est impossible ; mais je la sauverai de la gêne et des mille tourments qu'elle entraîne après elle. Je verrai les amis de mon père, ses vieux frères d'armes ; et quand je leur parlerai de ma mère, de ma bonne mère, il est impossible qu'ils ne m'accordent pas tout ce que je leur demanderai. » Hélas ! le vent de l'égoïsme social ne devait pas tarder à souffler sur tous ces beaux rêves d'or d'un jeune homme de vingt ans. Où il croyait trouver sympathie et reconnaissance, il ne rencontra qu'ingratitude ou indifférence. À peine descendu dans un modeste hôtel de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, avec son léger bagage et ses illusions, il écrivit au duc de Bellune, alors ministre de la guerre, pour lui demander une audience, en lui détaillant ses droits à cette faveur. — C'était à l'influence du général Dumas que le duc de Bellune devait d'être rentré en faveur près de Napoléon. — Le lendemain, Alexandre Dumas alla voir le maréchal Jourdan, le général Sébastiani et quelques autres avec un succès négatif. Il rentra à son hôtel avec un horrible serrement de cœur. Sa naïve confiance et son humeur joyeuse avaient déjà fait place à une méfiance légitime et à une sombre tristesse. Il commençait à comprendre que l'on calomniait beaucoup moins la société qu'il ne l'avait cru d'abord, et que tout le monde n'est pas précisément un jardin à fleurs d'or dont toutes les portes s'ouvrent devant la jeunesse et l'intelligence. Les hommes lui apparaissaient déjà à peu près tels qu'ils sont, c'est-à-dire tels que Dieu et le Diable les ont faits. M.

Dumas vaut-il mieux que le reste des mortels ? Nous en doutons. Il a, comme ceux mêmes dont il crut devoir se plaindre, sa part de défauts et de qualités ; et nous pourrions ajouter qu'il n'est pas toujours aussi poli que le duc de Bellune, qui a au moins répondu à sa lettre. Avant cette réponse du ministre, et d'après les conseils du brave général Verdier, que le hasard lui fit rencontrer, il porta au général Foy la lettre de recommandation qu'il tenait de M. Danré.

« Au moment où je fus introduit dans le cabinet de l'honorable général, dit M. Dumas, il travaillait à son *Histoire de la Péninsule*. Il écrivait debout sur une de ces tables qui se lèvent ou s'abaissent à volonté ; autour de lui étaient épars, dans une confusion apparente, des discours, des cartes géographiques et des livres entr'ouverts.

Il se retourna en entendant ouvrir la porte de son sanctuaire, avec la vivacité qui lui était habituelle, et arrêta ses yeux perçants sur moi. J'étais tout tremblant.

— Monsieur Alexandre Dumas ? me dit-il.

— Oui, général.

— Êtes-vous le fils de celui qui commandait en chef l'armée des Alpes ?

— Oui, général.

— C'était un brave. Puis-je vous être bon à quelque chose ? j'en serais heureux.

— Je vous remercie de votre intérêt ; j'ai à vous remettre une lettre de M. Danré.

— Oh ! ce bon ami ! que fait-il ?

— Il est heureux et fier d'avoir été pour quelque chose dans votre élection.

— Pour quelque chose ! s'écria le général en décachetant la lettre, dites pour tout. Savez-vous, continua-t-il, tenant la lettre ouverte sans la lire, savez-vous qu'il a répondu de moi aux électeurs, corps pour corps, honneur pour honneur ? J'espère que ma nomination ne lui aura pas valu trop de reproches. Voyons ce

qu'il me dit. — Il se mit à lire. — Oh ! il vous recommande à moi avec instance ; il vous aime donc bien ?

— Comme son fils.

— Eh bien ! voyons alors. — Il vint à moi. — Que ferons-nous de vous ?

— Tout ce que vous voudrez, général.

— Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon ?

— Oh ! pas à grand'chose.

— Voyons, que savez-vous ? Un peu de mathématiques ?

— Non, général.

— Vous avez, au moins, quelques notions d'algèbre, de géométrie, de physique ?

Il s'arrêtait entre chaque mot, et, à chaque mot, je sentais la rougeur me monter au visage et la sueur me couler sur le front ; c'était la première fois qu'on me mettait face à face avec mon ignorance.

— Non, général, répondis-je en balbutiant. — Il s'aperçut de mon embarras.

— Vous avez fait votre droit ?

— Non, général.

— Vous savez le latin et le grec ?

— Un peu. — Cet *un peu* était bien gros de vanité.

— Parlez-vous quelques langues vivantes ?

— L'italien, assez bien ; l'allemand, assez mal.

— Je verrai à vous placer chez Lafitte, alors. Vous vous entendez en comptabilité ?

— Pas le moins du monde. — J'étais au supplie, lui-même souffrait visiblement pour moi. — Oh ! général, lui dis-je avec un accent qui parut l'impressionner, mon éducation est complètement faussée, et, chose honteuse ! je m'en aperçois d'aujourd'hui seulement ; mais je la referai, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Mais, en attendant, mon ami, avez-vous de quoi vivre ?

— Oh ! je n'ai rien, répondis-je, écrasé par le sentiment de

mon impuissance.

Le général réfléchit un instant ; il était très-embarrassé probablement de trouver une place quelconque à un jeune homme qui ne savait rien de ce que tout le monde sait un peu, et qui n'avait, pour toute fortune, que sa jeunesse et une assez forte dose de bonne volonté.

— Donnez-moi toujours votre adresse, reprit le général, je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous.

Alexandre Dumas prit une plume et écrivit. Sitôt qu'il eut tracé quelques mots, le général qui le regardait frappa dans ses deux mains, et s'écria :

- Nous sommes sauvés !
- Pourquoi cela ?
- Vous avez une belle écriture !

Ce fut pour le malheureux jeune homme le coup de massue. Une belle écriture !! Voilà donc tout ce qu'il avait. Et, grâce à cette belle écriture, il pouvait arriver un jour à être expéditionnaire ! Quel avenir ! « Je me serais fait volontiers couper le bras droit », a dit depuis M. Dumas.

Le jour même, le général dînait chez le duc d'Orléans, et, séance tenante, Dumas fit de sa plus belle écriture une pétition, que le général plia et mit dans sa poche, après avoir préalablement écrit en marge quelques lignes d'une écriture qui jurait horriblement à côté de la superbe anglaise de son jeune protégé.

Le lendemain, Alexandre Dumas commençait son surnumérariat d'expéditionnaire chez le duc d'Orléans. Ce ne fut que deux ou trois mois plus tard qu'il entra au secrétariat, avec des appointements de douze cents francs. C'était une fortune ! Il écrivit aussitôt à sa mère de vendre ses meubles et de venir le rejoindre. En attendant, il loua une petite mansarde de cent vingt-cinq francs par an, place des Italiens, n° 1. Dumas savait juste assez de latin pour suivre seul les études de cette langue. Avec ce qui lui restait de ses cinquante-trois francs, il acheta un Tacite, un Juvénal et un Suétone, et il songea sérieusement à tenir la pro-

messe qu'il avait faite au général de refaire son éducation. « Je vais vivre de mon écriture, lui avait-il dit en le quittant ; mais je vous promets de vivre un jour de ma plume. »

Alexandre Dumas entra dans le monde avec des idées de morale et de religion étranges pour l'élève d'un abbé. Il était matérialiste et Voltairien jusque dans le bout des ongles. Il mettait le *Compère Mathieu* au rang des livres élémentaires, et préférait Pigault-Lebrun à Walter Scott.

Mais soudain un changement complet s'opéra dans son existence morale et matérielle. Grâce à sa constitution de fer, il put résister à un genre de vie qui aurait tué les organisations les plus robustes. Occupé huit heures par jour à son bureau, forcé d'y retourner chaque soir de sept à dix heures, les nuits seules étaient à lui. C'est pendant ces veilles fiévreuses qu'il prit l'habitude de ce travail nocturne qui rend la confection de son œuvre incompréhensible à ses amis mêmes ; car ils ne peuvent deviner ni à quelle heure, ni dans quel temps il l'accomplit.

Le jour, quand il avait une minute de liberté, c'était pour courir à l'hôpital de la Charité, où il suivait un cours de physiologie. Le jeune médecin de ses amis qui le guidait dans ses études anatomiques était bon physicien et bon chimiste. Dumas l'aidera dans ses opérations, et bientôt il sut de ces deux sciences ce qu'il est nécessaire à un homme du monde d'en savoir. Cette lutte courageuse, obstinée, persévérante de la volonté d'un homme qui avait tout à apprendre, était d'autant plus bizarre, qu'elle n'avait aucun but fixe. Il s'était aperçu que les adorables flâneries dans sa petite ville de province n'avaient abouti qu'à le rendre propre à faire un employé, et il rêvait mieux que cela. De là cette aptitude prodigieuse au travail. Ce rude labeur intellectuel avait si complètement changé son caractère, qu'au bout de deux mois, lorsque sa mère vint le rejoindre, elle eut beaucoup de peine à le reconnaître, tant il était devenu sérieux. L'arrivée de madame Dumas à Paris le força de quitter sa modeste chambrette de la place des Italiens pour un petit logement qu'il loua Faubourg-

Saint-Denis, 53. Là, pendant plusieurs années, il vécut de ses modiques appointements, sans que rien dans sa vie extérieure trahît ce qui se passait en lui. Il est probable que l'ambition avait pris dans son âme tout le caractère d'une passion à mesure que son intelligence se développait ; mais les sensations que lui faisait éprouver le monde nouveau qui se déroulait devant lui échappaient à tous les regards. Il ne produisait rien, il ne tentait même pas de produire. N'éprouvant aucune sympathie, ni pour la construction dramatique, ni pour l'exécution dialoguée des ouvrages du temps qu'il suivait, par pure curiosité, dans leurs chutes et dans leurs succès, il se bornait à ne pas partager l'admiration du public. Son inaction provenait de ce qu'il se sentait incapable de produire rien de pareil. Quant à soupçonner que l'on pouvait faire mieux ou différemment, il n'y songeait pas. Ce fut l'arrivée des acteurs anglais à Paris qui fit jaillir de son cerveau la flamme divine, et dans son enthousiasme il aurait pu s'écrier comme Archimède : *Eureka !*

Jamais M. Dumas n'avait lu une seule pièce du théâtre étranger. On annonça *Hamlet*. Il ne connaissait que celui de Ducis ; il alla voir celui de Shakspeare. « Supposez, dit-il, un aveugle-né auquel on rend la vue, qui découvre un monde tout entier dont il n'avait aucune idée ; supposez Adam s'éveillant après sa création, et tenant sous ses pieds la terre émaillée, sur sa tête le ciel flamboyant, autour de lui des arbres à fruits d'or, dans le lointain un fleuve, un beau et large fleuve d'argent, à ses côtés la femme jeune, chaste et nue, et vous aurez une idée de l'Éden enchanté dont cette représentation m'ouvrit la porte.

« Oh ! c'était donc cela que je cherchais, qui me devait venir ; c'étaient ces hommes de théâtre, oubliant qu'ils sont sur un théâtre ; c'était cette vie factice, rentrant dans la vie positive à force d'art ; c'était cette réalité de la parole et des gestes qui faisait des acteurs, des créatures de Dieu, avec leurs vertus, leurs passions, leurs faiblesses, et non pas des héros guindés, impassibles, déclamateurs et sentencieux ! Oh ! Shakspeare, merci ! »

Il vit ainsi *Roméo, Virginius, Shylock, Guillaume-Tell, Othello*, et il dévora aussitôt, plutôt qu'il ne lut, le répertoire national et étranger. Shakspeare, Corneille, Molière, Calderon, Lope de Vega, Goethe, Schiller y passèrent tour à tour : sa vocation était décidée, la confiance en lui, dont il avait manqué jusqu'alors, lui était venue, et il comprit qu'il pouvait se lancer hardiment vers l'avenir. Selon ses propres expressions, il étendit les œuvres des grands maîtres comme des cadavres sur la pierre d'un amphithéâtre, et, le scalpel à la main, pendant des nuits entières, il alla jusqu'au cœur chercher les traces de la vie et le secret de la circulation du sang. Il devina par quel mécanisme admirable ces hommes de génie avaient mis en jeu les nerfs et les muscles, et il reconnut avec quel artifice étaient modelées ces chairs différentes destinées à couvrir des ossements qui sont tous les mêmes.

Ce n'était point assez pour M. Dumas de connaître les ressorts dramatiques, il fallait qu'il étudiât les passions qui amollissent ou tendent ces ressorts. Pour se livrer à cette étude des passions humaines, il faut fréquenter le monde et ne pas être tenu à l'attache dans un bureau jusqu'à dix heures et demie du soir. Fort de cette conviction, Alexandre Dumas s'arma de courage et pria M. Oudard, son chef de bureau, de le dispenser du travail du soir. La demande parut si audacieusement déplacée que, malgré sa bonté parfaite et son amitié sincère pour son jeune employé, le chef de bureau crut qu'il était devenu fou. Et quand Dumas avoua qu'il voulait employer ces soirées à étudier, à faire de la littérature, la stupéfaction de M. Oudard fut au comble. Faire de la littérature ! Ceux qui connaissent la haine de certains bureaucrates pour les littérateurs peuvent se faire une idée de l'effet que produisirent ces imprudentes paroles. Mais M. Dumas était bien décidé à tenir bon. Il eut même la rare audace d'ajouter que, dût-il parvenir chef de bureau, ce qu'il ne serait probablement jamais, eh bien ! il ne serait encore ni content ni heureux. Il avait compris à temps que son avenir n'était pas dans la carrière administrative. Cependant son écriture faisait merveille. Depuis deux ans le duc d'Orléans

n'envoyait pas une seule dépêche à une tête couronnée ou à un prince royal qu'elle ne fût lithographiée de la main de Dumas. Le directeur général avait même ajouté sur le rapport qui avait valu le titre d'employé au surnuméraire : « En conséquence, je prie Monseigneur d'accorder le titre de commis à ce jeune homme, qui possède un fort belle écriture et qui même *ne manque pas d'intelligence !...* » Cette flatteuse péroraison eut pour résultat immédiat de faire porter les appointements de douze cents francs du jeune homme, qui ne manquait pas d'intelligence, à quinze cents francs. Il avait donc cent vingt-cinq francs par mois pour vivre et faire vivre sa mère. Plus tard il eut dix-huit cents francs.

M. Oudard était un excellent homme, et quoiqu'il eût prédit à M. Dumas que la littérature ne le mènerait à rien, au bout de deux mois il le fit passer dans un bureau de la direction des forêts, où il n'y avait pas de travail le soir. Mais dans sa nouvelle famille bureaucratique, M. Dumas débuta par des prétentions qui parurent monstrueuses et qui lui attirèrent des tracasseries incroyables. On avait voulu le colloquer dans une grande salle avec trois ou quatre employés qui gagnaient une partie de leurs appointements en se livrant au charme d'une causerie échevelée. Cette causerie, qui faisait leurs délices, effrayait à bon droit notre futur dramaturge, qui ne craignait rien tant que d'être distrait de sa pensée unique. Il avait lorgné dans un coin une espèce de niche où l'on reléguait les bouteilles qui avaient contenu de l'encre, et il demanda qu'il lui fût permis d'en prendre possession. M. Dumas a avoué depuis qu'il aurait mieux fait de demander l'archevêché de Cambrai qui venait de vaquer. Bref, un refus net fut signifié à l'ambitieux employé, juste au moment où il était en train de mesurer la longueur et la largeur du malheureux recoin qui faisait l'objet de sa convoitise. Blessé par ce refus, il alla trouver M. Oudard, sa grande ressource dans toutes les occasions désespérées, et il le prévint qu'il se retirerait chez lui, comme Achille sous sa tente, jusqu'à ce qu'on vînt l'y chercher. Après trois jours d'anxieuses inquiétudes de la part de sa mère, qui

craignait qu'il ne perdît sa place, la généreuse intervention de M. Oudard lui fit obtenir la niche en question. C'est là, en compagnie d'une multitude de vieilles bouteilles, hors de portée de la conversation ennuyeuse de ses collègues, loin de la surveillance méticuleuse de son chef, qu'il put, grâce à la rapide facilité de son écriture, escamoter deux heures à son profit, tout en rendant autant et plus de besogne que ses confrères. Le premier usage qu'il fit de la liberté d'esprit dont il jouissait fut d'expédier plusieurs vaudevilles, entre autres *la Chasse et l'Amour*, avec MM. de Leuven et Rousseau. Ce vaudeville de début fut joué à l'Ambigu-Comique et eut cinquante représentations. M. Dumas toucha pour sa part quatre francs par soirée. C'était le temps où les auteurs recevaient encore des droits fixes et peu considérables. La seconde pièce de M. Dumas était intitulée : *la Noce et l'Enterrement*, avec MM. Lassagne, actuellement secrétaire du roi, et Vulpian. Elle fut jouée à la Porte-Saint-Martin, avec un grand succès, et eut au moins quatre-vingts représentations, rapportant six francs à chacun des auteurs. Il y avait progrès.

Mais ce progrès devait bientôt prendre de plus larges proportions. Dans l'isolement, M. Dumas pouvait suivre le fil de ses pensées, ses idées commençaient à se coaguler autour d'un sujet sérieux, et il composa une tragédie des *Gracches*, qui fut brûlée aussitôt sa naissance, et une traduction du *Fiesque*, de Schiller, qui eut le même sort. M. Ancelot venait d'obtenir un succès avec le même sujet, et Alexandre Dumas ne voulait débiter que par une œuvre originale, neuve dans sa pensée et dans son exécution.

Talma était mort ; et si le public retournait encore quelquefois au Théâtre-Français, c'était bien plutôt pour l'admirable talent de mademoiselle Mars que pour les ouvrages que l'on représentait. Il y avait positivement dégoût dans le public littéraire. Le travail, lent, mais infaillible de l'opinion commençait à dégager ce qu'il y avait de vrai et de faux dans les productions soumises à son jugement. On était en pleine révolution littéraire. Les partisans des anciennes traditions protestaient contre les idées nouvelles

des novateurs, et la jeune école s'agitait. Sans être fixée sur ce qu'elle voulait, elle savait ce dont elle ne voulait plus. L'agitation devint insensiblement plus bruyante, et la passion succéda au dégoût. Tout à coup un cri immense retentit, cri de joie d'une part, de terreur de l'autre. La préface de *Cromwell* venait de paraître ! Ce fut un débordement immense. Cette fois, on avait des bases pour construire et des principes à suivre. La réaction, qui ne s'était d'abord attaquée qu'aux trois unités d'Aristote, proclama l'avènement d'une nouvelle école, de ce drame moderne qui devait être la représentation fidèle de la société avec tous ses contrastes.

En peinture, une révolution s'accomplissait également. Depuis longtemps on en avait assez de l'école de David, et on l'avait tout aussi bien en vue que la littérature classique en chantant :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

La sculpture était un peu en arrière ; mais elle ne devait pas tarder à suivre le mouvement. Alexandre Dumas venait de visiter l'exposition de peinture, et en jetant un coup d'œil, avant de sortir, sur les sculptures, il fut arrêté par une foule de curieux qui admiraient un petit bas-relief de mademoiselle de Fauveau, représentant Christine faisant assassiner Monaldeschi.

L'odieux de ce crime, impunément commis en France, sous les yeux de Louis XIII, par de lâches serviteurs qui se firent les complices de la vengeance d'une femme, avait déjà vivement frappé l'imagination du jeune poète dramatique. Un jour qu'en cherchant dans la biographie de Michaud un renseignement sur Charles I^{er}, pour un drame des *Puritains d'Écosse*, qu'il avait l'intention de faire avec Frédéric Soulié, alors directeur d'une scierie mécanique à Bercy, il était tombé sur l'article *Christine*. Il y avait pris le canevas d'un drame saisissant dans l'existence de cette pédante qui faisait de l'esprit par pure coquetterie, et qui abandonna le trône par caprice, comme elle eût fait d'un amant. Reine impérieuse par orgueil, femme passionnée par tempéra-

ment, mais cœur sec. Elle fut implacable dans sa jalousie beaucoup plus par vanité froissée que par amour.

Quatre mois après sa visite au Louvre, M. Dumas avait aussi sculpté sa *Christine* ordonnant froidement l'assassinat de Monaldeschi. Mais cette fois ses entrailles de père s'émurent à l'idée de condamner ce nouveau-né à subir le même sort que ses aînés. Que faire ? La bonté de Charles Nodier et sa paternelle bienveillance pour la jeunesse n'était un mystère pour personne, et Dumas savait de plus qu'il était lié avec le baron Taylor, commissaire royal près le Théâtre-Français. Il écrivit donc à Charles Nodier, qu'il serait le plus heureux des hommes s'il obtenait une lecture, et huit jours après il avait une audition. Qu'on se figure la joie, les angoisses du jeune auteur dramatique, ses émotions en pénétrant dans le cabinet de l'homme qui allait peut-être décider de son avenir. Son cœur battait à briser sa poitrine. Et quand il dut lire sa pauvre *Christine*, sa vue était si troublée qu'il ne voyait rien, sa voix si tremblante qu'elle n'articulait que des sons inintelligibles. Sans les paroles encourageantes du baron Taylor il n'aurait jamais pu aller jusqu'au bout.

Trois jours après il relisait sa pièce à toutes les puissances du Théâtre-Français, réunion autour d'une table verte, et Grandville, placé près de lui, poussa la distraction, dans son enthousiasme, jusqu'à avaler le verre d'eau sucrée destiné au poète. Le procédé parut assez bizarre à Dumas, mais il ne fit aucun reproche à son ami.

La lecture de *Christine* eut un succès éclatant. On fit répéter trois fois à l'auteur le monologue de Sentinelli et la scène d'arrestation de Monaldeschi. La pièce fut reçue par acclamations. Voici comment M. Dumas nous a raconté son ivresse après ce succès inespéré :

« Je sortis du théâtre, léger et fier comme lorsque ma première maîtresse me dit : Je t'aime ! Je pris ma course, toisant tous ceux qui passaient près de moi, et ayant l'air de leur dire : Vous n'avez pas fait *Christine*, vous ! vous ne sortez pas du Théâtre-Français,

vous ! vous n'êtes pas reçu par acclamations, vous ! et dans ma préoccupation joyeuse, je prenais mal mes mesures pour sauter un ruisseau et je tombais au milieu ; je ne voyais pas les voitures et je me jetais dans les chevaux. »

De retour dans son logement du faubourg Saint-Denis il s'écria : « Reçu par acclamations, reçu à l'unanimité, ma mère », et il se mit à danser autour de la chambre. Sa pauvre mère le crut fou.

Le lendemain, grande rumeur dans les bureaux. La presse avait annoncé qu'un jeune employé, nommé M. Alexandre Dumas, fortement protégé par la maison d'Orléans, avait fait recevoir, au Théâtre-Français, un drame en cinq actes et en vers, intitulé : *Christine*. Il reçut force compliments, les uns sincères, les autres goguenards, et quatre fois plus de besogne que d'habitude. Les tracasseries se changèrent en persécution, la malveillance en haine ; on voulait lasser sa constance, le détourner de la littérature, et, sans sa constitution robuste, il eût infailliblement succombé à la peine. On alla jusqu'à lui supprimer la gratification, cette manne bienfaisante que la munificence administrative fait pleuvoir sur les employés.

Pour combler le vide que laissait dans son intérieur cette suppression inattendue, M. Dumas copia des manuscrits de vaudevilles à raison de cinq francs par acte, et la contagion l'atteignant, il se rendit coupable de ces jolis petits péchés de jeunesse dont nous avons parlé, et qui ne furent pas joués sous son nom.

En dépit de l'accueil inouï qui fut fait à *Christine*, le Théâtre-Français ne la faisait pas jouer. Le baron Taylor était parti pour l'Orient, et les artistes, n'osant prendre la responsabilité de la représentation, décidèrent que l'auteur, recommandé par le Théâtre-Français et accompagné par Firmin, irait porter sa pièce à Picard et que Picard en déciderait.

Picard reçut très-bien Dumas, prit le manuscrit et invita le jeune homme à revenir dans huit jours.

Le huitième jour, Dumas était exact au rendez-vous.

— Eh bien, mon jeune ami, j'ai lu votre pièce, lui dit Picard en souriant.

Dumas s'inclina ; le sourire lui paraissait de bon augure.

— Dites-moi, avez-vous d'autres moyens d'existence que la littérature ?

— Monsieur, j'ai une place de quinze cents francs à la direction des forêts de M. le duc d'Orléans.

— Eh bien, je vous félicite ; et, si vous voulez suivre un bon conseil, ajouta Picard en tendant le plus gracieusement qu'il put le manuscrit au jeune poète, retournez à votre bureau et tenez-vous-y : c'est ce que vous avez de mieux à faire.

N'y a-t-il pas lieu de frémir en songeant que Dumas aurait pu suivre le conseil de Picard ; qu'il serait peut-être aujourd'hui chef de bureau sous la direction de M. Empis ; qu'il considérerait son chef comme un grand écrivain dramatique, et s'applaudirait de ne pas avoir persévéré dans la carrière littéraire, en estimant qu'il n'aurait jamais pu atteindre à la hauteur de *Lord Novart* !

Il fallait une grande énergie pour résister à ces rudes épreuves du sort, à cette misère, à ces besoins, à ce labeur incessant et à de si cruels désenchantements. Mais celui qui, à vingt ans, s'était trouvé jeté au fond d'une mansarde et d'un bureau, et qui avait su lutter contre son ignorance, devait triompher de tous les obstacles élevés sur ses pas, car il avait la volonté et le génie, ces deux puissances qui conduisent à la gloire ou à la mort.

La manie du suicide était passée, et M. Dumas fut toujours d'une humeur trop joyeuse pour imiter Werther. Il se borna à retourner à son bureau, où il ne tarda pas à trouver l'occasion de tenter un nouvel essai. C'était quelques jours après sa visite chez Picard. Manquant de papier pour achever son travail, il monta à la comptabilité pour en chercher, et trouva sur une table un volume des *Mémoires du sieur de l'Estoile*. Il l'ouvrit machinalement, en lut quelques pages, et les faits historiques contenus dans ce journal du temps l'intéressèrent si vivement qu'il empor-

ta le livre, le dévora dans une nuit, et composa son drame de *Henri III*, avec deux paragraphes de dix lignes, relatifs à la mort de Saint-Mesgrin et de Bussy-d'Amboise, et avec la fameuse scène de Walter Scott, où Murray broie dans son gantelet de fer la main de Marie Stuart pour la forcer à signer son abdication.

La pièce fut immédiatement reçue au Théâtre-Français et mise en répétition. À cette nouvelle, les haines bureaucratiques éclatèrent plus vigoureuses que jamais. Et quand on sut que M. Dumas devait prendre deux heures par jour pour assister aux répétitions, on le mit en demeure d'opter entre sa place et son drame. Résolu à en finir, il se décida, au grand désespoir de sa mère, à renoncer à ses cent vingt-cinq francs par mois, se réservant de donner sa démission au duc d'Orléans, qui avait seul le droit de le destituer. On accepta l'offre désintéressée du jeune auteur, mais on ne se fit pas faute de faire parvenir une multitude de prédictions sinistres à sa pauvre mère qui, écrasée de douleur, eut trois jours avant la représentation une attaque d'apoplexie foudroyante chez M. de Violaine, qui habitait Paris, et demeurait à cette époque au coin de la rue Richelieu et de la rue Saint-Honoré. Grâce aux soins empressés de son fils, assez fort en médecine pour lui prodiguer les premiers soins que réclamait son état, elle n'en mourut pas, mais elle resta paralysée d'un bras et d'une jambe. C'est sous ces tristes auspices que, le 11 février 1829, *Henri III* fut joué au Théâtre-Français. Le jour même Alexandre Dumas avait été chez le duc d'Orléans, qui ne savait rien des tracasseries dont son jeune employé était l'objet, pour prier le prince d'assister à cette lutte solennelle qui devait décider de son avenir littéraire.

Malheureusement, cela était impossible au duc d'Orléans ce soir-là ; il avait une multitude de princes et d'ambassadeurs à dîner. Cependant, M. Dumas tenait à l'avoir pour juge de la partie qui allait s'engager.

Il insista, et le duc d'Orléans répondit :

— Je ne demande pas mieux ; je serais même bien curieux de

voir votre ouvrage, dont M. Vatout m'a dit beaucoup de bien ; mais comment faire ?

— Avancez l'heure de votre dîner, Monseigneur, je retarderai celle du lever de rideau.

— Le pouvez-vous jusqu'à huit heures ?

— Je l'obtiendrai du théâtre.

— Eh bien, allez me retenir toute la première galerie. Je vais, moi, faire prévenir mes convives d'arriver à cinq heures au lieu de six.

« En quittant le duc, — c'est M. Dumas qui parle, — je rencontrai la duchesse ; elle me demanda des nouvelles de ma mère ; j'aurais donné la moitié du succès que j'espérais obtenir pour lui baiser la main. »

Le succès de *Henri III* fut un des plus beaux qu'on ait vus au théâtre. À partir du troisième acte ce n'était plus de l'enthousiasme, c'était du délire. Madame Malibran, penchée tout entière hors de sa loge, se cramponnait de ses deux mains à une colonne pour ne pas tomber, et lorsque Firmin reparut pour nommer l'auteur, l'élan fut si unanime que le duc d'Orléans se leva lui-même et écouta debout le nom de son employé, que les acclamations publiques saluaient poète.

Les émotions que M. Dumas éprouva dans le cours de cette soirée sont indescriptibles : c'est un secret entre lui et Dieu. À la fin de chaque acte, il ne faisait qu'un bond jusqu'au lit de sa mère, qui était restée chez M. de Violaine. Quant à cet excellent homme, il allait et venait dans les couloirs en faisant des contorsions horribles. Il se tenait le ventre à deux mains, et courait comme un insensé. Dumas le rencontra :

— Qu'avez-vous donc, mon cousin ? lui cria-t-il ?

— Que le diable t'emporte ! répondit M. de Violaine en se précipitant vers une issue ; tu m'as rendu malade.

C'est que c'était vraiment une solennité bien imposante que cette première représentation de *Henri III*. La salle offrait un coup d'œil magnifique. À la première galerie, entourée de prin-

ces, d'ambassadeurs et de généraux, chamarrés d'ordres de tous les pays, se trouvait celui qui, dix-huit mois plus tard, devait être proclamé roi des Français. Les loges étaient garnies de femmes éblouissantes de parures, ruisselantes de pierreries. Tout ce que Paris comptait alors de grand et d'illustre semblait s'être donné rendez-vous, ce soir-là, dans la salle de la rue Richelieu. Les cous étaient tendus, les poitrines haletantes. Des regards étranges s'échangeaient d'une loge à une autre, et chacun applaudissait irrésistiblement les formes nouvelles et un peu brutales de ce drame, qui brisait d'un seul coup et sans aucun ménagement les vieilles habitudes du théâtre. On étreignait d'une ardente sympathie ces personnages nouveaux, dont la conversation vive, animée, brillante, spirituelle ne pouvait qu'être fatale au dialogue raide, guindé, sentencieux des tragédies de l'empire. Il est juste de dire que l'allure élégante et chevaleresque de ces mignons de Henri III, si coquets sous leurs pourpoints de velours et sous leurs toques à panaches, n'était pas étrangère à l'enthousiasme féminin. On était heureux de voir les éternels Grecs et Romains faire place à cette cour brillante, à cette folle jeunesse qui jouait d'une manière ravissante au bilboquet ou à la sarbacane, et jurait très-agréablement par la sang Dieu ! On en avait assez des longues tirades emphatiques des personnages à cothurnes et à laticlaves.

Aujourd'hui on s'étonne à bon droit de l'effet extraordinaire que produisit l'apparition du drame moderne et des discussions violentes qui en furent la suite. Mais c'est que l'avènement, par *Henri III*, de cette grande et belle chose que l'on nomma depuis un drame historique avait une signification beaucoup plus importante que la révélation d'un génie de vingt-cinq ans. C'était le sort d'une révolution littéraire qui se décidait par l'émancipation du drame que l'on avait tenté jusqu'alors de tenir emmailloté dans les langes de l'imitation ancienne. On connaissait la jeunesse de l'auteur, on pouvait donc avoir confiance en son avenir, et on se passionnait autant pour la rare audace de sa tentative d'innovation que pour les brillantes qualités de son œuvre.

Loin de nous, toutefois, la pensée d'admettre que M. Dumas résume à lui seul la révolution dramatique des dernières années de la Restauration, ou qu'il descend directement de Shakspeare, dont le théâtre fut pour lui ce qu'avaient été les tragiques grecs pour Racine et le théâtre espagnol pour Corneille. Abstraction faite de *Christine*, tragédie classique, sa première production littéraire qui n'avait rien de commun dans l'origine avec Shakspeare, nous avons antérieurement à *Henri III*, *Cromwell*, la glorieuse tentative révolutionnaire de Victor Hugo, *Jane Shore*, *le Cid d'Andalousie*, *Louis XI à Péronne*, *l'École des vieillards* et le drame bourgeois de M. Scribe, de qui M. Dumas a légèrement procédé en écrivant des vaudevilles. Il faut aussi reconnaître que l'auteur des *Scènes historiques*, l'auteur de *Clara-Gazul*, l'auteur de *Misanthropie et repentir* et Walter Scott entrent pour quelque chose dans l'entreprise d'innovation. Et d'ailleurs la similitude entre Shakspeare et M. Dumas n'est réellement remarquable, à quelques exceptions près, que dans l'affranchissement absolu des unités. « Shakspeare est un grand poète, un penseur profond, un admirable peintre de caractères ; or, a dit M. de Loménie, l'idéalisme, la poésie, la profondeur et la vérité dans la peinture des caractères sont justement le côté faible du drame de *Henri III*, et en général de toutes les pièces de M. Dumas. Shakspeare, au contraire, ne s'entend pas du tout en couleur locale et en peinture de mœurs ; sa mise en scène est défectueuse ; l'agencement des diverses parties de son œuvre est dénué d'habileté ; l'action y presque toujours languissante et encombrée d'une foule de hors-d'œuvre, où la barbarie de son temps et de son auditoire se déploie en calembours obscènes, en insipides jeux de mots. Si quelques-uns de ces défauts, notamment l'usage des hors-d'œuvre, peuvent être signalés dans *Henri III* et dans les autres créations dramatiques de M. Dumas, il est certain qu'en thèse générale le côté faible de Shakspeare est justement le côté fort de M. Dumas. L'auteur de *Henri III*, dépourvu d'idéal, d'étendue et de profondeur, brille surtout par l'entente de la

partie en quelque sorte matérielle d'un drame, par l'habileté de la mise en scène, l'intérêt des situations, la rapidité impétueuse et émouvante de l'action. Or, ce n'est point dans Shakspeare que M. Dumas a pris ces qualités, puisque Shakspeare ne les possède pas : il les a prises en lui-même, et elles se sont développées chez lui à la suite d'impressions nées du mouvement des esprits et des œuvres de son temps. »

Les réflexions qui précèdent sont si incontestables que M. Dumas, dans sa récente traduction d'*Hamlet*, les a pleinement confirmées. Il a élagué avec soin tout ce qui aurait pu choquer son auditoire et ralentir l'action. Il nous a rendu avec un rare bonheur toutes les beautés que renferme le chef-d'œuvre de Shakspeare ; mais, dans la partie scénique, on reconnaît une habileté de mécanisme que ne possède pas l'œuvre originale du poète de Stratford, et qui est parvenue, dans les mains de M. Dumas, à un point qui ne sera probablement jamais dépassé.

Pour être juste et non partial envers M. Dumas, disons que, malgré la lenteur un peu fatigante du premier acte et les coutures, peut-être trop perceptibles, du drame à l'histoire ; malgré l'absence de fermeté et de fini dans les caractères, l'immense succès de *Henri III* fut légitime. L'œuvre entière renferme des beautés scéniques du premier ordre, des situations dramatiques émouvantes, et le dénoûment pathétique, déchirant du cinquième acte est d'un effet merveilleux.

La soirée de *Henri III* a été décisive dans la vie de M. Dumas ; ce fut son 18 brumaire. Il y eut un revirement subit dans la conduite de ses détracteurs, et ses tyrans de la veille devinrent ses flatteurs le lendemain. Entre autres félicitations, il reçut à brûle-pourpoint une épître dithyrambique de son directeur général, cet autocrate bureaucratique qui avait accepté, sans le moindre scrupule, la démission des appointements du jeune poète.

Indépendamment de ces marques un peu tardives d'un intérêt suspect, M. Dumas reçut d'honorables témoignages de sympathie. Il vit toutes les portes s'ouvrir devant lui, et M. Sosthène de

la Rochefoucauld, qui réunissait alors dans ses salons toutes les célébrités littéraires et artistiques, adressa, sous forme d'invitation à ses soirées, une lettre charmante de félicitations à l'auteur de *Henri III*. C'était encore le temps où les grands seigneurs de bon aloi avaient de l'esprit.

L'état d'isolement et de gêne dans lequel vivait M. Dumas cessa tout à coup et comme par enchantement. Le 12 février, il vendit *Henri III* six mille francs, et, pour la première fois de sa vie, il posséda des billets de banque. Avec quelle joie il palpa ce papier fin et soyeux qui, depuis, lui a toujours glissé dans les doigts ! avec quel orgueil il les montra à sa pauvre mère malade et les étala sous le nez de M. de Violaine ! Le brave homme ne revenait pas de sa surprise.

— Qu'est cela ? demanda-t-il avec stupéfaction.

— Cela ! fit Dumas ; c'est ce que rapporte la prose non administrative.

— Six mille francs !

— Sans compter le reste, ajouta triomphalement le jeune auteur dramatique, en supputant déjà dans sa tête le produit de ses droits d'auteur.

Trois mois après, le duc d'Orléans le nomma bibliothécaire-adjoint au Palais-Royal, à douze cent francs d'appointements. Dumas abandonna le produit de cette sinécure à sa mère, qui alla habiter un petit appartement aéré, rue de l'Ouest, 5, et lui s'installa au coin de la rue de l'Université et de la rue du Bac, chez le restaurateur, à qui il paya une année de nourriture et de logement d'avance. En agissant ainsi, Dumas voulait se mettre à l'abri du besoin et parer à toutes les éventualités. Au bout de trois mois, le restaurateur fit faillite !

Mais le succès de *Henri III* avait éveillé l'attention sur *Christine*. Harel, qui était à cette époque directeur de l'Odéon, venait de faire représenter une *Christine*, de Frédéric Soulié. Cette pièce, moins heureuse que *Roméo et Juliette*, eut un succès négatif, qui suggéra à Harel l'idée qu'il manifesta par cette lettre :

« Mon cher Dumas,

« La Comédie-Française, fidèle à ses traditions d'inhumation littéraire, vous a reçu votre *Christine* pour ne jamais vous la jouer. Je vous la reçois, moi, pour vous la jouer tout de suite ; vous aurez neuf du cent de la recette, et vous serez joué par mademoiselle Georges, par Ligier, par Lockroy et par l'élite de la troupe.

« Je trouve original de jouer sur le même théâtre, avec les mêmes artistes, deux pièces sous le même titre, faites en même temps, je ne dirai pas par deux rivaux, mais par deux amis. »

Cette proposition séduisit Dumas tout en lui causant un vif chagrin. La crainte de réussir où Soulié était tombé, et surtout l'idée de causer un déplaisir à ce loyal ami, fit que l'auteur de *Henri III* se borna à envoyer la lettre de Harel à l'auteur de *Roméo et Juliette*, sans l'accompagner d'un seul mot.

Le lendemain, Frédéric Soulié renvoyait la lettre avec ce simple *post-scriptum* au bas :

« Merci du bon procédé. Ramasse les morceaux de ma *Christine*, fais balayer le théâtre, et prends-le : je te le donne. »

Aussitôt Dumas relut sa *Christine*, et, franchement, il fut un peu de l'avis de Picard. En conséquence, il refondit son œuvre, et la tragédie classique devint un drame romantique. Il y ajouta le prologue si piquant et si fin, l'épilogue si grand et si funèbre, et plaça une rivale à côté de Christine : Paula, cette ravissante jeune fille si malheureuse et si dévouée, vint faire un touchant contraste avec la grande figure de la reine de Suède. Malgré ces changements importants et le fameux monologue de Sentinelli, malgré l'admirable scène finale du quatrième acte, le succès fut un instant contesté ; mais, grâce aux soixante scieurs de long que Frédéric Soulié avait amenés à la première représentation du drame de son ami, et à la jeune pléiade romantique, qui, sans admettre Dumas, le soutenait avec autant de zèle que Victor Hugo, les applaudissements firent taire les sifflets, et le nom d'Alexandre Dumas fut victorieusement proclamé pour la secon-

de fois le 30 mars 1830.

Ce succès littéraire eut pour résultat immédiat la vente de *Christine* à raison de douze mille francs, le double de ce qu'avait été vendu *Henri III*. Il est vrai que Dumas n'en toucha que six. À la faillite du traiteur succéda celle du libraire.

En relisant *Christine* aujourd'hui, on s'étonne que M. Dumas, en refondant son œuvre, n'ait pas songé à mettre au creuset quelques tirades barbares dans le genre de celle-ci :

Comme au haut d'un grand mont, le voyageur lassé,
Partout¹ brûlant d'en bas, puis arrive glacé,
Sans qu'un éclair de joie un seul instant y brille,
User à la rider son front de jeune fille.
Sentir une couronne en or, en diamant,
Prendre place, à ce front, d'une bouche d'amant.

Quel nom donnerons-nous à cette obscure phraséologie ? Que le repos soit salulaire à cet honnête voyageur lassé, qui arrive glacé au haut d'un grand mont, partout brûlant d'en bas, et que cette couronne en or, en diamant, qui prend place à un front d'une bouche d'amant, soit légère à cette jeune fille !

À part le style dur, incorrect de *Christine*, il y a des lenteurs déplorables et un manque d'unité qui trahissent la métamorphose incomplète qu'a subie ce drame. À côté de passages énergiques et puissants, aussi remarquables par la pensée que par l'expression, il y a des faiblesses qui permettent d'assigner une date à chacune des parties de l'œuvre. On y retrouve toute l'inhabileté du jeune homme à ses débuts, et la main déjà exercée de l'auteur applaudi de *Henri III*. C'est donc tout à la fois une œuvre défectueuse et élevée, renfermant une égale part de qualités et de défauts ; c'est une conception hardie, où le génie de M. Dumas n'a réellement pris son essor qu'en s'affranchissant des froides unités classiques qui jetaient un manteau de glace sur la fougue

1. Probablement une coquille due à l'éditeur, car les éditions subséquentes donnent « Part tout brûlant d'en bas », ce qui fait plus de sens. [ljr]

de son imagination. Mais, débarrassé de ces entraves, il lâcha la bride aux émotions approfondies de son âme, et nous eûmes, entre autres beautés, tout ce qu'il y a de gracieux et de chaste, de tendre et de passionné dans cette sublime création du rôle de Paula ; tout ce qu'il y a de majestueux et de poétique dans le prologue et l'épilogue.

La critique fut pour M. Dumas ce qu'elle a été de tout temps pour les écrivains de mérite, sagace et pédante, sévère et indulgente, juste et injuste. Il est loin de nous, ce temps de la critique d'Aristarque pour les poèmes homériques, ou de Tieck pour Shakspeare ; on s'éloigne même chaque jour de celle des Warton et des Ginguené.

Le duc d'Orléans, qui avait accepté la dédicace de *Christine*, demanda la croix de la Légion d'honneur pour le jeune dramaturge, et Charles X refusa de décorer l'auteur de *Henri III*. Quatre mois après, la révolution éclata, et M. Dumas, qui avait un instant quitté la plume pour prendre le fusil, aida au renversement de l'ancienne dynastie. À défaut de la croix de la Légion d'honneur, il obtint la croix de Juillet.

Les barricades n'avaient pas encore disparu, que déjà M. Léon Pillet se promenait en uniforme d'officier d'artillerie de la garde nationale. Le costume était superbe et entièrement dû à la fantaisie de M. Pillet. Un énorme plumet tricolore se balançait fièrement sur son shako :

— Où diable avez-vous pris cette tournure martiale et cette enveloppe élégante ? demanda M. Dumas en jetant un regard d'envie sur le coquet uniforme de son ami.

Le plumet était surtout l'objet de sa convoitise.

— Chez mon tailleur, pardieu ! répondit M. Pillet de l'air d'un homme qui a un tailleur.

Au bout de trois jours, M. Dumas se promenait à son tour en costume Pillet. C'est même avec cette unique tenue qu'il partit pour la Vendée, chargé d'une mission par le général Lafayette.

En arrivant à Angers, le hasard lui fit rencontrer une pauvre

femme dont le mari venait d'être condamné aux galères pour avoir lancé dans la circulation quelques sous faux.

Cette condamnation parut bien sévère à M. Dumas. Le baigneur pour quelques gros sous ! Touché du désespoir de la malheureuse femme du condamné, il adressa une demande en grâce au duc d'Orléans, qui, de lieutenant général du royaume, venait de jurer fidélité à la Charte comme roi des Français. Ce fut le télégraphe qui apporta la réponse à la lettre du poète. La grâce était accordée.

Heureux d'avoir rendu un homme à sa famille, M. Dumas quitta Angers, toujours en costume Pilet, et à cheval. À mesure qu'il gagnait la campagne, il rencontrait des paysans qui jetaient un regard sournois sur son plumet tricolore. Plus loin on murmura ; des cris de : Vive Charles X ! protestaient contre les couleurs nationales. Enfin quelques balles sifflèrent à ses oreilles. C'est dans cette situation perplexe qu'il vit accourir vers lui, à toutes jambes, un homme en costume d'ouvrier, qui, encore tout essoufflé de sa course, lui demanda s'il était bien M. Dumas.

— J'en ai quelque soupçon, répondit l'auteur de *Henri III* en jetant des regards de défiance dans toutes les directions.

— Et moi, je suis l'ouvrier que vous avez sauvé du baigneur, et je viens vous sauver la vie. Vous ne feriez pas cent pas de plus dans nos campagnes sans recevoir dix coups de fusil. On tirerait sur votre plumet, et la balle irait se loger dans votre tête. Laissez-moi vous accompagner partout où vous irez : on me connaît, et quand on vous verra avec moi, on ne vous fera rien.

M. Dumas ne se fit pas prier pour accepter cette proposition. Pendant les six semaines que dura son séjour en Vendée, cet homme lui servit de guide, et, grâce à lui, M. Dumas a pu écrire sur la Vendée ces admirables lettres qui contiennent le récit des événements qui ont eu lieu depuis. Avec cet esprit surprenant de prévision que possèdent seuls les poètes, il désignait même les gens qui devaient susciter la guerre civile.

À son retour à Paris, plusieurs directeurs vinrent le prier de

faire un drame sur l'empire, qui aurait pour titre *Napoléon*. Par respect pour certaines convenances, M. Dumas refusa. Il voulait d'abord consulter le roi dont il était toujours l'employé, en qualité de bibliothécaire-adjoint au Palais-Royal. Cependant Harel, qui avait passé de l'Odéon à la Porte-Saint-Martin, harcelait Dumas pour avoir son *Napoléon*. Dumas attendait toujours une audience du roi. L'audience n'arrivait pas, le temps s'écoulait et tous les théâtres faisaient passer leur *Napoléon*, ce qui enlevait chaque fois une chance de succès à celui de Dumas. Harel voyait ces lenteurs d'un très-mauvais œil, et comme il n'était pas homme à perdre son temps en prières, en supplications ou en raisonnements inutiles, il usa de ruse, comme on fit à l'égard de Rossini. Le 25 octobre il invita Dumas à venir déjeuner chez lui, et après le déjeuner il le conduisit dans une chambre séparée où se trouvaient un lit et tout ce qu'il fallait pour écrire.

— Vous voyez bien cette chambre ? lui dit le spirituel et tenace directeur.

— Parfaitement.

— Eh bien, mon cher, vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez écrit mon *Napoléon*. On vous procurera tous les livres qui vous seront nécessaires, et on vous servira tout ce dont vous aurez besoin ; mais vous êtes mon prisonnier. Bon courage et adieu.

Et ce disant, Harel se disposait à appuyer sa menace de deux tours de clef.

— Un instant, un instant, cria Dumas, qui ne savait trop s'il devait rire ou se fâcher de cette plaisanterie. Donnez-moi au moins quelqu'un pour m'aider à débrouiller ce chaos.

Et il montrait d'un geste désespéré les cent cinquante ou deux cents volumes entassés dans un coin.

Le quelqu'un demandé fut M. Delanoue. Il s'occupa de toute la partie relative à Sainte-Hélène, sans obtenir toutefois l'autorisation de rester avec M. Dumas, qui n'avait d'autre voisinage que celui de mademoiselle Georges dont la loge, contiguë à la cham-

bre du jeune dramaturge, était soigneusement surveillée à la sortie.

Après neuf jours de séquestration, M. Dumas écrivait la dernière ligne de cette œuvre gigantesque, qui fut jouée immédiatement à la Porte-Saint-Martin, sous le titre de *Napoléon*. Sur ces entrefaites il envoya sa démission de bibliothécaire-adjoint au Palais-Royal.

À *Napoléon* succéda *Charles VII*, étude consciencieuse du moyen âge, pièce classique s'il en fut, œuvre d'art où l'écrivain a surpassé le dramaturge, ou le poète a sacrifié le mouvement et l'intérêt à la poésie. Moins heureux que Christine et Monaldeschi, Charles VII et Agnès Sorel ne trouvèrent pas grâce devant le public de l'Odéon. Cette fois encore Aristote eut tort. La perturbation était dans les esprits ; il fallait des émotions plus poignantes à ce bon public, qui ne rêvait rien moins qu'un nouveau code social, et M. Dumas écrivit *Antony*, cet éloquent plaidoyer contre le siècle. Le poète voulut protester contre certains trafics honteux que l'on faisait légaliser par la plus sainte de nos institutions, le mariage ; il se fit l'écho des plaintes amères, et il ne recula pas devant l'apothéose de l'adultère ! Et quel fut le héros qu'il choisit ? Un bâtard, un enfant abandonné de tous et de Dieu même, un apôtre du sensualisme, qui restera comme un des types les plus hardis qu'on ait osé introduire sur la scène. C'est la personnification de la passion dans ce qu'elle a de plus extravagant, c'est la force et la faiblesse, le doute et la croyance, l'égoïsme et l'orgueil, le dévouement et la fatalité, Faust et Werther, Don Juan et Othello, être sympathique et repoussant qui procède tout à la fois de l'enfer et du ciel.

Ah ! votre cœur est sec, votre âme est froide, votre gaieté est émoussée, vous n'avez plus ni rires ni larmes, peuple sceptique et railleur. Eh bien ! vous avez été compris, et l'explosion des sentiments que vous avez fait naître ne s'est pas fait attendre. Voici de la passion et du pathétique, des blasphèmes et des malédictions. Et le succès d'*Antony* prouva que M. Dumas avait

compris son époque en descendant des hauteurs de la tragédie pour peindre les passions qui s'agitaient autour de lui.

« *Térésa*, a dit Romand dans une charmante Notice sur M. Dumas ; *Térésa*, jouée dans les premiers mois de 1832, est le pendant, la queue d'*Antony*, non pas dans les pensées, dans l'intention de l'auteur : il ne s'en doutait probablement point ; mais dans la logique des faits, dans la génération des idées. C'est un autre corollaire du même principe, c'est le dénouement du même drame, c'est une variation sur le même thème, l'adultère : il y en a bien d'autres, malheureusement. Faut-il prouver ce que nous avançons ? Prenez la première de ces deux pièces au dernier acte, à cette scène si dramatique et si déchirante où Antony, le sombre et fier Antony, vient apprendre à la tremblante Adèle que son époux arrive. Eh bien ! supposez à Antony moins d'amour, moins de jalousie, moins de courage ; à Adèle moins de pudeur, moins de remords, moins de franchise, et ces deux amants, au lieu de se réfugier dans la mort, vont se cacher dans leur crime et vivre de leur infamie. Adèle masquera sa honte sous un sourire, et fardera l'adultère d'hypocrisie : criminelle au fond, vertueuse en apparence, elle se partagera entre son mari et son amant ; deux fois vile et deux fois aimable, ce sera *Térésa*. Antony, de son côté, armera son amour de ruse et de désespoir ; il éteindra sa jalousie dans des caresses volées : amant de la femme, ami de l'époux, heureux par l'une, estimé par l'autre, voilà Arthur. C'est que ces choses se voient ailleurs qu'au théâtre. Maintenant qu'il entre le mari, – colonel d'Hervey ou baron Delaunay, comme on voudra, – et le drame recommence avec de nouveaux caractères et des combinaisons nouvelles. Le baron Delaunay a-t-il une fille d'un premier lit ? Amélie sera l'épouse d'Arthur. Complications de perfidies, croisements d'adultères, jusqu'au moment où les deux victimes, le vieillard et la jeune femme, le père et l'enfant s'éclaireront l'un par l'autre. Alors le drame se relève en se dénouant ; l'intérêt s'accroît en se déplaçant. De *Térésa* et d'Arthur il se reporte d'abord sur Amélie, ange d'innocence et

d'amour, qui traverse toute cette intrigue de crimes et de faussetés sans que sa pureté en soit ternie, sans que son bonheur en soit altéré ; et puis sur Delaunay, noble vieillard à l'âme ardente, au cœur généreux, qui se réveille entre l'inceste et l'adultère, entre un déshonneur irréparable et une vengeance impossible. Cette pièce rappelle un peu trop *l'École des vieillards*, le meilleur ouvrage de Casimir Delavigne, et *la Mère et la fille*, de M. Mazères. Son plus grand tort est d'être venue après *Antony*. Il y a certes autant de talent et d'intérêt dans *Térésa*, et plus de situations. Mais ce drame est d'une nature moins forte, moins exceptionnelle que son aîné. *Térésa*, c'est la trivialité, le prosaïsme de l'adultère ; *Antony* en est l'héroïsme et la poésie. L'un est la règle, l'autre l'exception. *Antony* enfin a fait *Térésa*. Il a fait bien d'autres choses, livres ou romans, plus belles que *Térésa* et peut-être qu'*Antony*. »

Afin de nous peindre l'homme sous toutes ses faces, M. Dumas nous montra l'ambitieux aux prises avec les devoirs que la société impose, pour servir de contraste à l'homme passionné rompant en visière avec tous les préjugés sociaux. Il voulut continuer à exprimer son siècle, et il ne nous fit grâce d'aucune infamie. Est-ce un bien ou un mal, un tort ou un mérite ?

Quoi qu'il en soit, M. Dumas, se trouvant à Trouville, rencontra M. Beudin, banquier, qui à cette époque avait la manie du théâtre, et venait de donner *le Joueur* avec MM. Goubaux et Victor Ducange. Force fut à l'auteur d'*Antony* d'écouter la lecture d'un interminable drame dont le sujet avait été pris dans les *Chroniques de la Canongate*. Quant au dénoûment il n'était pas encore trouvé. Cependant M. Beudin opinait pour empoisonner son héroïne en lui faisant prendre du thé, comme dans *Rochester*. M. Dumas ne disait mot. Il avait écouté, et à mesure qu'on lisait, avec cette admirable faculté dramatique qu'il possède, il avait déjà recomposé cette pièce dans sa tête et trouvé un dénoûment. Appelé à donner son avis, il déclara tout simplement qu'il ferait jeter l'héroïne par la fenêtre. Grande fut la stupéfaction. On le

regarda fixement pour chercher sur sa physionomie quelque signe d'aliénation mentale, et M. Beudin le quitta en déplorant la perte de cette magnifique intelligence. M. Dumas n'eut rien à déplorer. Il venait de trouver le sujet de *Richard d'Arlington*, et il se borna à réfléchir au moyen de réaliser son projet en tournant adroitement les difficultés de cette tentative neuve et hardie. Comment faire jeter une femme par une fenêtre sans qu'il y ait lutte, cris et péril pour la pudeur de cette femme, sans courir le risque de blesser les chastes regards du public ? Il s'agissait de produire un effet saisissant avec art, naturel et vraisemblance. Pour tout autre que M. Dumas, la chose eût été difficile, mais pour un homme habitué à se jouer des plus grandes difficultés, la solution de ce problème ne se fit pas attendre. Et tous ceux qui ont vu *Richard d'Arlington* ont dû être frappés de l'effet prodigieux que produisit Frédérick dans la fameuse scène du balcon. Au moment d'exécuter son crime, Richard croit que quelqu'un vient, il redoute d'être surpris et il se cramponne à la fenêtre pour l'attirer vivement à lui. Cette scène fait courir un frisson glacé dans les veines des spectateurs. Quand Frédérick Lemaître reparaît le balcon est vide !

Richard d'Arlington est un type vrai, un homme comme il en existe malheureusement au XIX^e siècle : c'est l'ambitieux politique sous un gouvernement constitutionnel, le député vénal ne reculant ni devant la trahison ni devant le crime pour satisfaire son insatiable soif des richesses et des honneurs. À côté de cette odieuse personnification se trouve Thompson, intrigant subalterne, autre espèce malfaisante et assez commune dans certains parages. Entre ces deux vices, la résignation, le dévouement, sous la figure de Jenny Gray, pauvre ange que M. Dumas a pris dans le paradis de Walter Scott, pour en faire une esclave d'amour. Et pour dénouer ce drame de famille, Mowbray, ce protecteur mystérieux qui apparaît après le crime pour dire à Richard : « Tu es mon fils et je suis le bourreau ! »

Que dire de ce drame, sinon qu'il réunit toutes les qualités et

tous les défauts particuliers à M. Dumas. C'est un chef-d'œuvre d'habileté où tout s'enchevêtre avec un art infini, où tout se déroule avec aisance. Il y a de l'intérêt, du mouvement, de la vie ; mais tout cela manque de profondeur. Plusieurs scènes sont hardiment indiquées et non développées. La vie n'est qu'à la surface.

Ce mépris de la loi souveraine de toute œuvre littéraire, c'est-à-dire le développement de la pensée, est du reste le reproche le plus mérité que M. Dumas s'est attiré pour la plupart de ses drames, parce que tout ce qu'il prépare avec un si rare bonheur, il ne l'achève presque jamais. Est-ce un parti pris ou impuissance ? Nous aimons mieux croire que cette négligence, tant de fois signalée, n'est qu'un manque de méditation et de soins.

Angèle, qui est le pendant de *Richard d'Arlington*, comme *Térèse* est celui d'*Antony* ; *Angèle*, malgré son brillant succès d'intérêt et de larmes, à la Porte-Saint-Martin, est également un chef-d'œuvre de construction où il y a absence complète de logique dans les idées : c'est une témérité bâtie sur des hardieses, selon l'expression d'un spirituel directeur. Cette fois M. Dumas n'a pas fait jeter une femme par la fenêtre, mais il nous fait assister à une scène d'accouchement. Tenter de pareilles situations et réussir, c'est quelque chose de prodigieux. Il faut plus que du talent, plus que du génie même pour parvenir, à force d'adresse et de travail, à faire accepter ces hautes inconvenances morales.

Les trois premiers actes d'*Angèle* sont froids et languissants, les deux derniers sont sublimes. Le caractère d'Alfred d'Alvimar est saisissant de vérité. Nous connaissons tous ce type d'égoïsme, ce héros de salon qui passe par le boudoir pour arriver aux honneurs et à la fortune. Quant à *Angèle*, c'est encore une de ces pauvres fleurs aussi vite fanées qu'écloses, gracieuse figure de femme que M. Dumas se plaît à parer de toutes les séductions, pour la livrer ensuite à la brutalité d'un misérable ambitieux, qui l'abandonne lâchement après l'avoir déshonorée. Et ce ne sont

certes pas là des exceptions. Le nombre des Richard et des Jenny Gray, des Alfred et des Angèle est beaucoup plus grand qu'on ne veut le reconnaître.

Mais les hommes comme Henri Muller, cette touchante création de l'auteur, sont malheureusement très-rares. C'est à ce jeune artiste, amoureux d'Angèle et dévoué comme Ralph Brown, que M. Dumas a confié le soin de venger son héroïne et de punir le lâche séducteur au moment où il touche à la brillante position qu'il avait su se faire à l'aide de ses infamies. Les scènes de ce dénoûment moral obligé sont belles sans doute, mais les plus belles de l'ouvrage sont sans contredit celles où Angèle fait, à Henri d'abord et à sa mère ensuite, l'aveu de sa faute. Dans ce double aveu il y a des mots du cœur, des cris de l'âme qui prouvent que M. Dumas possède à un haut degré la connaissance des mystères intimes qui séparent les nobles passions de l'entraînement des sens.

Un autre drame bien gros d'effets saisissants, de royales débauches, d'incestes et d'adultères, c'est *la Tour de Nesle*. On sait l'immense succès de cette pièce représentée pour la première fois à la Porte-Saint-Martin, le 29 mai 1832. On sait aussi les scandaleux débats qui en furent la suite. Ne ravivons donc pas des querelles éteintes. M. Gaillardet, qui revendiquait à lui seul la paternité de cette pièce, a mis le public à même de juger ses prétentions. Sans le concours de M. Dumas il a écrit *Struensée* ! Du reste, appelé aux répétitions de *la Tour de Nesle*, M. Gaillardet eut une naïveté charmante. Il reconnaissait si peu, dans cet admirable drame que l'on répétait, le fatras indigeste qu'il avait remis à M. Dumas, qu'après avoir vu cinq ou six tableaux, il alla trouver le directeur et lui dit :

— Mon cher M. Harel, pourquoi m'avez-vous fait venir, puisqu'on ne répète pas *la Tour de Nesle* aujourd'hui ?

— Vous voulez dire qu'on ne la répète plus, répondit Harel en voyant sortir les artistes.

Quoi qu'il en soit de cette collaboration, ce fut une des dures

leçons que M. Dumas a reçues, et nous dirons avec M. Romand : « L'art est un sacerdoce ; il doit l'être aujourd'hui que les autres s'en vont. Le poète doit le garder pur de toute alliance profane. Il y a simonie, il y a sacrilège à le prostituer ainsi au premier venu, et à compromettre un beau nom dans de semblables marchés. En toutes choses, même littéraires, on doit consulter, avant d'agir, le démon familier de Socrate.

« Oui, mais comment l'écouter, quand un autre plus puissant, celui du besoin, par exemple, vous crie incessamment à l'oreille ? On n'a jamais parlé autant d'art que maintenant : pourquoi cela ? Parce que l'art est devenu une véritable prostitution du talent au plus offrant et dernier enchérisseur ; parce qu'au lieu d'être une religion pleine de privations et de sacrifices, avec ses récompenses futures et ses immortelles espérances, ce n'est plus qu'un ignoble bureau de change où l'on escompte la gloire en billets de banque, et où l'on troque son âme contre de l'or, de la boue pour du métal ; parce que la foi de l'artiste, qui devrait être un culte désintéressé, persévérant au beau, *splendeur du vrai*, n'est, chez les uns, qu'un fétichisme grossier, sans intelligence, et, chez la plupart, qu'un scepticisme doré, sans conscience ; parce qu'enfin la vie du poète, vouée jadis à l'art comme à une maîtresse unique qu'on respectait et qu'on adorait jusqu'au tombeau, jusqu'au martyr, est maintenant une continuelle débauche d'esprit et de sens, dans laquelle, à l'ivresse de l'orgie, succède la fièvre d'un travail factice et forcé, jusqu'à ce que l'âme et le corps s'énervent, s'abrutissent et meurent au plaisir et à la peine. Et ce n'est pas l'exception, mais la règle. À peine le jeune homme s'est-il absous par un succès du désintéressement de ses premiers travaux et de la virginité de ses premières amours, qu'il se rue aussi dans le vice et le négoce. Que de Capoue pour nos pauvres vainqueurs ! Où est le talent qui puisse résister à de pareilles épreuves ? »

Ce fut avec joie qu'après quelques erreurs qui avaient inspiré de sérieuses inquiétudes, on vit reparaître M. Dumas plus jeune,

plus brillant, plus rempli de séve et d'ardeur que dans sa jeunesse.

Depuis longtemps, M. Brunswick avait remis à M. Dumas le sujet d'une comédie : les années s'écoulaient, et M. Brunswick ne voyait rien paraître. Fatigué d'attendre, un jour qu'il rencontra M. Charlieu, il lui avoua qu'il devait faire une comédie avec M. Dumas.

— Ah bah !

— Mais oui... et si vous voulez me donner trois cents francs, je vous cède tous mes droits.

M. Charlieu remit les trois cents francs demandés, et alla porter le reçu à M. Dumas, qui se contenta d'ajouter un zéro au chiffre. De plus, M. Charlieu fut autorisé à percevoir ces trois mille francs sur les premières recettes de *Mademoiselle de Belle-Isle*. Quelques jours auparavant, Dumas avait retrouvé le manuscrit de M. Brunswick dans ses tiroirs, et il en avait fait cette comédie charmante, hardiment et sagement conçue, conduite avec un rare bonheur aussi bien qu'avec un rare esprit, vive, rapide, galante, amoureuse, chevaleresque, exhalant un vrai parfum du siècle d'où elle est sortie. On lui pardonna de grand cœur de s'être un peu égaré en le retrouvant ainsi. Le premier acte fut proclamé le plus spirituel, le plus exquis, le plus raffiné qu'on ait encore applaudi au théâtre. Au second acte, le public ne se possédait plus de ravissement ; on frémissait de plaisir, on trépignait d'admiration. Ah ! c'est qu'il y a tant de grâce infinie dans ce rôle de mademoiselle de Belle-Isle, tant de douleur vraie sous ses larmes, un désespoir si profond lorsqu'elle croit la vie de son amant menacée ! Et que mademoiselle Mars était belle en protestant de son innocence ! et comme ce rôle de Richelieu était rendu par Firmin ! Quand il se précipitait dans le salon tout botté et tout éperonné, la cravache au poing, si heureux d'arriver à temps pour sauver la vie à d'Aubigny, et pendant que les deux amants confondaient leurs transports de joie, c'était dans la salle un succès d'émotions vraies, de rires, de larmes, que se rappellent

encore avec bonheur ceux qui en furent témoins ; on entendait de fiévreuses exclamations, et jamais applaudissements ne furent ni plus sincères ni plus justement mérités.

Le lendemain, la critique ne revenait pas de sa surprise. Elle était vaincue par le talent, et son enthousiasme éclata. Qui nous dira, s'écriait-elle, par quel art merveilleux, par quel secret charmant, M. Alexandre Dumas, génie incorrect, épris jusqu'alors de la poésie des sentiments exagérés, à peine échappé aux sanglantes horreurs de ses créations récentes, a su trouver tout cet esprit, toute cette vérité, tout ce style, qui nous ont tenu, durant tout un soir, émerveillé, entre le rire et les larmes ? Entre les passions que le poète avait exploitées jusqu'à ce jour, et celles qu'il vient d'aborder, l'abîme n'était pas facile à franchir. Le poète l'a franchi d'un bond, si bien qu'en vérité, à le voir et à l'entendre au milieu de ces mœurs élégantes et de ces faciles amours, on n'oserait affirmer que c'est là le poète des amours effrénés, des amours qui violent, qui hurlent et qui tuent.

Aujourd'hui l'Odéon a hérité de ce beau succès. Et, en 1847 comme en 1839, le public ne peut voir sans être remué jusqu'au fond de l'âme, sans être touché jusqu'aux pleurs, cette fleur éclosse à l'ombre des bois de la Bretagne, que l'amour filial jette avec sa beauté et sa jeunesse, sa candeur virginale et sa grâce enchanteresse au milieu d'un monde qu'elle ne connaît pas. Cette œuvre, où tant de belles scènes abondent, est de celles qui rajeunissent avec le temps.

Parlerons-nous maintenant de *Don Juan de Marana*, cette œuvre où le meurtre et la débauche se vulgarisent un peu trop ; de *Caligula*, ce spirituel contraste entre la réalité pittoresque et les souvenirs classiques, entre la Rome de Suétone et celle de Corneille ; de *Catherine Howard*, du *Mari de la veuve*, de *Kean*, cette audacieuse apologie biographique du désordre dans le génie ; de *Lorenzino*, ce chef-d'œuvre de couleur florentine au xv^e siècle, ce type, comme Brutus, de la haine, de la tyrannie ; du *Laird de Dumbiky*, des *Demoiselles de Saint-Cyr*, du *Mariage au*

tambour, de *Louise Bernard*, d'*Halifax*, de *Paul-le-Corsaire*, de *Piquillo*, ce charmant petit opéra-comique écrit à l'hôtel des haricots ; d'*Un mariage sous Louis XV*, d'*Une fille du régent*, et des innombrables productions dramatiques de M. Dumas, véritable dédale à travers lequel on se perd ? Avec la meilleure volonté du monde, il nous serait impossible de donner une analyse, même succincte, de cette avalanche de pièces enfantées par ce génie fécond qui, depuis bientôt vingt ans, a touché à tout, a tout discuté, commenté, analysé, expliqué, chroniques et légendes, fables et histoire, mœurs antiques et mœurs contemporaines, passions et sentiments, vices et vertus. Sur quoi n'a-t-il pas écrit ? Politique, littérature, arts, sciences, industrie, tout y a passé. Il a fait de l'anatomie en ressuscitant les morts, de la physiologie en peignant les vivants, et partout et toujours, à quelques exceptions près, il est sorti vainqueur des épreuves qu'il a tentées, des luttes qu'il a soutenues.

À propos d'*Halifax*, voici une piquante anecdote, qui donnera une idée de la facile rapidité de conception et d'exécution de M. Dumas. Un jour, en l'absence de M. Nestor Roqueplan, alors directeur des Variétés, et dans son cabinet, M. Dumas, ne sachant que faire, prit une plume et s'amusa à écrire le ravissant prologue de cette pièce. En une heure, le temps de fumer un cigare, l'affaire fut faite.

Quand M. Roqueplan rentra il lut ce petit chef-d'œuvre, et refusa de croire au prodige qui s'était accompli chez lui.

— Farceur, dit-il à M. Dumas, vous aviez le manuscrit dans votre poche.

— Hein ? fit Dumas. Vous êtes un sceptique, je crois, mon bon. Eh bien, pour essayer de vous convaincre, je vous propose un pari qui vous étonnera doublement.

— Lequel ? Que vous ferez un épilogue en une demi-heure ?

— Non ; mais je vous parie mille francs que je ferai une comédie en un acte et que je croquerai six de vos plus tendres poulets, le tout dans l'espace de trois heures.

- Six poulets ! Croyez-vous que j'ai une basse-cour ?
- Vous ne me comprenez pas.
- Parbleu ! vous vous moquez de moi. N'importe, j'accepte.
- J'y mets une condition cependant.
- Voyons la condition.

— C'est que la signature Garat s'escomptera à la Maison-Dorée, où nous ferons médianoche avec six de vos plus jolies pensionnaires, qui devront préalablement m'apporter toutes les demi-heures la collation stipulée, plus un verre de bordeaux, chacune à son tour. Le cerveau, mon cher Nestor, procède de l'estomac, et rien ne stimule l'imagination d'un poète comme la vue d'une jolie femme.

À cette étrange proposition Roqueplan partit d'un éclat de rire.

— Ma foi, la chose est drôle, s'écria-t-il, et je risque volontiers un billet de mille francs pour savoir comment vous allez vous en tirer.

La proposition fut soumise aux charmantes actrices des Variétés, et acceptée à l'unanimité.

Les choses se passèrent admirablement. Mais mademoiselle C..., que le sort avait désignée pour le dénoûment, n'avait pas jugé à propos d'attendre. Madame B... se présenta à sa place. M. Dumas se récria. Il fallut courir chercher mademoiselle C... La charmante boudeuse revint.

— Vous ne savez pas, toute belle, pourquoi je tiens à vous voir ? lui dit Dumas. Vous croyez que c'est parce que vous avez des yeux ravissants, une délicieuse petite bouche qui laisse apercevoir deux rangées de perles quand elle s'épanouit dans un sourire, une taille fine, un pied mignon... Eh bien, ce n'est pour aucun de ces motifs.

Mademoiselle C... paraissait vivement intriguée.

— Vous connaissez M. B... ? reprit Dumas

— Je l'ai vu quelquefois, répondit la charmante actrice d'un air assez indifférent.

— Et vous ne savez pas les bruits fâcheux qu'il fait circuler sur vous.

— Pas le moins du monde.

— Eh bien, il prétend... Mon Dieu, comment vous dire cela ?

— Dites-le comme vous l'écririez et ce sera parfait, si toutefois cela peut s'écrire.

— Jugez-en, flatteuse ! M. B... prétend que, depuis l'admirable découverte de M. de Ruolz, il y a dans le monde beaucoup plus de faux que de vrai, et que certain bijou que l'on croit être de l'or pur n'est souvent que de l'argent.

— Quelle horreur ! s'écria mademoiselle C... en faisant un geste superbe.

— C'est donc une calomnie ?

— Eh ! si ce dont il parle était même en argent, il l'aurait mis en gage !

Conclusion : M. Dumas gagna son pari.

Alexandre Dumas n'est pas seulement un prodige de fécondité ; pour l'habileté du mécanisme, c'est-à-dire la charpente d'une pièce, il n'a pas de rivaux. Sous ce rapport il pourrait s'approprier la devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar*, sans égal ! Grâce à ce génie dramatique il a conquis, dès ses débuts au théâtre, les sympathies du public. Il le charme, l'étonne, le fascine, l'étourdit et l'entraîne irrésistiblement à sa suite partout où il lui plaît de le conduire. M. Dumas est un véritable enfant gâté à qui on pardonne tout. Nous avons des preuves qu'il peut impunément tout oser. Nul ne songe à se plaindre. Et d'ailleurs, ses combinaisons sont si ingénieuses, les évolutions sont si multipliées, l'intrigue est si bien nouée, l'intérêt si bien soutenu, que le spectateur, constamment tenu en haleine, n'a pas un instant de loisir pour remarquer les crocs-en-jambe donnés à l'histoire ou à la vraisemblance. Aussi M. Dumas ne se fait pas faute de prendre sa fantaisie pour guide. Faut-il un drame historique ? vous croyez qu'il va se pénétrer de l'esprit d'un siècle, saisir son rôle dans la série des âges, étudier les physionomies pour ne

ressusciter que des types vrais et parfaitement caractérisés, approfondir son sujet assez longtemps enfin pour arriver à une perception historique réelle ? Allons donc ! Le public ne s'est-il pas chargé de démontrer à M. Dumas que ce labeur n'est pas nécessaire ? Ce bon public n'a-t-il pas protesté par des applaudissements frénétiques contre tous les reproches adressés par la critique à son auteur favori ? La foule voulait être amusée, elle cherchait des émotions au théâtre, et M. Dumas lui en a servi à souhait. Toute l'ardeur de son tempérament paraît avoir passé dans ses pièces, et il nous semble toujours l'entendre crier comme Danton : De l'audace, toujours de l'audace, encore de l'audace ! Il ressemble un peu aussi à Démosthènes recommandant l'action, l'action et encore l'action ! Ne parlez pas d'obstacles à M. Dumas, il n'en connaît pas. Longtemps il a été en avant, renversant tout sur son passage, sans se préoccuper des dégâts que peut occasionner cette manière de procéder. Il n'y a pas de rêveries, pas de passions, pas d'instincts qu'il n'ait flattés. De spiritualiste qu'elle était, la société étant devenue sensuelle, M. Dumas se fit l'apôtre du sensualisme. Il appropriâ son théâtre aux mœurs nouvelles, et nous eûmes ce drame brutal qui va droit au but, sans lenteurs ni préparations aucunes. Il y en eut pour tous les goûts et pour tous les appétits. Ce fut une véritable course au clocher vers les jouissances matérielles que le théâtre de M. Dumas. Et comment pouvait-il en être autrement ? Il a copié les hommes qui l'entourent, et il a fait *Antony*, *Angèle*, *Térèse*, *Richard d'Arlington*. Tous les modèles de ses personnages, nous les rencontrons dans le monde, voilà ce qu'il y a de plus triste à dire. S'ensuit-il que la réalité pure est possible au théâtre ? Nous ne le pensons pas. M. Dumas le sait aussi bien que nous, et s'il a parfois été coupable d'avoir fait un usage blâmable, à certain point de vue, des richesses que Dieu a mises en lui, nous devons avouer qu'il semble l'avoir reconnu en ne visant plus ni si haut, ni si bas.

Le matérialisme transitoire qui a pesé sur nous a cessé en

partie avec les perturbations sociales et littéraires nées des perturbations politiques. Le public, par une immense réaction, commence à s'unir par une foi morale, à se reconstituer. Le règne des excès et des débordements est fini. Encore quelques efforts et l'on parviendra à faire vibrer avec succès, dans la foule, cette fibre des impressions qui n'était qu'engourdie.

« La première amélioration à opérer, a dit un homme de beaucoup de talent et d'esprit, c'est de débarrasser la scène de la pompe qui y a été introduite. Il est grand temps de laisser à l'opéra cette partie matérielle et accessoire qui ne parle qu'aux yeux. Mais que l'auteur qui a la prétention de s'adresser à l'âme, ait le courage de s'affranchir du clinquant qui éblouit. Le spectateur est blasé sur les merveilles de la toile de fond et les évolutions des figurants. Les situations forcées, les scènes étranges ont perdu le pouvoir de le charmer. La plus grande nouveauté, à notre gré, serait d'essayer du naturel, de la simplicité et de la vérité humaine. Que les héros des pièces à venir ne soient pas des fanfarons de crime, des parangons de vertu, tous aussi exagérés, aussi faux les uns que les autres. S'ils sont criminels, que leurs crimes ne soient pas surhumains ; s'ils sont vertueux, que leur vertu s'apprivoise et descende à la portée des mortels vulgaires : le poète alors fera naître en nous des émotions profondes ; notre cœur sera mis en jeu ; nous verrons saigner et palpiter des âmes semblables à la nôtre, vivant de notre vie, partageant nos passions, nos préjugés. La vertu et le crime ne sont pas tout d'une pièce. Il y a les nuances, les alternatives du sentiment, les contradictions, les combats de la passion contre le devoir, qui forment une source de vie puissante et inépuisable : il ne faut qu'un poète pour la faire jaillir. Qu'un homme ait le courage d'essayer cette voie, et nous lui prédisons avec confiance une gloire retentissante et incontestée.

« Qu'on suive Racine ou Shakspeare, peu importe ; mais la bannière une fois choisie, que le poète, à l'exemple de ces grands hommes, s'attache à mettre en relief le côté intérieur et profond

de l'âme ; qu'il dédaigne de s'arrêter à la partie extérieure de l'individu, aux détails du costume ; qu'il prenne l'homme sous l'habit, et recherche la sobriété de l'expression, en ayant soin d'approprier le discours aux sentiments exprimés.

« *Richard III* ressemble au *Richard III* des chroniques. Le poète a négligé les parties secondaires ; il s'est borné à accuser les grands traits, à mettre en lumière les côtés qui constituent l'individualité du personnage. Racine en a usé de même avec Néron. Le Néron de *Britannicus* et celui de Tacite se ressemblent, mais l'un est approprié au théâtre, l'autre ne doit être vu qu'à travers le livre. Le poète a toute liberté lorsqu'il invente ses personnages, encore doit-il les créer conformes aux lois de la vérité humaine. Ce sont des règles dont aucun des grands hommes qui ont écrit pour la scène ne s'est écarté. Quand ils ont emprunté un personnage à l'histoire, ils lui ont soigneusement conservé sa physiologie. Ils auraient cru commettre un sacrilège en prenant son nom pour en affubler une création fantasque de leur esprit. »

Nous ne voulons accoler aucun nom à des réflexions critiques qui s'adressent à une école et non à un écrivain. Nous laissons à chacun la liberté pleine et entière d'en peser la valeur et d'en faire telle application qu'il lui plaira. Mais n'oublions jamais que des hommes de génie peuvent se tromper quelquefois sans cesser d'être sincères et de bonne foi, même dans leurs écarts. La franchise n'exclut pas le respect, et la loyauté nous oblige à reconnaître que nous devons beaucoup aux courageux efforts qu'ils ont faits. Pour l'avenir, bornons-nous à souhaiter qu'on ne touche plus à l'histoire pour montrer qu'on l'ignore, ou à nos vieilles mœurs, à nos plus belles croyances pour les flétrir.

Cela dit, quittons l'auteur dramatique pour nous occuper du romancier. Certes, la mine n'est pas moins féconde à exploiter, le champ n'est pas moins vaste à parcourir. Que dire, grand Dieu, des cent cinquante ou deux cents volumes de romans qu'a écrits M. Dumas ? Comment donner, non pas une analyse, mais simplement une appréciation de toutes ces magnifiques compositions

dues au génie de l'homme qui possède, sans contredit, la plus riche organisation de notre époque ? Il y aurait témérité, sinon folie, à tenter de donner une idée quelconque de ces splendides toiles sur lesquelles M. Dumas a jeté avec profusion tant de poésie et d'amour. Dans ses peintures, au dessin ferme et vigoureux, au coloris éclatant, il y a des nuances que toute autre plume que la sienne est inhabile à reproduire. Il y a des beautés que l'on admire et auxquelles on ne peut toucher sans commettre une profanation. Ainsi de certains portraits de M. Dumas, soit qu'il esquisse à grands traits avec la merveilleuse puissance de Michel-Ange, soit qu'il emprunte à Raphaël la poésie et le sensualisme de son pinceau, il faut s'incliner, comme devant les toiles de ces grands maîtres, et renoncer à rendre toutes les sensations délicieuses que l'on éprouve à admirer cette pureté de lignes, cette finesse de tons et cette harmonie de couleurs qui sont le secret de son pinceau. En lisant ces pages gracieuses ou brûlantes qu'il livre chaque jour à un public qui est là, toujours avide, impatient, insatiable, n'accordant ni trêve ni merci, on se demande à quelle source un seul et même homme puise tant de fougue, de vivacité charmante et d'esprit délicat. La prodigieuse activité de cette brillante imagination toujours jeune, toujours fraîche, a été et sera longtemps encore le sujet de bien des méditations. Le récit des innombrables aventures qu'il raconte avec cette verve infatigable, cet entrain si vrai et ce charme infini qui l'ont rendu le romancier le plus populaire du monde, éveille en notre âme nous ne savons quel sentiment. On l'aime et on le vénère, on le respecte et on l'admire comme un de ces êtres supérieurs qui procèdent tout à la fois du ciel et de la terre. M. Dumas n'a pas seulement un talent sympathique par sa nature, nous croyons qu'il possède quelque puissance magnétique et attractive. Nous ne trouvons pas d'autre explication à l'influence qu'il exerce. Une fois engagé avec lui, on le suit irrésistiblement partout où il lui plaît d'aller, soit qu'il hante les palais ou les chaumières, soit qu'il pénètre dans un mystérieux boudoir ou dans une humble

mansarde. C'est qu'avec lui on voit la société avec tous ses contrastes, et quand il nous transporte sur des monts gigantesques pour nous montrer des vallées magnifiques et un horizon sans bornes, il a soin de nous éviter toute peine et toute fatigue. Lui plaît-il de visiter la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, l'Égypte ou le nouveau monde, on s'élançe joyeusement sur ses pas. On s'arrête où il s'arrête, au sommet des Alpes ou sur les bords du Rhin, dans une auberge espagnole ou dans un hôtel belge. On partage son enthousiasme, on rit de ses naïvetés d'amour-propre, on recueille avec soin ses piquantes indiscretions, on s'amuse de ses coquetteries, et on lui sait même gré de se montrer en déshabillé un peu négligé, parce que son amabilité l'accompagne toujours. Il anime tout de son esprit et de ses passions, et les choses et les hommes, voire même les animaux qu'il rencontre ; partout il sème la vie et le mouvement sur son passage.

Avant d'arriver à cette popularité immense dont il jouit aujourd'hui, M. Dumas n'eut pas, comme quelques autres, à lutter contre la misère et la faim, puisqu'il avait une place ; mais il dut faire de grands sacrifices pour faire imprimer son premier roman. Et qui le croirait ? le romancier aimé, que les libraires se disputent, que les journaux s'arrachent ; l'écrivain qui aujourd'hui fait tout accepter au public, ne put jamais trouver le placement de plus de quatre exemplaires de son premier roman ! Il avait dépensé quinze cents francs pour le faire imprimer, et chaque jour il allait chez son éditeur s'informer de la vente. Au bout de six mois, on lui régla son compte, et ce ne fut pas long : sur les huit cents exemplaires, quatre avaient été vendus ! Dumas en resta gêné pendant trois ans. Ceci se passait avant *la Chasse et l'Amour*, et le volume était intitulé : *Nouvelles contemporaines*. Quelques-unes de ces nouvelles, revues par l'auteur, ont été publiées plus tard sous le titre de : *Souvenirs d'Antony*, œuvre de grâce et de fraîcheur, de poésie et d'amour, qui a quelque analogie, dans *Maria*, par exemple, avec ses drames, où la passion

est fouguese, sauvage, brutale, pleine de violence et de jalousie, de sang et de larmes. Il écrivit ensuite *Isabeau de Bavière, la comtesse de Salisbury, Praxède, Othon l'archer, les Aventures de John Davys* et quelques études de mœurs et d'histoire, qui furent publiées dans les revues de l'époque.

M. Dumas, comme tant d'autres, n'a pas précisément débuté, comme romancier, par des ouvrages spirituels : l'esprit ne vient que tardivement aux hommes d'imagination. Voltaire a fait *la Henriade* avant d'écrire ses contes ; Byron n'a fait *Don Juan* qu'après *Childe-Harold*. À vingt-cinq ans, selon la délicieuse expression de madame de Sévigné, « notre jeunesse nous fait trop de bruit pour qu'il y ait place en nous pour ces vues fines qui constituent l'esprit. » On s'indigne contre le crime, on s'exalte pour les grandes actions, et nous ne jugeons les hommes qu'au point de vue de nos passions. Plus tard, la réalité nous apparaît mieux : on voit sainement, on observe, et une métamorphose intellectuelle s'accomplit. M. Dumas est un exemple frappant de ce changement qui s'opère chez les poètes.

Épuisé par plusieurs années d'un travail incessant, il songea à quitter pour un moment le foyer encore brûlant de ses premiers triomphes. Il lui fallait de l'air, de l'espace. À Paris, l'horizon était trop borné pour sa puissante imagination : il voulait parcourir la France et étudier les annales de notre histoire, relever des ruines inhonorées, visiter l'Italie, cette terre classique, si féconde en grandes inspirations, et retremper ses impressions en face des glaces éternelles.

Ce plan arrêté, il partit, et, à son retour, il nous livra le fruit de ses excursions, de ses fouilles dans les vieilles chroniques, sous ce titre : *Impressions de voyage*. On trouve de tout dans ces ravissantes pages : de la poésie, de la politique, de la philosophie, du drame, de la comédie, du vaudeville, de la statistique, de la géographie, de l'histoire, de la gastronomie, de l'anecdote sous forme de charmantes causeries, et de l'esprit à faire damner tous les philosophes du XVIII^e siècle, voire même les éclectiques du

XIX^e, et avant tout M. Gosselin, qui avait refusé d'acheter quatre mille francs un livre qui eut, dès son apparition, un retentissement immense, et rapporta plus de quatre-vingt mille francs à son heureux éditeur. Cette relation de voyage est un ouvrage exceptionnel, sans modèle, comme les *Confessions* de Jean-Jacques, et sans imitateur possible. Cependant, après M. Dumas, chacun voulut voyager et écrire ses impressions. Ce fut un débordement risible. Que voulez-vous ? le spirituel écrivain en avait fait venir la mode. On vit donc paraître successivement plus de soixante volumes d'impressions de toute nature, et quelles impressions ! Il y en eut de niaises, de burlesques et de bouffonnes. Ceux qui eurent l'audace de tenter l'imitation de ce livre unique, inimitable, tombèrent écrasés sous le ridicule, cette arme impitoyable qui tue tout en France. On comprit, un peu tard, que M. Dumas avait seul assez d'esprit pour se poser ainsi en face du public, et lui raconter sa vie jour par jour, heure par heure, sans autre prestige que cette charmante originalité qu'il possède.

Par ses *Impressions de voyage*, M. Dumas s'est révélé tout entier, c'est-à-dire tel que nous l'admirons aujourd'hui, et, dans le monde, où on l'acceptait comme un puissant génie dramatique, sans lui accorder le titre d'*homme d'esprit*, on fit amende honorable, et on s'inclina devant sa double suprématie.

M. Romand l'a dit avant nous, il ne faut demander à M. Dumas ni le sentimentalisme philosophique de Sterne, ni l'exquise sensibilité de M. X. de Maistre, ni l'observation déliée de Regnard, ni la scrupuleuse exactitude de Bougainville : ce n'est complètement rien de tout cela ; mais c'est quelque chose de tout cela. On ne dira pas non plus de lui ce qu'Horace disait d'Homère, qu'il y a plus de philosophie dans son *Odyssée* que dans tout Leucippe et Crantor. On nous a insinué tout bas aussi, confidentiellement, qu'on le soupçonne un peu de faire de la géographie à la façon dont Vertot faisait de l'histoire, comme du roman et du drame. Que voulez-vous ? il fait tout cela si bien et avec tant de spirituelle coquetterie, qu'on l'excuse. Il se moque

de son lecteur avec tant de grâce, que nul n'a le courage de se fâcher : on rit, et tout lecteur qui rit est désarmé. Il nous a servi un bifteck d'ours, cette spirituelle raillerie, et nous avons mangé le bifteck d'ours. Que ne nous a-t-il pas fait digérer de plus indigeste que cette innocente plaisanterie ! On pardonne tout à M. Dumas, comme à une maîtresse que l'on aime, et que l'on délaisserait peut-être le jour où elle n'aurait plus d'idées folles et d'adorables caprices.

Les *Impressions de voyage* furent écrites cité d'Orléans, rue Saint-Lazare. Les derniers succès de M. Dumas au théâtre lui avaient permis de quitter la chambre de son restaurateur de la rue du Bac. C'est donc rue Saint-Lazare qu'il inaugura sa nouvelle position de fortune en donnant ce bal splendide dont on a tant parlé. De là il alla demeurer rue Bleu, où Joseph, son domestique, lui avait loué un magnifique logement. Quand Joseph vint lui annoncer ce changement :

— Il paraît, dit M. Dumas avec cette noble insouciance qu'on lui connaît, que je préfère la rue Bleu à la rue Saint-Lazare ?

— Oui, monsieur, et vous y avez loué ce matin un logement, au premier, qui ne coûte que cent francs de plus que celui-ci, qui est au troisième.

— C'est bien ; seulement vous vous informerez pourquoi on écrit rue *Bleu* sans *e*.

Le même soir, Joseph vint lui annoncer que, malgré ses nombreuses recherches chez les épiciers et les fruitières, il n'avait rien pu découvrir.

— Mais, ajouta naïvement ce brave garçon, vous pourrez le demander chez le fils de M. Bleu, qui habite encore une maison de la rue.

Nous dirons peu de chose des *Chroniques* de M. Dumas, où il y a quelques belles scènes bien dialoguées qui alternent avec la narration, et encore moins de *Gaule et France*, livre assez estimable comme étude consciencieuse, et très-faible au point de vue de l'histoire. Si M. Dumas n'avait pas l'art d'embellir tout ce

qu'il touche par son talent d'assimilation, on pourrait lui reprocher de trop se fier à sa mémoire : cela l'expose à nous donner du faux pour du vrai.

Les *Impressions de voyage* enfantèrent les *Excursions aux bords du Rhin*, *Quinze jours au Sinaï*, et, tout récemment, *Un voyage en Espagne* et *le Véloce*. Dans l'intervalle, M. Dumas publia *le Capitaine Paul*, *Acté*, *les Stuarts*, *Jeanne II*, *Une année à Florence*, *Cécile*, *la Salle d'armes*, *les Aventures de Lydéric*, *le Capitaine Pamphile*, *Georges*, *le Maître d'armes*, *la Villa Palmieri*, *Amaury*, *le Capitaine Arena*, *le Speronare*, *le Corricolo*, *Fernande*, et tant d'autres dont les titres nous échappent.

Toutes ces œuvres, assurément, sont charmantes, pleines de verve et d'esprit ; mais quelle corde fait vibrer en nous la lecture de ces pages attrayantes ? quel sentiment éveille en notre âme le récit de ces aventures racontées avec tant de charme ? quelle vérité ressort de ces narrations vives, pétulantes, de ces dialogues animés, de ces situations si habilement conçues, de ces combinaisons d'événements qu'il sait si bien faire naître les uns des autres sans efforts ? quel profit retire-t-on enfin de ces richesses qu'il prodigue sans compter ? Faut-il le dire ? C'est vainement que l'on chercherait une leçon dans les œuvres complètes de M. Dumas. Il ne vise pas à en donner, du reste. De son aveu même, il ne veut atteindre qu'un but, amuser et intéresser. Il n'admet pas d'autres règles ; il ne suit pas d'autres lois. Amuser ! voilà la devise inscrite sur son drapeau. Il laisse à d'autres le soin de combattre le mal social, de marcher à la conquête des réformes utiles, d'attaquer les institutions vicieuses, de prendre en main la cause du peuple, de signaler les abus, de poursuivre le vice, et de faire luire une espérance aux yeux de ceux qui souffrent : libre à chacun de marcher dans la voie qui lui semble la meilleure. Il ne s'en préoccupe pas. Fidèle à son système, il cherche à amuser et non à instruire, à distraire et non à moraliser.

Vers 1839, cependant, on remarqua un assez notable changement dans la nature du talent de M. Dumas. Il eut d'autres

inclinaisons et employa d'autres moyens. Serait-il vrai que les grands écrivains ont des époques climatiques, qu'ils refont bail avec des idées nouvelles à un moment donné ; ou ne faut-il pas plutôt croire que le cours général des choses amène un autre cours d'idées ? Cette seconde phase du talent de M. Dumas fut sensible ; il se révéla tout à coup sous une autre forme et avec une maturité d'esprit plus vigoureuse qu'en aucun temps. M. Auguste Maquet fut une des causes premières de cette transformation. Il apporta l'appui de son jeune talent, plein de séve et d'ardeur, à M. Dumas, et de ce mariage morganatique naquirent *le Chevalier d'Harmental, Sylvandire, Une Fille du régent, Vingt ans après, Monte-Cristo, la Guerre des femmes, la Reine Margot, le Chevalier de Maison-Rouge, le Bâtard de Mauléon, les Quarante-Cinq, le Vicomte de Bragelonne et Joseph Balsamo* ; toute cette littérature chevaleresque enfin, qui permit à M. Dumas de trôner dans le feuilleton en véritable dictateur, et qui le rendit le romancier le plus populaire du monde. À partir de ce moment, nous devrions donner une double appréciation de ces deux natures combinées ; mais, pour M. Auguste Maquet, nous renvoyons nos lecteurs à sa biographie. Tenons-nous-en ici à M. Dumas. L'incontestable talent avec lequel il sut reconstruire un autre âge pour nous initier aux mœurs des siècles passés, et lutter par la profusion des images avec la peinture la plus vive, amena dans le public une nouvelle perturbation, et produisit en sa faveur un mouvement d'entraînement universel. On aimait l'auteur de *Georges*, cet admirable tableau de la civilisation en lutte avec d'odieux préjugés, du *Capitaine d'armes*, d'*Amaury* et de tant d'autres petits chefs-d'œuvre avec passion : on se prit à aimer l'auteur des *Mousquetaires* avec fureur. Ce fut quelque chose comme de la frénésie. Les journaux se disputèrent cette idole du public, les libraires se l'arrachèrent, et le jet de cet enthousiasme retomba sur MM. Dumas et Auguste Maquet en pluie d'or. Les artistes se mirent de la partie et se firent les très-humbles serviteurs du vrai dieu. Les paysages qui leur étaient indiqués, les

scènes, les personnages, les costumes, les physionomies furent reproduits en marbre, en bronze, et couchés sur la toile ou sur le vélin. Tous les artistes reconnaissent à l'envi qu'une intime fraternité les unit au génie. L'industrie s'en mêla et l'on vit des magasins s'ouvrir sous les auspices des ouvrages aimés du public. La mode, à son tour, marcha joyeusement à la suite du célèbre romancier, et s'empara de ses créations préférées. Quel est donc le secret de cette puissance fascinatrice ? D'où vient qu'une fois qu'on a entamé un livre de M. Dumas, on va irrésistiblement jusqu'à la fin sans reprendre haleine ? Bien mieux : le volume fini, on étend déjà la main pour en saisir un autre. Serait-ce parce que les heures fuient rapidement à suivre ces héros d'aventures qui vont et viennent la nuit, le jour, s'arrêtant ici pour une scène d'amour, là pour un duel, et reprennent gaie-ment leur course à travers le champ vaste et sans limites de la fantaisie de l'auteur ? Les imbroglios se compliquent sous sa plume avec tant d'art, l'action devient graduellement si émouvante, les incidents se succèdent avec tant de rapidité que l'intérêt s'accroît à chaque page, et à la curiosité succède une passion véritable.

Quant à la manière de procéder de M. Dumas, elle est à peu près la même dans ses romans que dans ses drames. Ses personnages ne sont ni moins sensuels ni plus moraux ; ils convergent tous vers un même but, la satisfaction de leurs passions. Sous ce rapport, il y a entre tous les héros ou héroïnes de M. Dumas un accord touchant et unanime, et l'on peut dire que le romancier écrit avec sa plume de dramaturge. Qu'y faire ? Le génie dramatique l'emporte sur le génie littéraire. Voyez ses récits, par exemple : ils ont une forme dialoguée si fine et si spirituelle, les faits sont si bien groupés, que les romans de M. Dumas sont tout naturellement convertis en drames. Voulez-vous des scènes ? Elles sont si nettement indiquées, qu'il suffit de les couper pour les transporter au théâtre. Et quelle mine féconde que ces deux cents volumes publiés par M. Dumas ! Ce n'est pas un monde

qu'il a défini dans ses romans, mais vingt mondes. Le lecteur voit passer sous ses yeux, comme dans un rêve, toutes les classes sociales, tous les états, toutes les splendeurs, toutes les misères de la vie. Les péripéties s'entassent les unes sur les autres avec tant de rapidité, les personnages subissent des transformations et des changements de fortune si brusques, les intrigues se nouent avec un tel machiavélisme, et se dénouent avec tant de charme, que pour en suivre le fil on oublie de se préoccuper du style, qui est quelquefois incorrect, dur, inculte, et de la pensée, qui manque souvent de profondeur. Grâce à son habileté, à sa hardiesse et à son esprit, il cache bien des faiblesses, déguise des invraisemblances que l'on ne pardonnerait pas à un autre, et escamote les difficultés. La broderie est si belle, qu'on ne songe pas au canevas. Ainsi d'une jolie femme dont la beauté éblouissante vous transporte d'admiration ; mais quand on cherche une âme sous cette gracieuse enveloppe, bien souvent on aperçoit qu'elle en est déshéritée. Alors, adieu les élans sublimes et cette plénitude du cœur qui nous transporte quand le sentiment est joint à la passion, l'intelligence au sentiment ! Les formes extérieures lascives ne plaisent que pendant un temps donné : la satiété arrive vite. À l'attrait illicite de certaines peintures succède le dégoût.

« Il faudrait songer, à dit M. Lymairac, qu'un jour viendra, et ce jour n'est peut-être pas si éloigné qu'on le pense, où ce même public qui demande à grands cris des aventures, et toujours des aventures, en aura assez de ces interminables récits qui se ressemblent tous, au fond, d'une façon désespérante. La satiété lui donnera du goût, et il reviendra au simple et au naturel par réaction. Quand les lecteurs en seront là, où en seront les romanciers ? Ils auront depuis longtemps perdu le secret des analyses du cœur et du bon style, et ils se trouveront avoir abaissé leur talent et compromis leur renommée pour plaire à un public qui à la fin les reniera. Les mieux avisés devraient, dès aujourd'hui, se surveiller avec une attention scrupuleuse, afin de conserver leur talent dans sa force. »

En suivant ces sages conseils, quelques écrivains, que nous ne voulons pas nommer, s'épargneraient bien des regrets pour le jour de la réaction inévitable qui s'opérera. Ils n'auraient pas la douleur de ne trouver chez eux que fatigue et décrépitude, le jour où ils devront se livrer à des travaux plus sérieux.

La faveur populaire est capricieuse, et le catalogue des astres littéraires éclipsés contient des noms qui, après avoir joui d'une renommée au moins aussi vaste que celle de M. Dumas, ont été ensevelis de leur vivant même dans un oubli profond. L'histoire nous montre une foule de pauvres Phébus éclipsés qui ont inondé l'horizon de lumière avant de disparaître complètement de la voûte céleste. Qui connaît aujourd'hui Georges Scudéry, ce tranche montagne littéraire dont la renommée éclipsa un moment celle de l'auteur de *Cinna* ; d'Urfé, qui fut applaudi par l'Europe ; la Calprenède, qui tint la France pendant trente ans en extase ; Chapelain, dont le monde littéraire attendait les oracles à genoux, et qui vendit six éditions de sa *Pucelle* en dix-huit mois ; Restif de la Bretonne, dont la gloire remplit les deux mondes ; et enfin, Ducray-Duménil, qui inonda la France de larmes ? Et pour ne citer que des exemples plus rapprochés, nous avons M. d'Arincourt ; quelle élévation et quelle chute profonde ! Essayez de lire aujourd'hui dix pages de la prose de ces royautes littéraires qui firent tourner tant de têtes. Que sont devenues, hélas ! toutes ces œuvres tant aimées ? Demandez-le aux sibylles des cabinets de lecture qui ont besoin de papier pour allumer leurs chauffeuses ou aux rats des bibliothèques.

Nous n'imiterons pas Champfort, qui demandait combien il faut de sots pour faire un public ; ce que nous avons voulu démontrer, c'est que les apothéoses littéraires éclatantes, les suffrages de la foule ne sont pas des garanties réelles du talent. On sait ce que disait un sage : La foule m'applaudit ; est-ce que j'aurais fait quelque sottise ? La littérature amusante n'a jamais eu qu'un temps, à toutes les époques, et si le roman-feuilleton, monopolisé par certains écrivains, ne quitte pas la voie fatale

dans laquelle il s'est laissé entraîner par l'industrialisme, nous lui prédisons qu'il périra par ses excès.

Un des grands travers des célébrités contemporaines, c'est l'admiration qu'elles professent pour elles-mêmes. Leur manque de modestie est notoire aujourd'hui. Qu'y faire ? Chacun se croit Dieu, et s'adore : c'est un travers du siècle. Sous ce rapport, M. Dumas est beaucoup de son siècle. « Il n'est pas orgueilleux, a dit M. Romand, c'est son *défaut* ; mais vain, c'est une *qualité* qui va chez lui jusqu'à l'excès. Cette division est capitale ; car l'orgueil est un vice froid, un crime solitaire, sans cœur, formé de haine et de mépris, primitif, sauvage, insociable ; c'est l'égoïsme de l'intelligence et l'idolâtrie de l'égoïsme. La vanité, au contraire, est un vice aimable, rayonnant, un crime à deux, à mille, plein de cœur, avide de flatteries et de caresses, vivant d'adoration et d'amour, sociable, civilisé ; c'est l'égoïsme de l'âme et la coquetterie de l'égoïsme. Qu'est-il besoin d'ajouter que c'est le partage presque exclusif, le charme irrésistible, le secret magique de la plus belle moitié du genre humain ? M. Dumas est tout à fait femme sous ce rapport. Tel il est dans ses *Impressions*, tel il se pose en société. Il y a tant d'abandon, de laisser-aller, d'ingénuité, de candeur dans sa vanité, qu'on oublie, à l'entendre, ce qu'elle peut avoir de puéril, de féminin, de ridicule. Mais l'on s'en souvient après ; aussi nous ne connaissons pas d'artiste dont on dise plus de mal quand on ne le voit pas, dont on pense plus de bien quand on l'écoute. C'est qu'il y a vraiment deux hommes dans cet homme-là : celui de la scène et celui du salon ; l'un, sombre, amer, ami de personne, ingrat, jaloux, rusé, vindicatif, presque infernal : le cœur d'Iago dans la poitrine d'Othello ; l'autre, aimable, gai, officieux, reconnaissant, ami de tout le monde, indiscret, fin, étourdi, spirituel : l'esprit de Figaro dans la tête de Lélia. Le résultat de ces deux êtres, le tout de ces deux moitiés ? Nous ne le dirons pas, nous ne le penserons même pas. Quelle femme, en le voyant, l'entendant, le lisant ailleurs qu'au théâtre, devinerait, sous cette enveloppe verdoyante et fleurie, l'âme de

feu, le cœur de cendres d'Antony ? Et quand même !... Que de papillons se brûlent à la lumière ! La curiosité est une terrible chose ! »

La perturbation produite par la réaction de 1830 a cessé, et une nouvelle réaction commence dans certain monde, sinon dans les masses ; et, à vrai dire, le public se lasse, à son tour, d'avoir été si souvent pris pour dupe. On lui a donné tant de vieilleries pour des nouveautés, on lui a tant vendu de papier blanc sous forme de volumes, on lui a tant servi de phrases creuses, d'épithètes sonores qui voilent l'indigence de la pensée, de descriptions oiseuses ; il a tant vu de haches prêtes à tomber à la sixième colonne pour se relever le lendemain dans ces œuvres où il y a des picotins d'émotions brûlantes pour tous les appétits ; on lui a servi tant de choses insipides et plates, que ce bon public est passé à l'état de cadavre. Et comment les auteurs en vogue pourraient-ils méditer une œuvre sérieuse, la polir, la ciseler, quand une improvisation continuelle leur est imposée ? À quelle heure du jour ou de la nuit pourraient-ils se livrer à des études consciencieuses, à des recherches utiles ? Ils sont liés par des contrats, et il faut qu'ils marchent toujours. – Les yeux me brûlent, dit l'un. – Mon imagination est stérile, dit l'autre. Grâce ! pitié ! un peu de repos ! – Rien ! Et, le cerveau vide, la tête en feu, il faut qu'ils travaillent. Le feuilleton, c'est-à-dire les feuilletons d'aujourd'hui finis, il faut songer à ceux de demain. Ces feuilletons sont reliés en roman, et la librairie se meurt. Chacun marche néanmoins dans son égoïsme, et malheur aux survenants ! Dans les journaux, toutes les places sont prises pour le temps que peut encore durer l'engouement, et partout ailleurs le terrain est effondré. « Après nous la fin du monde », disent les égoïstes. Qu'ils y prennent garde ! ils seront les premières et les seules victimes de leur paganisme littéraire.

Malgré son aimable défaut, puisqu'il est convenu que la vanité est une chose charmante, M. Dumas n'attache pas une grande importance aux nombreuses décorations qu'il possède. Et cepen-

dant, a-t-on assez répété qu'il aime à se parer de ses croix ? Cela est d'autant plus ridicule qu'il ne porte jamais le moindre petit bout de ruban à la boutonnière. Il fait même assez bon marché de tous les hochets qui lui ont été donnés. Ils sont enfouis pêle-mêle dans une petite cassette, d'où il ne les tire, avec beaucoup de regret, que dans les jours de grande solennité. Chose assez remarquable ! de tous les ordres qu'il a reçus, aucun ne lui a été adressé pour honorer son génie. De là probablement sa profonde indifférence pour des titres qui n'ont à ses yeux aucune signification sérieuse.

Nous avons dit que M. Dumas avait obtenu la croix de Juillet pour s'être battu en 1830. Six ans après, à l'occasion des fêtes de Versailles, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, grâce à M. le duc d'Orléans. Cette nomination parut sur une ordonnance spéciale où trois noms seulement figuraient : celui de M. Victor Hugo, en qualité d'officier, et ceux de MM. Alexandre Dumas et Gril de Beuzelin, l'archéologue, comme simples chevaliers. C'est toute une histoire que cette décoration un peu tardive, et nous sommes forcé de reprendre les choses d'un peu haut pour la retracer. Il nous faut remonter, pour cela, jusqu'au jour des funérailles du général Lamarque. À l'occasion de cette triste solennité, M. Dumas avait endossé son costume d'artilleur et suivait le convoi. Mais quand il vit qu'une lutte s'engageait, il battit en retraite, ne voulant prendre aucune part au mouvement. Arrivé près de la porte Saint-Martin il songea à se réfugier chez Harel. À ce moment les choses avaient déjà pris une tournure assez sérieuse. Des barricades s'élevaient de tous côtés et la fusillade commençait à devenir inquiétante. Pour arriver chez Harel il fallait, de toute manière, traverser des groupes de combattants. M. Dumas n'avait donc pas le choix des moyens. Aussi se lança-t-il résolument dans la mêlée. Mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il vit un canon de fusil s'abaisser dans sa direction. Il n'en pouvait croire ses yeux. Cependant on le couchait bien sérieusement en joue. Un instant il eut la pensée qu'un de

ses amis de la garde nationale voulait se moquer de lui.

— Dites donc, là-bas, cria-t-il, pas de mauvaise plaisanterie, s'il vous plaît !

Une détonation lui répondit et une balle traversa son shako.

Il ne fit qu'un bond vers l'extrémité opposée du boulevard et monta chez Harel, en envoyant à tous les diables, et les amis et les ennemis de l'ordre de choses. Toutefois, il avait pris le temps de distinguer les traits du mauvais plaisant qui avait voulu lui loger une balle dans la tête, et sa surprise ne fut pas médiocre en reconnaissant que ce zélé citoyen n'était rien moins que M. Gril de Beuzelin. Bien lui en prit, à ce brave M. Gril de Beuzelin, d'avoir visé deux pouces trop haut ce jour-là. S'il eût eu le coup d'œil de Guillaume Tell, la France serait veuve d'un grand écrivain, et la boutonnière de M. Gril de Beuzelin serait restée vierge de toute espèce de ruban. — Expliquons-nous. — Quelque temps avant les fêtes de Versailles, en 1836, M. Dumas fut informé qu'un jeune homme de Villers-Cotterets, nommé Bruyant, et brigadier au 1^{er} hussards, venait d'être condamné à mort pour avoir tué son maréchal des logis. On supposait une grande influence à l'homme de génie que l'Europe applaudissait, et plusieurs personnes de Villers-Cotterets le prièrent instamment d'intervenir en faveur de son jeune compatriote. Le temps pressait, le pourvoi avait été rejeté et il fallait agir promptement.

À cette époque, M. Dumas ne connaissait pas M. le duc d'Orléans. Néanmoins ce fut près de lui qu'il se décida à solliciter la grâce du brigadier Bruyant. Le prince reçut le célèbre romancier avec beaucoup d'affabilité, mais avec cette étiquette rigoureuse dont il se départait rarement, c'est-à-dire debout. Ce ne fut que bien longtemps après cette première entrevue que M. Dumas fut autorisé à s'asseoir. Lorsqu'il eut exposé l'objet de sa visite, M. le duc d'Orléans parut visiblement contrarié.

— Vous me demandez une chose impossible, dit-il à M. Dumas. Que penserait-on dans l'armée si, moi, général, je méconnaissais à ce point les lois de la discipline sans lesquelles

il n'y a pas d'armée possible ? Qu'on tire sur nous, c'est le pour-boire des princes, et nous pouvons pardonner. Mais que j'aille intercéder près du roi en faveur d'un soldat qui a commis un acte d'insubordination et un crime...

— Monseigneur, les débats ont établi que Bruyant n'était pas l'agresseur. Et d'ailleurs ce jeune homme ne jouit pas complètement de ses facultés intellectuelles.

— C'est donc un fou ?

— À peu près.

— En ce cas, c'est bien différent. Et pour vous démontrer quel sincère désir j'ai de vous être agréable, faites approuver la demande en grâce par un ministre, et j'irai la présenter au roi.

Notre généreux écrivain n'en écouta pas davantage. Il courut chez M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, et lui exposa l'affaire. Le brigadier Bruyant était un original d'une probité sévère. Après avoir tué son maréchal des logis, il prit la fuite. Soudain il se rappela qu'il avait sur lui l'argent de l'ordinaire. Il revint sur ses pas, et se fit arrêter pour restituer ce qui appartenait à ses camarades. Ce trait, qui avait déjà intéressé M. le duc d'Orléans en sa faveur, décida M. Guizot. Du reste, M. Dumas donna sa parole que son compatriote avait dû agir dans un accès d'aliénation mentale. Le ministre prit une plume et écrivit sur le premier chiffon de papier qu'il rencontra sous sa main : « Je ne vois aucun inconvénient à accorder la grâce du brigadier Bruyant. »

Cinq minutes après, M. Dumas était de nouveau chez M. le duc d'Orléans, et le soir même le roi signait la grâce du jeune compatriote de notre romancier.

Plus tard, M. Dumas eut encore recours à la bonté de M. le duc d'Orléans pour ce même Bruyant qui était devenu fou peu de temps après sa mise en liberté. Le prince le fit entrer dans une maison de santé, et lui fit une pension sur sa cassette particulière.

Voilà sous quels auspices s'établirent, entre un prince du sang et un prince de l'intelligence, ces honorables relations qui furent fatalement interrompues par le cruel événement du 13 juillet. À

cette époque, M. Dumas était à Florence, et nous savons tous combien sa douleur fut immense. Il la laissa éclater dans ces pages déchirantes qui ont produit une si vive sensation lors de leur publication, et que l'on ne peut relire encore aujourd'hui sans une émotion profonde. Ce fut une goutte de miel dans le calice d'amertume de l'infortunée duchesse, que ce témoignage public de reconnaissance de l'homme de génie qui avait fait quatre cents lieues d'un seul trait pour venir pleurer sur la tombe de celui qui avait été pour lui un protecteur aussi généreux que délicat.

La réponse de la veuve du prince fut noble et digne, grave et solennelle, comme l'avait été le pieux et fervent hommage du poète. Il y a de ces inspirations de l'âme qui sont comme des émanations divines. Elles dictent des actes qui ont un tel caractère de grandeur que l'on craint de les profaner en y touchant.

Bornons-nous donc à dire que madame la duchesse d'Orléans envoya à M. Dumas le portrait du duc et deux ravissants dessins, deux délicieuses eaux-fortes signées *d'Orléans*. Ces souvenirs, si chers au cœur du poète, sont placés au-dessus d'une cassette d'ébène renfermant un lambeau de linge teint du sang du prince. C'est cette précieuse relique que des intimes peuvent remarquer, sur un socle de velours noir, dans la chambre de M. Dumas.

Revenons à la croix de la Légion d'honneur, à laquelle tout ceci se rattache, puisque c'est à ses relations avec M. le duc d'Orléans que M. Dumas doit d'avoir été invité d'assister à l'inauguration des salons de Versailles, et que c'est à l'occasion de cette fête qu'il l'a obtenue. Voici comment. Cette invitation flattait la vanité de Dumas ; mais quel étrange effet allait produire un homme non décoré au milieu de cette société chamarrée de tous les ordres ! Il y avait là matière à un fâcheux disparate. Et que dirait le roi ? M. Dumas fit part de ses craintes à M. le duc d'Orléans.

— Qu'à cela ne tienne, répondit le prince ; vous êtes porté pour la croix, et vous l'aurez, je vous le promets.

Dans l'intervalle, on présenta la liste de nomination à la signature du roi, qui la trouva longue, bien longue !... Que faire ? Biffer les noms de ceux qui n'avaient pas de titres bien sérieux à cette faveur ? Allons donc ! Pour faire droit à la royale observation, on se borna à donner un coup de plume dans le bas de la liste, et tout fut dit. Au nombre des sacrifiés était M. Dumas. À cette nouvelle, grande fut la colère de M. le duc d'Orléans. Il se rendit chez le roi, et il obtint que M. Dumas serait nommé sur une ordonnance spéciale, en compagnie de M. Hugo. Cependant, après quelques réflexions, on craignit de froisser plusieurs amours-propres en honorant ainsi les deux chefs de l'école romantique. On délibéra de nouveau, et on décida qu'un troisième nom figurerait sur l'ordonnance. Il ne s'agissait donc plus que d'en trouver un. « Cherchez et vous trouverez », dit l'Évangile. On chercha et on découvrit M. Gril de Beuzelin.

M. Dumas rit beaucoup de cette dernière nomination. À Versailles, sitôt qu'il eut reçu l'accolade de M. Hugo, il fut chargé de recevoir M. Gril de Beuzelin. Cela lui allait à merveille, et il fit la chose consciencieusement. M. Gril de Beuzelin se mit à genoux, et M. Dumas l'apostropha en ces termes, tout en faisant tournoyer au-dessus de la tête du savant l'épée que lui avait passée M. Hugo :

— Vous ne savez pas, ô savant archéologue ! pourquoi je vous reçois aujourd'hui chevalier de la Légion d'honneur au nom du roi ? Eh bien ! c'est parce que vous avez percé mon shako et non ma tête le jour du convoi de Lamarque. Embrassons-nous, et ne tirez plus sur vos frères.

M. Gril de Beuzelin ouvrit de grands yeux, se précipita dans les bras de Dumas, et depuis ce jour il chercha le mot de l'énigme que nous donnons aujourd'hui.

Huit jours après qu'il eut été décoré, M. Dumas, en qualité de chevalier de la Légion d'honneur, reçut du roi des Belges la croix de Léopold.

Quant à la croix d'Isabelle-la-Catholique, on la lui envoya

pour avoir rendu un service à Madrazzo, peintre de la reine d'Espagne. Plus tard M. Dumas fut nommé commandeur de l'ordre de Charles III, parce qu'il était un des invités au mariage du duc de Montpensier. Le roi de Suède le nomma également commandeur de Gustave-Wasa, parce qu'il désirait faire quelque chose pour le fils du général Dumas, son ancien compagnon d'armes. On envoya aussi à notre romancier la croix de commandeur de Saint-Jean-de-Jérusalem, parce qu'il avait versé et fait verser de l'argent dans la caisse de l'association du Mont-Carmel.

Nous avons réservé les plus curieuses pour les dernières.

Un jour le grand-duc de Lucques eut la fantaisie de faire faire une lithographie du portrait de son maître de sanscrit. Il fit part de son désir à M. Dumas, et le pria de se charger de ce soin. M. Dumas confia la chose à Amaury-Duval, et paya dix louis le caprice ducal. À peu de temps de là on envoya la grand'croix de Saint-Louis-de-Lucques à l'obligeant écrivain. Cette décoration alla rejoindre les autres dans la cassette. Mais le brevet fut suivi d'une note de dix louis que réclamait le grand maître des cérémonies.

— C'est à merveille, dit Dumas au ministre la première fois qu'il le rencontra. Votre souverain maître me doit dix louis ; de cette façon nous sommes quittes.

— Je le savais, répondit le ministre.

Cette anecdote provoqua une spirituelle boutade de Jules Janin. Dumas retournait en Italie après un court séjour à Paris.

— Que vais-je porter au grand-duc de Lucques ? demandait-il avec cette apparente bonhomie qu'on lui connaît.

— Portez-lui cinquante francs, reprit le feuilletoniste des *Débats*.

L'histoire du Nichan n'est pas moins plaisante.

Dans sa tournée en Espagne et en Afrique, Alexandre Dumas toucha à Tunis juste au moment où le bey était en route pour Paris. Un salut de vingt et un coups de canon annonça au frère du bey qu'un navire étranger venait de mouiller sur rade. Il fit répon-

dre au salut et demanda quels étaient les personnages importants que cette canonnade annonçait. On lui répondit que c'était un *taleb* (un savant).

Un *taleb* qui se faisait annoncer par vingt et un coups de canon devait être un homme bien extraordinaire.

— Il est donc bien fort ? demanda-t-il.

— Il est de la force de deux cent vingt chevaux, répondit-on. (*Historique ! c'était par allusion au bateau à vapeur.*)

Il se fit présenter ce *taleb* de la force de deux cents vingt chevaux, et lui demanda des nouvelles de France. M. Dumas avait précisément pris les journaux français en quittant Alger.

— J'ai les nouvelles de France les plus récentes, répondit-il, et je t'annonce que ton frère est heureusement débarqué à Marseille.

— En es-tu bien sûr ?

— Tiens, lis toi-même, répliqua Dumas en présentant le journal.

Le bey *ad interim* se fit traduire l'article des journaux français, concernant son frère, et il fut si heureux d'apprendre que le perfide élément ne lui avait joué aucun mauvais tour, qu'il promit à M. Dumas, au nom du bey de Tunis, la décoration du Nichan.

— Si la nouvelle se confirme, lui dit-il en le quittant, tu recevras la croix à ton arrivée à Paris.

En débarquant à Toulon, le célèbre écrivain rencontra un aide de camp d'Ibrahim-Pacha. Cet officier apprit à M. Dumas que Méhémet-Ali avait pris connaissance du livre qu'il avait publié sur l'Égypte sous le titre de *Quinze jours au Sinäï*, et il lui adressa au nom de son maître les félicitations les plus louangeuses. Il était chargé, par le pacha, de dire à M. Dumas qu'il était de tous les hommes qui avaient visité l'Égypte, celui qui avait vu ce beau pays tel qu'il est. Or, M. Dumas n'a jamais vu l'Égypte. Il a écrit *Quinze jours au Sinäï* d'après des notes de Dauzats.

Il est fâcheux que Méhémet-Ali n'ait pas une croix quelconque à sa disposition, il en aurait infailliblement donné une à

l'homme qui a le mieux vu l'Égypte avec les yeux de Dauzats.

De retour à Monte-Cristo, M. Dumas y trouva, entre autres surprises qu'on lui ménageait, l'ordre du Nichan. Le bey de Tunis avait ratifié la promesse de son frère.

Il nous reste encore à toucher quelques mots de la fondation du Théâtre-Historique.

Disons d'abord que M. le duc de Montpensier, prince éclairé, ami des lettres et des arts, est pour M. Dumas ce que fut autrefois M. le duc d'Orléans. Or il arriva qu'un jour M. Dumas, ennuyé des tracasseries que lui suscitaient les directeurs de théâtres, songea tout naturellement que, s'il avait un théâtre à lui appartenant, il n'aurait plus à subir des caprices absurdes. Et, il faut l'avouer, de la part d'un homme qui peut alimenter plusieurs théâtres, cette prétention n'avait rien que de très-légitime. M. Dumas se rendit donc à Vincennes, chez M. le duc de Montpensier, où il rencontra le baron Taylor.

— À quel heureux hasard dois-je le plaisir de vous voir ici ? dit Dumas au premier auditeur de sa *Christine*.

— Le hasard qui m'amène, répondit le baron Taylor, est tout simplement une demande que je veux adresser au prince.

— Peut-on savoir de quoi il s'agit ?

— Parfaitement. Je viens demander un théâtre.

— Ah bah !

— Cela vous étonne ?

— Jugez-en. Je viens précisément pour le même motif.

— Diable !

— Écoutez, j'ai une idée.

— Ça m'étonne moins.

— Vous êtes trop bon.

— J'attends l'idée.

— Voici. Comme il est évident que nous n'obtiendrons pas deux privilèges de théâtre à une époque où il est question d'en supprimer trois, demandons-en un pour nous deux. Hein ? Qu'en pensez-vous ?

— La proposition me paraît sage, et je l'accepte.

Ce qui fut convenu fut exécuté, et MM. Dumas et Taylor obtinrent le privilège du Théâtre-Historique, où MM. Dumas et Auguste Maquet, depuis *les Mousquetaires*, joués à l'Ambigu, ont obtenu les plus brillants succès de l'époque, avec *la Reine Margot*, *le Chevalier de Maison-Rouge* et *Monte-Cristo*.

Voilà à peu près tout ce que nous avons recueilli dans le capharnaüm de nos souvenirs sur le seul écrivain dont on puisse impunément entretenir le public aussi longuement qu'on le veut. Quand il s'agit de M. Dumas, tout le monde vous crie : Encore ! encore ! Nul ne songe à dire : Assez ! Et si nous conservons par-devers nous quelques richesses encore jalouses, c'est que nous ne voulons pas anticiper sur les *Mémoires* particuliers que M. Dumas prépare. En livrant le résultat sommaire de nos patientes études sur l'écrivain, nous avons esquissé également le caractère et la physionomie de l'homme. Que nous reste-t-il à dire ? M. Romand, du reste, l'a déjà défini tel que nous le concevons, tel que nous voudrions pouvoir le peindre. « M. Dumas, a-t-il dit, est une des plus curieuses expressions de l'époque actuelle. Passionné par tempérament, rusé par instinct, courageux par vanité, bon de cœur, faible de raison, imprévoyant de caractère, c'est tout Antony pour l'amour, c'est presque Richard pour l'ambition, ce ne sera jamais Sentinelli pour la vengeance ; superstitieux quand il pense, religieux quand il écrit ; sceptique quand il parle ; léger même dans ses plus fougueuses ardeurs : son sang est une lave, sa pensée une étincelle ; l'être le moins logicien qui soit, le plus antimusical que nous connaissions ; menteur en sa qualité de poète, avide en sa qualité d'artiste, généreux parce qu'il est artiste et poète ; trop libéral en amitié, trop despote en amour ; vain comme femme, ferme comme homme, égoïste comme Dieu ; franc avec indiscretion, obligeant sans discernement, oublieux jusqu'à l'insouciance ; vagabond de corps et d'âme, cosmopolite par goût, patriote d'opinion ; riche en illusions et en caprices, pauvre de sagesse et d'expérience ; gai d'esprit, médisant de lan-

gage, spirituel d'à-propos ; don Juan la nuit, Alcibiade le jour ; véritable Protée échappant à tous et à lui-même ; aussi aimable par ses défauts que par ses qualités ; plus séduisant par ses vices que par ses vertus : voilà M. Dumas tel qu'on l'aime, tel qu'il est. »

Voilà du moins M. Dumas tel que l'a connu, tel que l'a jugé le savant critique ; car, forcé de l'évoquer pour le peindre, il n'ose affirmer qu'en face du fantôme qui a posé devant lui, il ne s'est pas trouvé sous l'empire d'un charme magique ou d'une magnétique influence. Et, en effet, comment rester maître de son pinceau quand on a vu cette haute et belle figure qu'illumine le génie ? Comment ne pas aimer l'homme supérieur qui reçoit toujours ses hôtes le sourire sur les lèvres, et avec une cordialité vraiment touchante ? Comment, enfin, se soustraire à la puissance indéfinissable de ce conteur infatigable, qui possède la rare faculté d'entrer dans tous les sujets avec impétuosité et intérêt ? Que d'heures délicieuses on passe à écouter ses spirituelles causeries ! Avec sa verve étourdissante, M. Dumas nous a toujours produit l'effet du vin de Champagne : il nous grise. Malheureusement il s'enivre quelquefois lui-même de ses propres paroles, et quand il a quitté son voltaire pour une tribune, il manque de réserve. C'est un signe d'intelligence qui aurait parfois besoin d'un saint Jean pour le guider. Il y a du Kean et du Mira-beau dans M. Dumas.

Sous certain point de vue, c'est le désordre et le génie, une morale sans discipline, une conduite sans prudence. De là cette existence à physionomie inouïe dans son ensemble. Abstraction faite d'une rigidité de principes exemplaire et d'une constante stabilité dans les idées, M. Dumas tient beaucoup de son père. Il en a toute la bravoure chevaleresque. Il a aussi hérité d'une partie des vertus de son excellente mère. Ainsi, qui le croirait ? quand ce naturel se fait jour chez M. Dumas, à travers sa vie opulente, il a des velléités d'économie. M. Dumas économe ? c'est à n'y pas croire ! Et cependant nous pourrions citer plus d'un fait à

l'appui de notre assertion. Il est vrai qu'il est économe à sa manière. Citons un seul exemple.

Un jour, entre deux feuilletons, M. Dumas et son fils, ce jeune et charmant poète qui promet de ne pas laisser déchoir le nom qu'il porte, se dirigeaient tous deux vers la Seine, qui coule, comme on sait, au pied de Monte-Cristo. Certes, ils songeaient peu à imiter l'amoureux Léandre, mais bien à faire quelques-uns de ces magnifiques plongeurs qui tempèrent l'ardeur du sang et rendent aux membres toute leur souplesse normale. Un domestique suivait et portait deux bouteilles ce Champagne. — M. Dumas est parfois un homme prévoyant. — Après le bain, on vida les précieux flacons, et M. Dumas fils trouva très-ingénieux d'éprouver l'élasticité de ses bras et son adresse. En conséquence, il lança une des bouteilles vides dans l'espace et la cassa avec l'autre, c'est-à-dire qu'il les brisa toutes deux. En voyant ses pauvres bouteilles voler en éclats, M. Dumas entra dans une grande colère.

— Pourquoi as-tu cassé ces bouteilles inutilement ? J'avais recommandé qu'on les rapportât à la maison. C'est du gaspillage !...

Le soir même, M. Dumas hébergeait à sa table des personnes qui lui étaient parfaitement inconnues. Nous ne serions pas étonné de voir notre grand romancier perdre une paire de gants pour ramasser deux sous, et jeter ensuite vingt francs à un pauvre, ou dépenser cinq cents francs pour une futilité oubliée dix minutes après. Ce n'est pas tout, M. Dumas a dans son entourage des gens qui se conduisent chez lui comme dans une ville prise d'assaut. Et Dieu sait les hautes inconvenances qui se commettent en son nom ! Eh bien, il subit ce joug importun, cette pernicieuse influence, sans protester. Est-ce faiblesse ou insouciance ?

Quoi qu'il en soit, M. Dumas devrait songer sérieusement que, parvenu à la position supérieure qu'il occupe, il ne lui est pas permis d'être indifférent à certains actes dont la responsabilité remonte jusqu'à lui. Bien qu'il y soit étranger, il est aussi

coupable de laisser faire le mal que s'il le faisait lui-même. Selon eût condamné l'indifférence de M. Dumas, et Platon l'aurait chassé de sa république.

Quand on est arrivé, par la puissance du génie, à être une des plus hautes expressions de la littérature d'une époque, on doit exiger autour de soi une attitude digne, marquée, irréprochable. Sans cet entourage pernicieux, M. Dumas ne verrait pas s'éterniser des inimitiés factices, qui se traduisent souvent par de dures vérités à son adresse. Que résulte-t-il de cet état de choses ? Le voici : M. Dumas s'irrite des reproches fondés qu'il s'attire ; son caractère s'aigrit, il voit des ennemis partout et s'emporte contre tout le monde, excepté cependant contre les seuls, les vrais coupables, à qui il conte ses doléances. Dans ces moments-là, ce n'est plus l'homme bon et affectueux que l'on aime ; le doux tourne à l'aigre, la ride précoce remplace le sourire. Indocile au précepte évangélique, il étend sa malveillance à tout ce qui lutte avec courage, à tout ce qui souffre sans se plaindre du monopole des uns et de l'égoïsme des autres, de l'avidité de celui-ci et de la cupidité de celui-là. On serait tenté de le croire engagé à la suite de quelque mauvais génie dans les voies fatales d'une injustice révoltante, tant il devient agressif, mordant et surtout absolu. La haine se lit dans le rond de sa prunelle qui se détache par l'effet de la colère. Le doute est entré dans son âme, il se dresse devant lui comme un horrible fantôme, et quoiqu'il continue à dire « mon cher ami » à tout le monde, ce qui, par conséquent, n'a aucune valeur pour personne, à l'amertume de ses paroles, on s'aperçoit qu'il est défiant et soupçonneux. Faut-il démontrer, de déductions en déductions, que cet ordre de causes secrètes et intestines a une influence incalculable sur les œuvres de l'écrivain ? Faut-il faire voir que quelques-uns des ouvrages de M. Dumas ne sont que des diatribes irréfléchies, conçues dans un état de fiévreuse surexcitation ? À quoi bon ? Nous aimons mieux espérer qu'il comprendra un jour que l'amitié n'inspire pas plus les basses adulations dont il est l'objet que l'amour ne dicte

toutes ces lettres de l'innombrable phalange de madeleines qui écrivent : « Veux-tu que je sois ton bon ange ? »



Auguste Maquet

Qui le croirait ? l'esprit sérieux, réfléchi, qui avait conservé toute sa gravité au milieu des tumultueux déchirements du grand mouvement littéraire de 1830, s'est jeté dans la mêlée depuis quelques années, et nous sommes heureux d'être un des premiers à raconter la mystérieuse transformation de cette âme fervente, si longtemps fidèle au culte de la poésie. Certes, c'est un grand honneur pour nous de suivre les traces lumineuses des hommes de génie qui honorent leur siècle ; mais de quelle joie pure ne sommes-nous pas pénétré quand il nous est donné de célébrer un talent mûri par des études silencieuses, de fixer l'opinion publique sur le mérite de ces travailleurs infatigables qui ne sont l'objet que d'admiration confuses, parce que nul n'a osé accoler à leurs noms les mots de gloire, de génie. Ce que nous avons accompli pour M. Alexandre Dumas, nous allons le tenter, comme nous l'avons promis, pour son collaborateur.

MAQUET (Auguste) est né d'une famille très-honorable, le 13 septembre 1813¹, à Paris, rue Quincampoix, cette rue si féconde en souvenirs historiques. Il est l'aîné de huit enfants. Son père, qui n'avait pas voulu le confier trop jeune aux soins mercenaires d'un instituteur, crut devoir se charger lui-même de la première éducation d'un fils si tendrement aimé. Avant toute chose, pour développer dans cet enfant la mémoire, qui est sans contredit le

1. Ici encore, comme pour celle de Dumas, la date de naissance est erronée, bien qu'elle ait été tenue pour exacte jusqu'à récemment. Auguste Maquet est né le 13 septembre 1812 et non 1813. Le docteur Pascal Ménage, de Tours, descendant de la famille d'Auguste Maquet par la soeur de celui-ci, après de patientes recherches, a réussi à mettre la main sur l'acte de baptême de Maquet, daté du 14 septembre 1812, célébré à l'église Saint-Merry de Paris. Il a eu la gentillesse de nous transmettre une photographie d'une copie de cet acte que nous reproduisons en annexe. [ljr]

plus utile instrument du génie, il lui fit d'abord apprendre par cœur des volumes entiers de vers et de prose, si bien qu'avant l'âge de huit ans, le studieux Auguste était capable de réciter d'un bout à l'autre, sans faire une seule faute, toutes les fables de Phèdre. Sa jeune tête renfermait déjà une foule de choses très-littéraires, quand on le mit chez un brave maître d'école, d'une érudition passablement équivoque, lequel donnait ses leçons et ses férules dans une petite classe noire, située cour de la Sainte-Chapelle. Quelque temps après, Auguste fut mis dans une pension à Belleville, où son père avait une jolie maison de campagne ; mais les études qu'on pouvait faire dans cette pension n'étaient point de nature à former un très-brillant sujet : notre écolier entra donc bientôt au collège Charlemagne, pour y continuer ses classes en qualité d'externe.

Auguste n'était pas ce qu'en style universitaire on appelle un *piocheur* ; en revanche, il avait pour la lecture un goût merveilleux, irrésistible, qui chaque jour devenait plus impérieux. M. Maquet commençait à craindre que cette passion trop exclusive ne pût nuire aux études classiques de son fils, et, pour le contraindre en quelque sorte au travail, il l'enfermait, avec une tendresse pleine de sévérité, dans une espèce de petit donjon fort pittoresque, mais qui ne faisait pas moins l'effet d'une cage à notre jeune aiglon. Pour être plus exact et parler sans métaphore, nous devons dire que cette cage d'aiglon aurait très-bien pu passer pour un pigeonnier. Heureusement que, de ce cachot aérien au cabinet paternel, la distance n'était pas fort grande : une vingtaine de marches tout au plus ; et le petit cénobite, pour distraire les ennuis de sa captivité, se faufilait mystérieusement dans ce cabinet de travail, où se trouvait une bibliothèque parfaitement garnie. Au milieu de ce véritable jardin des Hespérides (moins le dragon), Auguste n'avait plus qu'à choisir entre les fruits littéraires de tout genre, qui abondaient sous sa main, frémissante de plaisir et de curiosité. Les livres d'histoire côtoyaient les romans du dernier siècle ; puis c'était un pêle-mêle adorable, un

fouillis charmant de pièces de théâtre, de mémoires, de recueils poétiques, miraculeux trésors, parmi lesquels notre jeune Aladin marchait de surprise en surprise. Enfin, après avoir fait main-basse, à peu près au hasard, sur une vingtaine de volumes, bons ou mauvais, il emportait bien vite, tout haletant, sa riche proie dans son nid d'aigle, et quelques heures après tout était dévoré, sinon digéré. Vous avez lu les *Confessions*, n'est-ce pas ? et vous savez avec quel appétit furibond, Jean-Jacques Rousseau, dans son enfance, engloutissait tous les livres qu'il pouvait attraper : eh bien, Auguste Maquet, en fait de lecture, était peut-être plus vorace encore que Jean-Jacques. Il faut dire pourtant que cette effrayante incontinence de lectures n'empêchait pas toujours l'élève de faire ses devoirs ; souvent même son imagination surexcitée lui procurait presque des bonnes fortunes de style et d'invention. À vrai dire, la facilité d'Auguste était prodigieuse : pour être plus tôt libre et se livrer sans partage à ses lectures chéries, il *bâclait* ses thèmes et ses versions avec une rapidité singulière ; en un mot, il était laborieux à force de paresse ; mais de cette paresse qui est celle du poète et du rêveur.

Les choses n'allaient point trop mal jusque-là, et toute la bibliothèque paternelle aurait fini, avant très-peu de temps, par monter successivement au donjon, quand le père, qui n'était pas un Argus indolent, découvrit l'algarade. Vite il fait mettre une bonne serrure à la porte de son cabinet, une autre non moins bonne à la porte du colombier ; et voilà dorénavant le pauvre latiniste bien et dûment cadenassé, jusqu'à une certaine heure, sans communication aucune avec le dehors. De cette manière, pour ne pas trop s'ennuyer dans la solitude, il fut bien obligé de se venger sur le latin. Par bonheur, notre prisonnier n'était pas homme à perdre courage ; et puis, d'ailleurs, nécessité rend inventif. Un gros cordon de sonnette pendait à l'extérieur de la croisée d'Auguste jusqu'au pied du donjon. Le captif vit dans ce cordon de sonnette un moyen de communication très-agréable, qu'il pouvait mettre à profit avec un peu d'intelligence. Il fit donc

mystérieusement part de son projet hardi à sa jeune sœur, qui, plaignant une si rigoureuse captivité, se prêta de grand cœur à tout ce qui pouvait l'adoucir. Chaque matin la nouvelle Antigone, qui pouvait se procurer la clef de la bibliothèque, attachait une grosse provision de volumes à ce bienheureux cordon de sonnette, et le reclus attirait à lui avec une grande précaution sa pitance intellectuelle de la matinée. Mais un beau jour, n'ayant pu modérer sa trop vive impatience, il imprime, sans le vouloir, une violente secousse au paquet aérien, qui s'en va heurter à grand bruit contre le volet d'une fenêtre. Presque au même instant, le volet s'ouvre avec fracas, et le père d'Auguste, qui venait d'être éveillé en sursaut, met la tête à sa croisée, et voit cette montagne de livres qui se balance majestueusement dans l'espace.

Cette fois, la mèche était éventée ; il fallut donc, pendant quelques jours, rester complètement sevré de lectures étrangères aux classes ; mais l'esprit fort imaginaire d'Auguste ne tarda pas à trouver une foule d'autres expédients qui firent merveille. La bibliothèque fut de nouveau mise en coupe réglée. Certes, avec un pareil amalgame de lectures, il y avait bien de quoi bouleverser la tête d'un enfant ; heureusement celle d'Auguste était solide, et ce qui avait rendu fou ce pauvre Don Quichotte activait au contraire l'imagination et l'intelligence de l'écolier. Disons pourtant que, parmi ce nombre prodigieux de livres, qui presque tous dépassaient la portée de son âge, quelques-uns étaient excellents ; mais les romans et les pièces de théâtre l'impressionnaient surtout. C'est dans les *Proverbes* de Carmontel qu'il puisa, peut-être à son insu, l'instinct de la scène et la vérité du dialogue, qui plus tard devait si merveilleusement se développer en lui.

La manière dont Auguste Maquet fut élevé nous explique ce caractère sérieux et gai tout ensemble, énergique et tendre à la fois, qui n'est pas exempt d'une légère teinte de puritanisme, caractère que tout le monde peut ne pas également comprendre, mais que tous, sans exception, honorent au suprême degré. Dès

sa première enfance, par exemple, Auguste observait religieusement sa parole, et jamais il n'aurait voulu faire le plus léger mensonge, même en plaisantant. Son père, homme intelligent et respectable, s'était montré toujours pour lui ferme et rigide, mais tendre et bon ; toujours inflexible, mais toujours juste. Dans une semblable éducation, Maquet puisa de bonne heure la justice et la fermeté.

On serait tenté de croire que notre petit latiniste, avec sa précoce intelligence et ses abondantes lectures, devait être une espèce de prodige dans ses premières classes. Mais rien de tout cela ; Auguste n'était même alors qu'un élève assez médiocre, au point de vue universitaire. C'est que le système pédagogique, en usage dans nos collèges, ne pouvait guère convenir à cette nature libre, vigoureuse et franche.

Enfin, elles s'écoulèrent tant bien que mal, ces premières années de collège, si arides, si fatigantes, si nauséabondes, et bientôt l'on put entrevoir le brillant écolier qui devait cueillir plus d'une palme universitaire.

Auguste achevait sa troisième, quand, un beau jour, il lui prit fantaisie de composer un roman. Il en avait déjà tant lu qu'il devait savoir, à peu de chose près, ce dont se compose cet éblouissant amalgame qu'on appelle roman : *tres imbris torti radios*, etc. Il roula donc pendant quinze jours dans sa tête un plan très-fantastique, très-effrayant, très-impossible ; puis, emporté par l'enthousiasme, comme la sibylle de Cumès, il se met à écrire, sans désespérer, les deux premiers chapitres de son roman. C'étaient les aventures bizarres de trois amis, jetés par un naufrage dans une île déserte : un des trois camarades meurt sans revoir sa patrie. Le complice de Maquet (car nous avons oublié de dire que Maquet, pour ce fameux roman, s'était adjoint une espèce de complice, un receleur dont le pupitre fermait beaucoup mieux que le sien) ; ce complice sensible voulait absolument que les trois amis retournassent, sans trop d'encombre, dans leur pays, pour se marier, avoir beaucoup d'enfants, et vivre très-heu-

reux. Maquet s'y opposa. Entraîné déjà, comme d'instinct, vers le drame et les pièces poignantes, il avait depuis longtemps résolu, dans sa tête, la mort des trois naufragés. Mais le complice, qui n'était pourtant pas M. Bouilly, refusant avec opiniâtreté de souscrire à cette triple immolation, Maquet s'écria chaleureusement : « Eh bien, soit ! partageons le différend ! que Nicanor vive et soit heureux ! Quant à Pétrus, j'exige positivement sa mort ! Reste Jehan : nous allons, si tu veux, le tirer à la courte paille ? » La bonne paille fut pour Jehan. Nicanor, si courageusement défendu par le complice de Maquet, eut une nombreuse famille qui fit le bonheur de sa longue vieillesse. Pour l'infortuné Pétrus, il fut assommé, cuit et dévoré par une troupe d'anthropophages.

On comprendra que de pareilles inventions ne devaient que médiocrement s'allier avec les églogues et les bucoliques de Virgile ; mais si, jusqu'alors, le meurtrier de *Pétrus* n'avait témoigné qu'une assez faible sympathie pour les auteurs de l'antiquité, ce ne fut plus la même chose en rhétorique : après avoir travaillé avec ardeur, il remporta le premier prix de grec.

Cette année de rhétorique, qui réparait si glorieusement les précédentes, fut signalée encore par la composition d'un autre roman qui devait avoir douze ou quinze volumes. Cette production colossale fourmillait, chose étrange, d'excentricités fort joyeuses : ce n'était plus le drame noir et cadavéreux, c'était le grotesque, un mélange assez agréable de Scarron et de Paul de Kock, le tout rehaussé néanmoins par deux ou trois scènes épouvantables, à faire dresser, toute vivante, une perruque d'académicien. Cette fois encore, le romancier avait pris un associé, afin d'activer la besogne. Les fonctions de ce collaborateur étaient fort simples, utiles sans aucun doute, mais peu glorieuses : elles se bornaient à transcrire d'une main superbe, sur un cahier de *corrigés*, les élucubrations rabelaisiennes du romancier en chef. Le calligraphe, presque aussi content de lui que l'âne porteur des reliques, ne pouvait retenir ses éclats de rire homériques tout en

copiant le manuscrit de Maquet ; si bien qu'un jour, en classe, trahi par ses accès d'hilarité intempestive, le roman fut *collé* au beau milieu du huitième volume, et Maquet mis à la porte, pour dénoûment.

On doit le dire, Maquet, avec un courage digne de Régulus, s'était tout d'abord déclaré l'unique et seul auteur de cette œuvre pantagruélique. Qu'on juge de la colère paternelle ! Ce fut un orage effroyable, et le coupable expia son crime en piochant avec fureur le grec et le latin.

Mais cette fièvre de travail avait ses intermittences, et, par moments, notre jeune helléniste, déjà fort disposé aux rêveries poétiques, retombait dans une espèce de somnolence méditative, qui ne ressemblait pas mal à la paresse. Ce n'était pourtant point de la torpeur, et, sous cette apparence engourdie, on aurait pu sentir battre un cœur chaleureux, bouillonner une imagination puissante.

Néanmoins, le père d'Auguste Maquet ne pouvait guère comprendre ce calme extérieur tout contemplatif ; il blâmait cette profonde apathie, cette perpétuelle inaction ; lui, toujours si vif, si jeune, si laborieux, il reprochait à son fils de passer des heures entières immobile dans un fauteuil et la tête penchée, l'œil vague et distrait, le front plissé, les bras pendants, comme cette pâle et mélancolique figure d'Hamlet qui rêve toujours et n'agit point. « Mon ami, je t'en conjure, lui disait-il souvent avec une tendresse mêlée de sévérité, travaille sérieusement, utilement ! songe dès à présent à te faire un avenir. Il n'y a rien qui me soit plus antipathique au monde qu'un paresseux. »

Ces reproches, dans la bouche d'un père, étaient respectables sans doute ; ils émanaient d'une profonde tendresse et des plus nobles sentiments, mais ils devaient cruellement blesser une âme fière et sensible comme celle d'Auguste Maquet. Il se promit bien dans le fond de son cœur, il se jura solennellement de ne jamais être à charge à sa famille et de pourvoir immédiatement lui-même à ses propres besoins. Sans consulter personne, sans

rien laisser paraître de sa résolution courageuse, il va trouver son maître de pension, M. Cimtierre, chez lequel il venait d'achever sa rhétorique ; et, sans la moindre précaution oratoire, il lui propose de faire chez lui gratuitement son année de philosophie, tout en donnant des répétitions de latin et de grec aux élèves, qui, deux mois auparavant, étaient ses camarades. « J'accepte, dit le maître de pension avec empressement. Vous êtes un bon élève, et je suis sûr que vous en ferez d'excellents. Voici mes conditions : Vous aurez la table et, si vous voulez, le logement. J'estime que vos répétitions pourront vous rapporter à peu près quatre-vingts francs par mois. »

Quatre-vingts francs par mois ! C'était magnifique. Une pareille somme représentait l'indépendance et toute une vie de rêves et de poésie *farniente*. Le jeune lauréat était fier à ses propres yeux de pouvoir gagner autant d'argent avec son travail, avec son intelligence. Heureux et triste à la fois, – car les réflexions commençaient à l'assiéger en foule. – Il rentre chez son père et raconte avec un mélange d'orgueil et d'émotion le parti qu'il vient de prendre. À compter de ce jour, l'opinion qu'on semblait avoir de lui dans la famille se modifia complètement, et l'on se plut à reconnaître dans ce jeune homme indolent et songeur un esprit ferme et décidé, une profonde énergie qui n'attendait que l'occasion pour se produire au grand jour.

Enfin, les classes se rouvrent, et le philosophe répétiteur commence en même temps ses doubles fonctions de maître et d'élève. Cette année de philosophie est une des plus heureuses dans la vie d'Auguste Maquet. Il se sent libre, il a des ailes, et l'avenir qu'il entrevoit mystérieusement dans la pénombre de ses rêves poétiques lui semble quelque chose de merveilleux. On était alors en 1830, et dans tous les esprits jeunes bouillonnait un irrésistible besoin de rénovation littéraire et politique. L'art, si longtemps emmaillotté dans les langes trop étroits de l'empire, devenait, chaque jour, plus vigoureux, plus impatient ; il demandait à briser toutes les entraves qui le retenaient encore prison-

nier. *Cromwell* et les *Orientales* avaient déjà répandu sur la jeune école des torrents de gloire et de clarté. *Henri III* avait fait une véritable révolution dramatique ; la belle traduction d'*Othello*, par M. Alfred de Vigny, venait de montrer au public français tout le grandiose, toute la profondeur, tout l'éclat du génie de Shakspeare ; quelques mois encore, et la première représentation d'*Hernani* devait faire époque dans l'histoire de l'art et du théâtre. Auguste Maquet, bien que très-jeune et toujours écolier, n'était pas un des moins braves, un des moins fougueux soldats de l'école romantique. Il fut terrible et superbe à la représentation d'*Hernani*, et s'il n'eut pas quinze duels le lendemain, c'est qu'il y avait alors peu de classiques assez fervents, assez jaloux du martyr, pour aller se couper la gorge avec un jeune gaillard à propos d'alexandrins, d'hémistiches et d'enjambements.

Des répétitions de grec, à cinq heures du matin, dans une classe froide et humide, cela n'avait sans doute rien de fort attrayant pour un poète romantique qui préférerait de beaucoup Victor Hugo à Sophocle ; mais cent francs par mois, au lieu de quatre-vingts, ce n'était certes pas à dédaigner. D'ailleurs notre philosophe, qui avait déjà un certain goût pour le confortable et le luxe de bon ton, faisait une fort grande dépense de gants jaunes et de gilets *mirobolants* (expression d'alors) ; et les cent francs mensuels étaient d'une absolue nécessité. En outre, il n'éprouvait qu'une assez médiocre sympathie pour la cuisine de M. Cimetière ; non pas que cette cuisine fût absolument exécrable, mais les repas du réfectoire, n'était-ce pas une affreuse corvée ? que de temps perdu ! quel esclavage ! Maquet, bien que sa bourse ne fût pas des mieux garnies, aima cent fois mieux vivre, comme il l'entendrait, à ses propres dépens. De cette manière, il retrouva presque toute sa liberté.

Tandis qu'il s'occupait bien plus de vers et de questions artistiques que du traité de Condillac, la révolution de Juillet, ce grand poème épique en action, vint un moment remplacer la poésie du livre et du théâtre. Les tambours battent ; le tocsin hur-

le dans les vieux clochers ; les pavés s'agitent dans les rues et s'amoncellent en barricades. Cette puissante commotion électrique, qui fait bondir tout un peuple et le jette à la gueule des canons, ce merveilleux galvanisme, qui court d'un bout de la France à l'autre, se fait sentir jusque dans les collèges. Maquet laisse de côté Victor Hugo et Laromiguière, la poésie et la philosophie. C'est en vain que les grilles de la pension Cimtierre sont fermées, cadénassées, barricadées ; on les escalade, on les force. Maquet et ses camarades se précipitent dans la rue et vont se mêler au peuple, qui déjà est en marche pour aller prendre la caserne des gendarmes de la rue des Francs-Bourgeois. Bientôt la caserne est emportée d'assaut. Maquet et ses jeunes soldats, tout fiers d'une pareille victoire, ne pouvaient s'arrêter en si beau chemin. Ils dépaient, ils renversent les charrettes et les fiacres ; enfin, ils se couvrent de gloire, et, s'ils n'attrapent pas de coups de fusil, en revanche ils attrapent force coups de soleil : le soleil était chaud alors ; maintenant il n'est plus que tiède !

C'est quelques mois avant la révolution de Juillet que Maquet s'était lié très-intimement avec Théophile Gautier : les mêmes goûts, le même amour de poésie et d'art les avaient rendus presque inséparables. Mais Gautier, dont l'humeur était beaucoup moins belliqueuse, n'avait point dépaé en juillet, comme son ami, et, semblable à l'illustre Archimède pendant le siège de Syracuse, lui, Gautier, il avait peut-être achevé quelque ballade et poursuivi quelque rime difficile, au milieu de la fusillade et de tout cet affreux vacarme qu'on appelle une révolution. Les deux amis, à peu près du même âge, romantiques furieux l'un et l'autre, causaient jour et nuit littérature et plastique sous les arcades trapues de la Place-Royale. On ne peut s'imaginer la formidable avalanche d'alexandrins et de strophes qui se précipitaient continuellement de leurs bouches : *Ruit profundo Pindarus ore.*

C'était surtout dans les entretiens de nos deux jeunes romantiques une singulière préoccupation de l'enjambement, de la brisure, de la rime pleine et sonore, de la rime en éventail, trois

à trois, croisée, etc., etc. ; enfin toute une prosodie en action. Il semblait aux amis que Dieu avait créé l'homme uniquement pour faire des vers, des vers à rimes riches.

Un jour qu'ils se récitaient en marchant quelques ballades fantastiques, ils rencontrent un de leurs amis, romantique et bouillant comme eux, Gérard de Nerval, qui, lancé depuis quelque temps déjà dans la littérature active et militante, connaissait à peu près tout le monde, directeurs de journaux et de théâtres, libraires, écrivains en renom, etc.

Gérard, qui était alors ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il sera toujours, un des hommes les plus obligeants de la terre, Gérard se charge de placer dans les recueils périodiques tout ce qu'enfantera la plume de ses deux frères en Victor Hugo. Gérard et Maquet ne tardent point à se lier plus étroitement encore ; ils font ensemble une tragédie en un acte, intitulée : *Lara ou l'Expiation*. C'était une imitation libre du poète allemand Werner. Écrire la pièce, c'était quelque chose sans doute : ce n'était pas tout. Gérard la fera recevoir à l'Odéon. En effet, elle est reçue avec enthousiasme ; mais avec le même enthousiasme elle est presque aussitôt enfouie dans ces cartons poudreux, véritables nécropoles de la littérature, sépulcres muets et sourds, d'où l'on exhume de temps à autre quelque cadavre de tragédie, quelque informe squelette de comédie ou de drame. Bref, *Lara* est encore à jouer. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, non sans doute ; mais au milieu de cette exagération poétique, de cette boursoufflure qui appartient au goût hasardé de 1830, on trouverait parfois de beaux vers très-bien frappés, de ces pensées fortes et brillantes comme il y en a dans Lucain. À peu près vers la même époque, Auguste Maquet compose avec Théophile Gautier une autre pièce de théâtre : *Parisina* ; ce sont toujours les mêmes défauts, les mêmes qualités.

Immédiatement après son examen du baccalauréat, Maquet est reçu licencié ès lettres, grâce à une charmante pièce de vers latins sur l'exil, dans le goût des *Pontiques* d'Ovide. Encouragé par ce

premier succès dans la carrière universitaire, il se décide à poursuivre le chemin qu'il a si glorieusement commencé. Il se livre au travail sérieux avec une nouvelle ardeur, et, sans abandonner la littérature d'imagination, il se prépare, dans la réflexion et l'étude, à passer sa thèse de docteur. Comme il savait très-bien que les gens de lettres, les romantiques surtout, n'étaient pas en fort bonne odeur auprès des gens de l'Université, il juge à propos de modifier son nom, en lui donnant une physionomie écossaise toutes les fois qu'il signera quelque chose dans un journal. C'est à cette époque qu'une foule d'articles et de pièces de vers, signées MAC-KEAT, parurent dans toutes les revues, dans tous les recueils périodiques de Paris : le *Mercure* avait déjà publié les premiers vers d'Auguste Maquet, sous les auspices bienveillants du bibliophile Jacob, qui accueillait avec tant de sympathie tous les jeunes poètes, souvent repoussés ailleurs. On se rappelle encore une gracieuse nouvelle en vers, *Alejo Perez*, que Maquet fit paraître alors dans le *Cabinet de lecture*. Ce petit poème, qui était cousin germain des charmantes fantaisies d'Alfred de Musset, sans être pourtant une copie, obtint beaucoup de succès.

Le moment de passer la fameuse thèse en Sorbonne était venu. Maquet, nourri de bonnes et fortes lectures, ne pouvait échouer dans une pareille épreuve. La première partie de sa thèse, fort brillamment écrite, semblait présager une complète victoire, quand tout à coup un éclat de rire presque homérique ébranle les vieux murs de la Sorbonne. Ce rire, qui n'était point d'un parfait atticisme pour de si grands hellénistes, c'était le rire universel du savant aréopage. Une phrase un peu trop romantique avait produit cette tempête d'hilarité. Il s'agissait dans la thèse d'une définition de l'apologue, et Maquet osait prétendre que l'apologue ne devait pas être offert dans un état complet de nudité, mais enveloppé d'ornements. « Que serait la fable, disait-il, sans cette poésie qui nous enchante, voile diaphane qui, sans cacher la réalité, lui jette un reflet léger qui l'anime et la colore, comme un frais tissu rose semble donner la vie à une statue de marbre. »

— Oh ! oh ! *frais tissu rose* ! répétaient en riant les cinq juges en bonnet carré.

— *Frais tissu rose* est bien trouvé, reprenait avec malice le président philosophe.

— J'ai pu me tromper, répondit assez brusquement le docteur en expectative, mais enfin, suivant mon système...

— Ah ! ah ! vous avez donc un système, vous ? interrompit le président.

— N'avez-vous pas le vôtre, monsieur ? répond Maquet perdant patience.

Et malgré toutes les instances, toutes les sollicitations, il se renferme dans le plus complet silence.

La phrase en question pouvait bien avoir un certain cachet d'excentricité, mais elle était parfaitement logique, parfaitement claire. MM. les juges universitaires n'avaient-ils pas au fond du cœur quelque secrète rancune contre le jeune romantique qui de temps à autre avait pu soutenir dans la presse parisienne quelques *thèses* fort peu dans le goût de l'Université ?

Après cet injuste refus, Maquet se replonge avec plus d'enthousiasme dans la littérature. Toutes ses journées, presque toutes ses nuits, il les passe à écrire, à lire, à méditer. Les pièces de vers, les plans de drames et de livres s'entassent prodigieusement dans ses tiroirs : c'est Pélion sur Ossa ! Gérard est toujours le fil conducteur par lequel Auguste Maquet, fort casanier, communique avec les journaux. Puis ce sont des promenades tantôt solitaires, tantôt bras dessus, bras dessous, avec Gérard et Gautier, promenades au soleil couchant, ou par un ciel d'orage, pour voir les gracieux effets de lumière et d'ombre dans les eaux fuyantes de la Seine, ou bien la silhouette anguleuse des toits et des cheminées sur un fond d'azur ou de plomb.

Maquet, pour complaire à sa famille, avait promis de continuer la carrière de l'instruction publique. Précisément alors il eut l'occasion de se produire sur le théâtre universitaire : il devint professeur suppléant de rhétorique au collège Charlemagne. Les

élèves de cette année-là se rappellent toujours avec un bien vif plaisir les inspirations brillantes et fécondes du jeune professeur qui, peu de mois auparavant, était assis lui-même sur les gradins de sa classe. Maquet, bien loin de se traîner dans l'ornière de la routine, avait pris des routes toutes nouvelles et pleines d'agréments pour instruire ses élèves. À propos de Virgile ou d'Homère, il leur racontait avec une verve intarissable une foule d'anecdotes sur l'antiquité, à la façon de Plutarque, et la cloche venait toujours trop tôt interrompre ces charmantes leçons d'histoire et de poésie.

Mais un cœur si chaleureux, si actif ne pouvait sommeiller longtemps : le souffle de l'amour devait y soulever plus d'un orage ! Elle fut bien profonde et bien violente, cette première tempête de l'âme ! En vain pour la combattre notre jeune poète essaya de lui opposer d'autres tempêtes non moins furieuses et plus réelles : il partit seul et triste pour la Bretagne, et durant quelques mois il alla promener sa mélancolie taciturne sur les grèves bruyantes et déchirées du Croisic. Il revint à Paris, plus amoureux que jamais.

Un dernier degré lui restait à franchir dans les épreuves universitaires : celle de l'agrégation des classes supérieures. Pour se conformer aux vœux de son père, il subit deux fois, avec un grand courage, ce long et pénible examen. Le second surtout, il le passa d'une manière fort brillante, expliquant à livre ouvert les chœurs du *Prométhée* d'Eschyle, et le *De legibus* de Cicéron. Par malheur on gardait toujours rancune dans l'Université au professeur romantique, et une certaine faute de quantité, bien pardonnable, que Maquet avait laissé échapper dans sa pièce de vers latins, vint en aide au mauvais vouloir de ces messieurs. Il y avait un vers qui commençait de la sorte : *Fidibūs illē nōvis...*

Dans *fidibus*, signifiant les cordes d'une lyre, la première syllabe est brève ; Maquet l'avait faite longue. Faute d'une brève, voilà donc Maquet arrêté tout court dans sa carrière.

On lui demande un nouvel examen ; mais toute la dose de

patience que peut avoir le cœur d'un homme était complètement épuisée chez Maquet. Malgré toutes les prières de sa famille, il rompt brusquement avec l'Université ; et quelques jours après, M. de Vailly recevait une lettre à peu près conçue ainsi :

« Monsieur,

« L'Université est une mère bien dure pour ses enfants ; je vais demander à la littérature ce que l'Université me refuse : gloire et profit.

« L'avenir prouvera si j'ai eu tort ou raison. »

En quittant sa chaire de professeur suppléant, Maquet ne voulait pourtant pas renoncer encore à ses répétitions particulières qui pouvaient très-bien lui donner de quoi vivre en attendant mieux.

Il gagnait de cent à cent vingt francs par mois : ce n'était guère pour mener la vie parisienne ; mais, en dépit des offres généreuses de sa famille, la seule chose qu'il voulut bien accepter d'elle, ce fut le droit de s'asseoir chaque jour à la table paternelle. Encore cette légère faveur pouvait-elle être considérée comme le paiement très-honorable et très-légitime des leçons de littérature qu'il donnait à ses frères avec un zèle plein d'intelligence.

C'est à ce moment qu'il faut rapporter l'origine de cette collaboration active et féconde qui depuis plusieurs années semble unir Alexandre Dumas et Auguste Maquet par des liens indissolubles.

Parmi cinq ou six pièces de théâtre en portefeuille, Maquet en avait une intitulée : *Un soir de carnaval*. Ce petit drame, présenté au théâtre Saint-Antoine, alors sous la direction de MM. Anténor Joly et de Villeneuve, avait été refusé, sous le prétexte qu'il était trop littéraire pour ce théâtre. Gérard de Nerval connaissait parfaitement cette pièce, dont l'idée première lui avait toujours semblé charmante.

Un matin il va trouver Maquet. Celui-ci ne pensait plus le moins du monde à sa pièce refusée.

— À propos, demande Gérard, qu'est-ce que tu as fait de ton *Soir de carnaval* ?

— Rien du tout ; mais d'un moment à l'autre il me servira pour allumer mon feu.

— Garde-t'en bien ! Le sujet de ton drame est excellent, et je suis presque sûr qu'il conviendra parfaitement à Dumas.

— À Dumas ? Pourquoi faire ?

— Mais pour faire une petite pièce délicieuse, qui serait la très-bienvenue à la Renaissance. En ce moment Dumas a besoin d'un sujet de pièce pour les débuts de quelqu'un, et, si tu veux, je vais la porter à Dumas ?

— Je ne demande pas mieux. Tiens, la voilà. Je crois, en effet, qu'un homme comme Alexandre Dumas pourrait faire quelque chose de ce rien.

Gérard emporte le manuscrit, et, huit jours après, il revient, triomphant, annoncer à Maquet que le *Soir de carnaval*, remanié par Dumas, est reçu au théâtre de la Renaissance, qui va le mettre tout de suite en répétition, sous le titre de *Bathilde*. Ainsi le *Soir de carnaval*, refusé par M. Anténor Joly, directeur du théâtre Saint-Antoine, fut reçu par ce même M. Anténor Joly qui avait pris la direction du théâtre de la Renaissance.

Malgré le succès de *Bathilde*, Maquet, de temps à autre, un peu tourmenté de l'avenir, ne voyait point dans le théâtre une position littéraire assez solide, un revenu assez fixe, assez régulier. Il se remit donc à travailler dans les journaux et dans les revues. Dans le *Journal de Paris*, qui peu de temps après changea de nom pour s'appeler *le Pays*, Maquet fit successivement paraître *le Chapeau gris perle*, jolie nouvelle pleine de grâce et de fraîcheur ; puis un compte-rendu hebdomadaire, fort consciencieux, des livres et des pièces de théâtre, sans la moindre acception d'école, sans la moindre coterie : ce compte-rendu était fait alternativement par Maquet et son ami Frédéric Thomas. Mais ce travail incessant n'était pas lucratif ; la plupart du temps on ne le payait guère, très-souvent on ne le payait pas du tout. Il fallait

pourtant vivre ! porter des gants jaunes et faire bonne contenance dans le monde. Le plus clair du revenu d'Auguste Maquet consistait alors en cinquante ou soixante francs que lui payaient, chaque mois, deux élèves restés fidèles, les deux seuls qui semblaient avoir juré de le suivre dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Alphonse Karr dirigeait le *Figaro*, et le *Figaro* était spirituel, brillant, satirique et mordant : c'était véritablement cet esprit français *qui créa le vaudeville*. Alphonse Karr eut encore l'esprit d'adjoindre, à sa rédaction pleine de verve, la verve jeune et franche d'Auguste Maquet.

Le labeur quotidien, tout fatigant et gracieux qu'il pouvait être, était loin cependant d'absorber toutes les heures, toute l'imagination d'Auguste Maquet. Il se mit donc à écrire, avec le soin curieux de l'artiste et du ciseleur, un roman d'analyse et d'observation intitulé : *Paresse*. L'action de ce livre n'était point sans doute haletante et vive comme celle de quelques romans de cette époque ; mais tous les caractères dénotaient une sérieuse et profonde étude du cœur humain ; tous les détails révélaient une grande science de style, une habitude savante de la période et de la phrase. Un semblable ouvrage, malgré tout son mérite, n'aurait pu trouver alors un grand nombre de lecteurs ; aussi ne trouva-t-il point de libraire.

Maquet, au lieu de se décourager le moins du monde, remit ses deux volumes en portefeuille, c'est-à-dire au fond d'un vaste carton bourré de manuscrits ; car, où trouver un portefeuille, voire même celui d'un ministre, un portefeuille assez large, assez capace, pour contenir tant de monceaux de papiers !

L'auteur de *Paresse*, qui n'était point un paresseux, comprit sans peine que le temps n'était pas venu encore pour ces romans d'analyse et de style.

— Puisque le public veut du mouvement et de l'action, pensait-il, fort bien ! Nous lui en donnerons.

Depuis qu'il ne lisait plus autant de grec et de latin, presque

toutes ses lectures l'avaient emporté vers le XVIII^e siècle, et principalement vers l'époque de la *Régence*.

— Parbleu ! se disait-il souvent, la conspiration de *Cellamare* serait un magnifique sujet de drame ou de roman, pourvu qu'aux banalités historiques on sût coudre habilement quelque chose d'intime et d'original. Cherchons un peu.

Et bientôt se dessine à ses yeux la physionomie singulière du bonhomme Buvat, dont les mémoires du temps mentionnent à peine le nom. Choisir pour le héros d'une si grande histoire cet humble et obscur personnage, au moins cela ne serait point vulgaire. Dans la mansarde du pauvre copiste se refléteront toutes les particularités brillantes ou sombres, toute la comédie vive et spirituelle, tout le drame poignant de cette fameuse conspiration.

Le plan du *Bonhomme Buvat* est bien vite dressé, et Maquet se met à l'œuvre, avec cette activité dévorante de l'artiste qui est sûr de travailler sur une idée féconde.

L'ouvrage terminé, Maquet, suivant son habitude, en fait lecture à Gérard qui applaudit de toute sa force et promet de faire passer le *Bonhomme Buvat* dans un feuilleton. C'est à la *Presse* que Gérard va porter le manuscrit. On promet de le lire : en effet on le garde un mois, puis, lorsque Maquet, attendant toujours la réponse, commençait à croire que son roman était accepté, il reçoit un jour son rouleau de copie avec une lettre du rédacteur en chef de la *Presse*, lettre fort polie sans doute et pleine d'éloges, aboutissant très-clairement à ceci : « Vous avez fait un chef-d'œuvre, c'est une nouvelle remplie de style et d'observations, mais qui ne pourrait convenir au genre de feuilleton adopté par la *Presse*. D'ailleurs, vous n'êtes pas un nom, et nous ne voulons dans notre journal que des noms, des noms très-connus, très-populaires. » Dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres peut-être un homme d'esprit avait uniquement jugé la farine sur l'étiquette du sac. Aussi, Monsieur Auguste Maquet, pourquoi ne vous nommez-vous point Eugène Sue, Balzac, ou Alexandre Dumas ? Patience ! aurait pu répondre Maquet, patien-

ce ! petit auteur deviendra grand...

Et la sorcière de Macbeth, si elle avait passé par-là, aurait certainement ajouté en honorant Maquet d'un salut prophétique : « *You shall be king !* »

Ce refus de la *Presse*, bien qu'assez mortifiant, ne put décourager Maquet ; il serra très-philosophiquement *le Bonhomme Buvat* dans son herbier littéraire ; et, laissant un peu reposer sa plume de romancier, il se remit à faire des vers, à traduire Eschyle et Horace, à se nourrir enfin de cette moelle de lion qui seule fait les hommes et les poètes. Mais, s'il n'écrivait plus de romans, il en imaginait une foule qui se groupaient dans sa tête avec leurs scènes principales, leurs principaux caractères. Au bout de cinq ou six mois il avait un registre de livres et de pièces de théâtre à faire, registre qui contenait trois cents plans au moins.

Depuis le succès de *Bathilde*, Maquet n'avait pas revu Alexandre Dumas qui était à Florence. Mais un jour que Dumas revenait d'Italie avec l'intention de repartir le lendemain, il rencontre Maquet et lui demande s'il n'a pas un sujet de pièce, un rôle qui pourrait convenir à Bouffé.

— J'ai *le Bonhomme Buvat*, répondit Maquet.

— Le nom me plaît assez. Voyons, parlez-moi un peu de votre bonhomme ?

Et là-dessus, Maquet de raconter à Dumas la conspiration de Cellamare et les terreurs du bonhomme Buvat.

Le célèbre dramaturge, frappé d'un caractère si original, demande à Maquet son manuscrit.

Vous connaissez l'histoire du *Chevalier d'Harmental*, ce drame si palpitant, si grotesque et si terrible à la fois ? La figure du brave copiste n'est point la seule qui se détache admirablement dans ce grand tableau historique : le capitaine Roquefinette est une de ces bonnes fortunes, de ces physionomies heureuses et saisissantes que l'artiste ne rencontre pas souvent au courant de la plume ou du crayon. Eh bien, ces deux personnages typiques

se dessinaient parfaitement dans la nouvelle de Maquet. Alexandre Dumas, avec son merveilleux talent de conteur, avec son dialogue incisif et coloré, agrandi jusqu'aux proportions d'un beau livre la charmante nouvelle du *Bonhomme Buvat*.

Dans cette collaboration, qui du reste faisait tant d'honneur à un jeune écrivain, plein de mérite et d'avenir, mais peu connu encore de ce qu'on appelle le public lisant ; dans cette collaboration bienheureuse, Auguste Maquet fit ce qu'il devait faire : il s'effaça complètement avec une discrétion pleine d'indifférence ou de modestie. Et puis d'ailleurs il avait dans la tête bien d'autres sujets de romans et de drames ; un de plus ou un de moins, était-ce la peine de s'en préoccuper ? En outre, Alexandre Dumas n'était pas homme à s'attribuer toute la gloire du succès, encore moins tout le profit ; et de l'un comme de l'autre, Maquet avait sa large part.

Tandis que *le Chevalier d'Harmental* paraissait dans le *Siècle*, Auguste Maquet, dont M. Lireux, directeur du feuilleton de la *Patrie*, avait depuis longtemps apprécié le mérite littéraire, fit avec ce journal un traité pour trois ou quatre volumes. *La Chambre d'asile*, *Deux mots sur un mur* et *le Beau d'Angennes*, publiés successivement, et presque sans interruption, furent les premiers ouvrages importants qu'Auguste Maquet eût signés de son véritable nom.

Le hasard tout seul avait amené Maquet chez Alexandre Dumas, lors de *Bathilde* ; le hasard l'y ramène encore après deux ans, à l'occasion du *Bonhomme Buvat*. Puis vient *Sylvandire*, et c'est toujours le hasard qui remet face à face les deux collaborateurs. Espèce de fatalité mystérieuse, à laquelle ni l'un ni l'autre, sans doute, n'aurait pu se dérober ; lien bizarre et puissant, qui pouvait s'étendre à l'infini, avec les distances qui les séparaient, avec les mers et les montagnes, les horizons bleus ou sombres ; chaîne élastique et invisible, qui finissait toujours par les rapprocher plus étroitement, sans jamais se rompre.

La manière dont se fit le plan de *Sylvandire* est assez origi-

nale. Maquet avait rendez-vous avec Dumas pour élaborer ce plan. Rien n'était fait encore, lorsque Maquet se mit en route. Mais du boulevard du Temple à la rue Tronchet, où demeurait alors Dumas, la course est longue. Maquet, sans y penser, fit un véritable tour de force ; il remua, tout en marchant, un million d'idées ; il arrangea, groupa, disposa des scènes et des caractères, si bien qu'en arrivant à la porte de l'auteur d'*Antony*, il avait complètement terminé le plan de *Sylvandire*. Alexandre Dumas, qui n'avait pas de temps à perdre, emporta ce plan à Florence, et nous renvoya un livre éclatant de fraîcheur, de caprice et de coloris.

Cependant, si le jeune collaborateur de Dumas commençait à se faire connaître dans le monde littéraire, il demeurait encore absolument inaperçu du public bourgeois, qui regarde la pièce et bat des mains sans savoir un mot de ce qui se passe dans les coulisses. Avec tout son talent, tout son style, tout le succès du *Chevalier d'Harmental* et de *Sylvandire*, chose étrange ! Maquet cherchait en vain un éditeur, un libraire. Il y avait bien au Palais-Royal M. Dumont, qui publiait avec reconnaissance les romans d'Alexandre Dumas ; mais ce libraire, malgré sa bienveillance et l'envie d'être agréable à Maquet, dont il voyait grandir chaque jour la réputation ; ce libraire, honnête homme par excellence et pêcheur consommé, ne pouvait se résoudre à faire figurer sur ses couvertures jaunes les œuvres d'Auguste Maquet, encore ignoré du cabinet de lecture, ce juge souverain et crasseux de la littérature moderne. Maquet avait beau envoyer Gérard ou quelque autre ami chez Dumont, la réponse, c'est-à-dire le refus était toujours le même : « Auguste Maquet est, sans contredit, un garçon de beaucoup de talent, mais il n'est pas connu ! je ne vendrais pas cinquante exemplaires de son ouvrage, fût-ce un chef-d'œuvre ! »

Cependant, tout en refusant d'imprimer Maquet, Dumont éprouvait comme des remords, il ne pouvait s'empêcher de soupirer :

— Quel dommage ! murmurait-il ! quel dommage que ce garçon-là ne soit pas Alexandre Dumas !

Et ce n'est pas sur le sort de l'écrivain que l'excellent bibliopole s'apitoyait de la sorte... Un Eugène Sue de plus ou de moins, qu'importe ? en France, il y en a tant ! Mais un pêcheur, un habile pêcheur ! qui sait prendre des carpes et des anguilles dans la Seine !... à la ligne encore ! et dans un fleuve où l'on n'attrape plus que des goujons !

Voilà ce qui remuait si profondément le cœur enthousiaste du libraire-pêcheur. Car lui aussi, Maquet, est pêcheur, et l'un des plus habiles peut-être que la Seine admire du pont de Chatou au pont de Rouen.

Aussi mainte et mainte fois un ami complaisant fit-il, en présence de Dumont, l'éloge d'Auguste Maquet, non comme romancier, non comme dramaturge, mais comme pêcheur.

— Savez-vous bien, disait au libraire ébahi ce prôneur tant soit peu machiavélique, savez-vous bien que Maquet a pris l'autre jour, à Croissy, un gardon qui pesait au moins trois livres ?

— Pas possible ! pas possible ! répondit l'éditeur en ouvrant des yeux gigantesques ; le plus gros que j'aie pris dans la Seine, moi, ne pesait qu'huit onces !

— C'est pourtant vrai, mon cher Dumont ; et pas plus tard qu'hier, moi, qui vous parle, j'ai vu Maquet faire un plat énorme de friture en moins d'une demi-heure.

— En fouettant, sans doute ? J'estime peu ce genre de pêche, disait le libraire avec dédain.

— D'accord, mon cher ; mais c'était uniquement pour se mettre en haleine et avertir le poisson. Comme je vous dis, la première demi-heure a été consacrée à la friture ; ensuite on a déclaré la guerre aux grosses pièces ; les asticots ont fait merveille. En moins de deux heures, il y avait onze carpes dans le panier.

— Prodigeux ! prodigeux ! s'exclamait Dumont en écarquillant des yeux de plus en plus énormes. J'ai toujours dit, moi,

qu'Auguste Maquet était plein de moyens, plein d'avenir !

— Vous avez bien raison ! et si vous connaissiez le bel ouvrage qu'il est en train de faire, vous le publieriez tout de suite...

— Il y a donc bien des carpes à Croissy ?...

— Immensément ! C'est un livre d'action et de style à la fois...

— Est-ce au pain ou au ver qu'il travaille ? interrompit Dumont, suivant toujours le fil de son idée et de sa ligne.

— Non, mon cher Dumont, c'est à un roman de mœurs. Le sujet est des plus intéressants, et j'ai la conviction qu'un pareil ouvrage, publié sous vos auspices, obtiendrait un immense succès.

— Eh ! mon ami, répliquait l'éditeur avec un léger mouvement d'impatience et le geste d'un pêcheur qui voit casser sa ligne au moment où il s'apprête à retirer de l'eau un gros poisson, ne vous ai-je pas répété cent fois que *Notre-Dame de Paris*, signée Maquet, ne se vendrait pas du tout. Il faut absolument que votre ami se fasse connaître d'abord dans les journaux, dans les revues. Mais, attendez donc un peu, attendez donc !... Je pourrai le recommander à Buloz pour la *Revue de Paris* ?

— Vous feriez là une action méritoire, mon cher Dumont.

— Justement, je suis en affaire avec Buloz, et j'espère que ma recommandation ne sera pas inutile. Au fait, c'est une chose incroyable qu'un homme de talent comme Auguste Maquet, qu'un véritable pêcheur, qui vous prend onze carpes, à la ligne, en deux heures, n'ait pas encore une position faite. Soyez tranquille, je vais arranger les choses, et vous pourrez promettre à ce cher Maquet qu'avant deux jours il aura passé un traité avec la *Revue de Paris*.

Dumont, quoique libraire, était un homme de parole ; c'était de plus un homme de cœur. En effet, deux jours après cette conversation, le pêcheur de Croissy était rédacteur de la *Revue de Paris* ; il signait un traité fort avantageux et publiait, quinze jours

plus tard, *Madame de Limiers*, cette fraîche et délicieuse esquisse, qui suffirait à la réputation d'un écrivain.

Le succès de cette nouvelle améliora tout de suite la position d'Auguste Maquet dans cette Revue. Il fut chargé de rendre compte des pièces de théâtre, et cette critique, fine et spirituelle, se distingua toujours par une suprême bonne foi, par une certaine courtoisie de langage qui devient malheureusement trop rare de jour en jour.

Alexandre Dumas, à son retour de Florence, ne demandait qu'à poursuivre sa collaboration avec Maquet, et Dumas n'avait pas tort. En effet, la production, considérablement multipliée par ces deux grandes forces intellectuelles réunies et fondues ensemble, la production était devenue, d'après cet accouplement littéraire, quelque chose de régulier et d'abondant qui se renouvelait à des époques fixes, comme la moisson dans les champs, comme l'herbe dans les prés, comme les fruits sur l'arbre.

— Ils vont envahir à eux deux tous les feuilletons, toutes les revues, disait avec quelque raison la jeune littérature.

Puis d'officieux amis reprenaient en sourdine :

— Mon cher Maquet, vous avez tort, vous avez bien tort de continuer à travailler avec Dumas ! Il absorbe à son profit toute votre individualité. Comment pouvez-vous faire ainsi le complet sacrifice de votre avenir ? C'était bon encore, lorsque vous n'étiez pas connu ; mais actuellement, vous pouvez bien travailler seul : les libraires et les journaux ne vous manqueront pas.

Un seul ami, un ami véritable, ne tint pas le même langage à Maquet, et l'avis fort désintéressé de cet ami prévalut : l'association ne fut pas rompue.

Dumas venait d'envoyer à Maquet le premier volume des *Mémoires de d'Artagnan*, avec ces quelques mots :

« Cher ami, dites-moi si vous croyez que deux hommes d'esprit puissent faire un joli livre avec cela ? »

— Certainement, répond Maquet après avoir parcouru en une demi-heure tout le volume ; et, sans même ouvrir les volumes

suivants, il prend la plume et jette sur le papier trois ou quatre chapitres. Le mouvement était donné, le caractère principal à peu près tracé : à quoi bon se traîner servilement sur les pas de Sandras de Courtilz ? à quoi bon être plagiaire, quand on peut être original, et surtout beaucoup plus dramatique, beaucoup plus amusant que l'auteur des *Mémoires* ?

Alexandre Dumas n'était pourtant pas complètement de l'avis de Maquet. Il voulut, lui Dumas, qu'on mît en œuvre, dans ce roman des *Trois mousquetaires*, les grandes figures historiques de l'époque, telles que Buckingham, Anne d'Autriche et beaucoup d'autres moins importantes. Quant à Maquet, il osait émettre une opinion contraire : suivant lui, l'action du roman gagnerait beaucoup et se déroulerait bien plus facilement, si l'on se contentait de la partie pittoresque, des caractères d'invention et de quelques physionomies bien tranchées. Le succès du livre donne complètement raison à Dumas.

Cependant les deux avis se combinèrent, les deux cerveaux, les deux plumes fonctionnèrent ensemble, et ce roman des *Trois mousquetaires*, qui est simplement un chef-d'œuvre dans son genre, amusa tout Paris, toute la France, le monde entier pendant plus de quinze mois.

À partir de ce moment, la route que Maquet se propose de suivre est parfaitement tracée ; il ne s'écartera point d'une certaine ligne de conduite et de travail. Il fait tour à tour avec Dumas, et sans même prendre le temps de se reposer, il fait *la Reine Margot*, *Une fille du Régent*, *la Guerre des femmes*, puis ce gigantesque roman, *Monte-Cristo*, dont les quatre premiers volumes furent écrits en seize jours, à Trouville, par les deux collaborateurs. C'est dans une petite maison de pêcheur, située sur le haut de la côte, que fut imaginée cette formidable histoire de vengeance et de tortures morales et physiques. On montre encore aux baigneurs curieux et la chambre et la table où Dumas et Maquet écrivirent leurs quatre premiers volumes.

À *Monte-Cristo* succèdent *Vingt ans après*, *la Dame de*

Montsoreau, le Chevalier de Maison-Rouge, les Quarante-cinq, puis les Mémoires d'un médecin, dont les émouvantes révélations tiennent encore en suspens un million de lecteurs.

Tant d'ouvrages, publiés coup sur coup, émerveillaient tout ensemble une partie de la presse et du public. On ne voulait pas croire que cette averse continuelle de prose, que cette avalanche de romans, tombât uniquement de ces deux plumes vivantes qui s'appellent Alexandre Dumas et Auguste Maquet. Il fallait entendre les bruits de foyers et de bureaux de journal : c'était vraiment curieux. On racontait sérieusement les choses les plus miraculeuses, les plus ébouriffantes. Les uns soutenaient que Dumas achetait des manuscrits, des romans tout faits à des manœuvres littéraires qui travaillaient en ville ; les autres vous affirmaient, avec le plus grand sérieux du monde, qu'il nourrissait dans des caves douze ou quinze pauvres diables occupés à griffonner jour et nuit. D'autres étaient persuadés que tous les romans de Dumas n'étaient que des traductions d'anciens ouvrages anglais ou allemands presque oubliés. À toutes ces criaileries grotesques ou perfides se joignirent des attaques directes. On publia, sans exception, les noms de tous les prétendus collaborateurs, de tous les esclaves littéraires d'Alexandre Dumas. C'est alors qu'avec une parfaite loyauté, le célèbre romancier répondit : « Je n'ai qu'un seul collaborateur, c'est Auguste Maquet. »

Entre autres choses, on affirmait que les fonctions d'Alexandre Dumas se bornaient à recopier au fur et à mesure les pages manuscrites de Maquet, sans même toujours bien lire les mots, et sans rien changer aux fautes de style, aux négligences échappées à Maquet dans la rapidité de l'improvisation. À ce propos, on citait, comme preuve à l'appui, une certaine phrase toute hérissée de pronoms relatifs. Maquet, qui a toujours protesté de son admiration pour le talent et la puissante fécondité de Dumas, Maquet crut devoir repousser, avec une indignation vigoureuse, cette malveillante insinuation, et répondre par le démenti le plus formel.

Enfin, toutes ces clameurs furent bien loin de produire un résultat quelconque. Auguste Maquet et Dumas continuèrent à travailler ensemble avec plus de fougue et de succès, et le Pylade d'Oreste, Maquet aurait pu lui dire : « *Plus on veut nous brouiller, plus on va nous unir !* »

Tous ceux qui ont une certaine habitude du théâtre s'étonnaient, en lisant les ouvrages d'Alexandre Dumas et de son infatigable collaborateur, que des romans si dramatiques, si merveilleusement dialogués, ne fussent pas à l'instant même transportés sur la scène. Quoi de plus facile pourtant ! l'action marchait rapide et vive, sans discussion, sans hors-d'œuvre, vers le dénouement ; les scènes étaient toutes filées de main de maître, et s'enchaînaient les unes aux autres, étroitement, logiquement, comme dans les drames les plus sévères ; presque toujours, même, les entrées et les sorties étaient plus ou moins indiquées, peut-être à l'insu des auteurs, que leur instinct dramatique entraînait malgré eux vers le théâtre. Pour faire deux drames des *Trois mousquetaires* et de *la Reine Margot*, une paire de ciseaux était plus utile encore peut-être qu'une plume : il fallait au moins l'une et l'autre.

Depuis quelque temps l'Ambigu-Comique éprouvait le besoin d'un succès d'argent ; sa caisse béante sonnait le creux, et l'hiver s'annonçait mal. M. Hostein, régisseur général de ce théâtre, avait compris et deviné tout de suite, avec cette finesse de tact qui le distingue, que dans le roman des *Trois mousquetaires* on pouvait tailler un admirable drame. Un jour donc il alla trouver Auguste Maquet et le pria très-vivement d'engager M. Alexandre Dumas à donner une pièce au théâtre de l'Ambigu.

— Pourquoi, par exemple, ne pas mettre en scène *les Trois mousquetaires* ? dit-il.

— J'y pensais comme vous, répondit Maquet.

Dumas y pensait aussi depuis fort longtemps. On n'eut donc pas grand'peine à le décider.

Les Trois mousquetaires entrèrent presque immédiatement en

répétition, et pour ne pas perdre un seul moment (on en avait déjà beaucoup trop perdu et le théâtre était fort malade), les décors se firent en même temps que la pièce. Chaque tableau était envoyé au fur et à mesure chez M. Hostein pour être distribué et répété.

Tout l'Ambigu-Comique, directeur, régisseur, acteurs, souffleur, tout le monde, jusqu'aux machinistes et aux pompiers, était dans l'admiration, dans l'enchantement. On attendait de cette pièce monts et merveilles, montagnes d'or et d'argent, prodiges des *Mille et une nuits*, — on riait, on chantait, on s'embrassait de joie dans les coulisses. Maquet seul était rêveur et sombre au milieu de tout ce bonheur ; il ne pouvait, sans un mélange de tristesse amère, penser que toute cette gloire, que tout ce bruit d'applaudissements, éblouirait ses yeux, frapperait ses oreilles, mais que de tout cela, rien encore, pas la moindre parcelle resplendissante, ne serait pour lui.

Dumas avait quitté Saint-Germain pour suivre et diriger les répétitions des *Trois Mousquetaires*. Il logeait depuis quinze jours chez Auguste Maquet. Celui-ci, malgré la préoccupation chagrine dont il ne pouvait se défendre, faisait à son hôte le plus gracieux accueil, et ne laissait absolument rien entrevoir de ce qui se passait au fond de son cœur de poète.

Depuis quatre jours on répétait du matin au soir ; le jour même de la représentation, à quatre heures, on répétait encore. Les deux auteurs, brisés de fatigue, quittèrent le théâtre pour aller dîner dans les environs avec quelques amis : Dumas était rayonnant et plein de verve, Maquet demeurait taciturne.

— Voyez donc ! Maquet a peur, dit en riant un des convives.

— Il aura bien autrement peur, répond Dumas ; oh oui, bien autrement peur, le jour où nous ferons ensemble pour le Théâtre-Français un beau drame, qu'il signera tout seul !...

Maquet tressaillit. Il ne conservait plus même ce vague espoir qu'il avait encore d'être nommé avec Alexandre Dumas. Ce fut un coup douloureux, une de ces profondes angoisses que, nous autres, poètes ou artistes, nous avons quelquefois éprouvées mais

en homme stoïque et résigné d'avance, il ne laissa rien paraître, et faisant au contraire un suprême effort sur lui-même, de morne qu'il était il devint causeur et presque gai.

Enfin l'heure sonne, le rideau se lève : on commence le prologue. Une heure après, toute la salle éclatait en applaudissements : le succès populaire, le succès d'estime, le succès d'argent, n'était plus un seul instant douteux. Dumas, selon son habitude invariable à ses premières représentations, voyait jouer sa pièce du fond d'une loge, comme un simple spectateur, curieux et payant ; Maquet, lui, n'avait pas quitté un moment la scène : il restait pour surveiller le jeu des machines, les entrées et les sorties des acteurs.

— Monsieur Maquet, dit un régisseur en accourant avec une épreuve de l'affiche du lendemain, quel est votre prénom, s'il vous plaît ? Est-ce Jules ou Auguste ?

— Vous êtes bien curieux, répliqua Maquet d'un ton presque bourru.

— Ce n'est pas moi, c'est le public...

— Ah çà ! qu'est-ce que tout cela veut dire ? reprend Maquet en haussant les épaules.

— Cela veut dire, mon cher ami, crie Alexandre Dumas, qui arrivait juste à point comme le *Deus ex machina* d'Horace ; cela veut dire que dans ce maudit théâtre il n'y a pas moyen de faire une surprise à un ami... Voyez plutôt, ajoute-t-il en montrant le régisseur stupéfié, on a trahi mon secret.

— Quel secret ?

— Eh parbleu ! mon secret ? J'avais dit à Mélingue : « Mon cher, si la pièce réussit, vous nommerez Maquet avec moi ; si elle tombe, vous me nommerez tout seul. Voilà !

Exprimer l'étonnement et la joie de Maquet serait chose difficile. Il se jette dans les bras d'Alexandre Dumas ; on s'embrasse en pleurant. C'est un autre tableau tout aussi dramatique que ceux des *Trois mousquetaires*.

Dumas est tout ému.

— Mon ami, dit-il en embrassant encore Maquet, c'est la première fois que je me fais nommer sur le théâtre avec quelqu'un ; vous avez *la fleur*... Mais, je vous en prie, montrez-moi un peu la loge de vos parents : je voudrais voir votre mère au moment où Mélingue prononcera votre nom.

Maquet ne répondit à son généreux collaborateur que par un serrement de main ; les paroles n'auraient pas suffi.

Depuis cet éclatant succès des *Mousquetaires*, il y en a déjà eu bien d'autres pour les deux inséparables collaborateurs. *La Reine Margot*, *le Chevalier de Maison-Rouge* et *Monte-Cristo* ont splendidement inauguré le Théâtre-Historique.

À d'autres dans l'avenir de se prononcer sur le mérite littéraire, la valeur finale et durable des romans et du théâtre de MM. Alexandre Dumas et Maquet. Nous avons dit ce que nous en pensons dans la biographie de M. Alexandre Dumas, et y revenir ici nous paraît superflu.

Les travaux de MM. Alexandre Dumas et Maquet sont herculéens, et, de leur plume infatigable, l'esprit et la verve ruissellent incessamment avec des flots d'encre. Ils usent à deux, comme l'a dit Alexandre Dumas, plus d'encre et de papier que les quarante immortels tout ensemble.

La plupart du temps, Alexandre Dumas est à Saint-Germain, Maquet à Bougival, et c'est continuellement entre eux un flux et reflux de copie, qui exige tout un service organisé. Bateaux, courriers à cheval, coureurs à pied, chemin de fer, toujours en travail, toujours en mouvement pour ces deux intelligences dévorantes, portent sans relâche de l'un à l'autre la besogne prodigieuse de l'un et de l'autre.

Ces deux puissances, ces deux forces, combinées ensemble, font mouvoir en littérature ce levier d'Archimède, ce levier qui remue le monde.

Mais la fraternité du travail n'est pas la seule qui lie pour jamais Alexandre Dumas et Auguste Maquet ; ils ont encore la fraternité du voyage et des périls. Ensemble ils ont visité cette

vieille terre espagnole, si pleine de grands souvenirs ; ensemble ils ont vu l'Afrique et foulé le sol de Carthage ; brigands, Bédouins, tempêtes, ensemble ils ont bravé tout cela ; et si Dieu ne veillait encore aujourd'hui sur les poètes, comme au temps d'Horace, les deux amis, les deux collaborateurs auraient pu très-bien rester au fond d'un précipice.

Annexe

COPIE DE L'ACTE DE BAPTÊME D'AUGUSTE MAQUET

Paroisse Saint-Mur

899

Maquet

Registre des baptêmes de l'année 1812

Le lundi 14 septembre 1812, a été baptisé Auguste
Julis, né le 13 du courant, fils ~~propre~~ de Pierre Sévère
Auguste Maquet et de Marie Julie Musard, demeu-
rant rue Beaubourg n° 309. Le parrain a été Nicolas
Joseph Jacques Sutat, ancien juge au tribunal de Ver-
sailles, et la marraine Anne Josephine Piar, qui tous
ont signé avec moi ainsi ^{qu'} suit. (signatures =)

Maquet Sutat A [femme] Piar Delaporte

Joseph Boyer, prêtre de Saint-Mur